

*Enquêtes collectives
sur les jardins partagés
de la goutte d'or.*

Rapports 2021-2025

Enquêtes réalisées dans le cadre du « *Cours Pluridisciplinaire sur le terrain* » (sous la direction de Virginie Milliot) du Master 1 d'Anthropologie de l'Université de Paris Nanterre en collaboration avec le jardin Aziza, le jardin Baschung, le jardin de l'Univert, le jardin de l'Assommoir et le jardin de la Table Ouverte.

Table des matières

1- ENQUETE COLLECTIVE SUR LES JARDINS PARTAGES DE LA GOUTTE D'OR 2021.....	4
1.1. Prendre l'air, sentir le vivant.	4
<i>Un sentiment de liberté</i>	5
<i>Se reconnecter au vivant</i>	7
2.2. Les liens du jardin : habiter le quartier autrement	8
« <i>Voyager sur un lopin de terre</i> »	9
<i>Les liens du jardin</i>	9
<i>Prendre place</i>	11
1.3. Controverses sur l'esthétique des jardins	12
<i>La beauté du vivant</i>	12
<i>Du laisser-faire à la maîtrise</i>	13
<i>L'empreinte de pratiques collectives</i>	13
<i>Tensions autour de deux conceptions de la végétalisation</i>	14
2-ENQUETE COLLECTIVE SUR LES JARDINS PARTAGES DE LA GOUTTE D'OR, 2022.....	16
2.1. Signalétique des jardins (Alice Lebegue et Gabrielle Lefebvre)	18
2.2. Les jardins partagés vus de l'extérieur (Aliore Duprat, Ana Militaru et Moro Sinayoko)	20
2.3. L'entrée par le compost (Charlotte Turpaud)	24
2.4. L'apprentissage par les sens au square Jessaint (Garance Charrié, Lucie Faeber)	27
2.5. Abdel, le jardinier de la Goutte d'Or (Marina Abrão, Kevin Buil)	29
3-ENQUETE COLLECTIVE SUR LES JARDINS PARTAGES DE LA GOUTTE D'OR, 2023.....	33
3.1. Le square Léon (Cosima Sales et Aylin Urugeri)	34
<i>Trois après-midis au square Léon</i>	36
<i>Le monde des hommes du jeu dames</i>	39
<i>Liberté et émerveillement sous le regard des adultes</i>	41
<i>Apprendre à prendre soin de son environnement</i>	45
3.3. Végétalisation et partage de l'espace public (Célestin Bineau, Antoine Glorieux et Manuela Paz).....	47
<i>En suivant les jardinier-es de la Goutte d'Or</i>	48
<i>La mise en place du partage de l'espace</i>	50
<i>Marge de manœuvre et limites</i>	52
4-ENQUETE COLLECTIVE SUR LES JARDINS PARTAGES DE LA GOUTTE D'OR, 2024.....	56
4.1. L'espace domestique comme refuge.....	57
<i>“Les assos, c'est bien mais ça n'empêche pas la misère”</i>	58
<i>Mémoires des lieux, espace fantôme</i>	59
<i>Tourner le dos au quartier</i>	60
<i>Des repas faits maison</i>	63
4.2. Un jardin secret au fond d'une impasse (Margot Guertin, Marina Matzari-Petropoulou, Shujing Liu)	64
4.3-Découverte des 4C (Hector Colin et Eglantine Lavogez)	68

4.3. Ethnographie de la place de l'Assommoir (Alice Galibert et Basile Mangiante)	71
<i>Le travail du jardin</i>	<i>72</i>
<i>Accessibilité du jardin et délimitation des parcelles</i>	<i>73</i>
<i>Enjeux de pouvoir</i>	<i>74</i>
<i>Négociations et ajustements</i>	<i>75</i>
<i>Formes énonciatives et gestuelles de négociation</i>	<i>76</i>
<i>Dispositifs matériels de négociation</i>	<i>77</i>
<i>Quand la négociation échoue</i>	<i>78</i>
<i>Des négociations qui permettent des co-usages à priori conflictuels</i>	<i>79</i>
4.4. Les bancs de la Goutte d'Or (Jonathan Little)	80
<i>Les Squares</i>	<i>82</i>
<i>Psycho-Sécurité</i>	<i>84</i>
<i>Regards</i>	<i>85</i>
<i>Espaces Fermés - Jardins semi-privés</i>	<i>86</i>
<i>Terrasses, Toilettés, Police</i>	<i>87</i>
<i>Pétitions et démocratie participative</i>	<i>89</i>
<i>Une expérience de pensée pour La Goutte d'Or</i>	<i>90</i>
<i>Semer des graines – Cultiver des communautés – La nature des villes</i>	<i>91</i>
5-ENQUETE COLLECTIVE SUR LES JARDINS PARTAGES DE LA GOUTTE D'OR, 2025.....	93
5.1. Faire classe dehors (Loris Bouguettoucha et Adèle Hascoat).....	94
<i>Le Square et le jardin Alain-Bashung.....</i>	<i>95</i>
<i>Faire classe dehors</i>	<i>96</i>
<i>Explorer en faisant attention</i>	<i>97</i>
<i>Déployer une pédagogie du care</i>	<i>100</i>
<i>Acceptation de l'erreur</i>	<i>100</i>
<i>« Respecter le vivant »</i>	<i>101</i>
<i>Pratiques situées et pédagogies sensibles dans un interstice urbain</i>	<i>102</i>
5.2. Visions contrastées de la végétalisation des rues de La Charbonnière et de Chartre (Gora Diop et Faska Imgaline)	103
<i>La rue comme espace de travail</i>	<i>103</i>
<i>La rue comme espace de vie.....</i>	<i>105</i>
5.3. Portraits de jardins et de jardiniers 1 (Dioulde Sene et Ndeye Marie Keneme).....	108
<i>Le jardin de la friche Polonceau</i>	<i>108</i>
<i>Abdel Kerba</i>	<i>110</i>
<i>Rachid Arar</i>	<i>112</i>
5.4. Enquête ethnographique sur les “négociations” de la rue Richomme (Henrique Belz Ramos, Noor Briand, Alexis Iroulandy, Sherine Moufakkir)	113
<i>Conflits d'usages : perspectives habitantes</i>	<i>114</i>
<i>La cristallisation d'un « nous » habitant</i>	<i>116</i>
<i>Ceux qui ne sont jamais nommés</i>	<i>119</i>
5.5. Portraits de jardins et de jardiniers 2(Nesma Salem)	121
<i>Philippe Ferin</i>	<i>121</i>
<i>Stéphanie Genty</i>	<i>122</i>
5.6. Le square Léon (Manuela Vieira Blanc).....	123
<i>Usages de l'espace</i>	<i>123</i>
<i>Interactions et justification</i>	<i>124</i>
<i>Le square comme espace moral.....</i>	<i>125</i>
5.7. LES JARDINS RACONTÉS PAR LES PLANTES (Élise Becker).....	126

1-ENQUETE COLLECTIVE SUR LES JARDINS PARTAGES DE LA GOUTTE D'OR 2021

Dans le cadre du « *Cours Pluridisciplinaire sur le terrain* » du Master 1 d'anthropologie de l'Université de Paris Nanterre, les étudiant-e-s ont réalisé à la demande de l'association la Goutte Verte, une petite enquête sur les jardins partagés de la Goutte d'or du 15 au 19 mars 2021.¹

Le quartier de la Goutte d'or est un des quartiers les plus denses de Paris ayant le moins d'espaces verts. Depuis quinze ans, des jardins collectifs sont apparus, des espaces ont été végétalisés avec différents projets. *Quelles formes de vie ces espaces arrachés au bitume ont-ils engendrés ?* Pour cette première approche des jardins partagés nous sommes allés rencontrer des activistes-jardiniers du quartier : Jacky Libeaud de Graines de Jardin, Luci et Stéphanie de la Goutte Verte, Abdel et Rachid de la Friche, Anne et Johan de l'Univert, Philippe d'Emmaüs (square Jessaint) et nous avons réalisé un entretien téléphonique avec Gilles Menede, chargé des espaces verts et de la végétalisation de l'espace public à la Mairie du 18^e. Ce texte est la synthèse de nos conversations croisées. Dans une première partie nous exposerons ce que ces jardins font aux citoyen-ne-s. Nous nous attacherons ensuite à décrire les liens spécifiques que ces espaces partagés permettent de créer. Et nous exposerons pour finir les controverses que nous avons relevées sur l'esthétique des jardins, qui nous semblent riches de réflexions pour l'avenir.

1.1.Prendre l'air, sentir le vivant.

Les jardins partagés de la Goutte d'or ont tous leur spécificité. Ils ont chacun leur histoire et ne sont pas fréquentés par les mêmes usagers. Certains sont ouverts à tous, d'autres seulement aux adhérents des associations, certains sont principalement centrés sur des activités de jardinage, d'autres développent des services solidaires ou des missions d'insertion, certains sont grands, d'autres petits. De cette diversité découle une pluralité de pratiques et d'usages. Au fil

¹ Cette enquête a été réalisée sous la direction de Virginie Milliot par Julie BASTIER, Charlotte BROCHAND, Martina CAMORIANO, Camille CHATEL-LOUROZ, Sonia DALOUCHE, Omeyma GZARA, Penelope HOCHARD, Matthieu HUMBERT, Sarah THUILLIERE AMATA.

de nos conversations, nous avons pourtant relevé des récurrences en ce qui concerne **le rapport sensible** que les jardinier-e-s entretiennent à ces espaces.

Un sentiment de liberté

Les jardins partagés sont vécus par les habitant-e-s que nous avons rencontré-e-s comme des lieux de liberté où il est possible de respirer. « *Là-bas, c'est un lieu de pause. Pour les gens c'est comme un entracte. Ils prennent une pause, ils se posent. Pour se retrouver, pour souffler, pour rencontrer des gens, pour jardiner, pour apprendre, pour prendre un repas* » affirme ainsi Rachid (La Friche). Le jardin permet aux citoyen-e-s de **prendre l'air, au sens à la fois littéral et métaphorique du terme**. Lorsqu'on demande à Abdel ce qu'un espace comme la friche apporte aux habitants du quartier, il répond : « *les gens respirent et puis pour les enfants aussi, on pense toujours aux enfants d'abord, un enfant qui vient dans cet endroit il se régale... il y a le trampoline pour jouer gratuitement, il regarde le jardin, le soleil, il y a de la place pour courir et en plus c'est fermé c'est assuré... il y a une sécurité.* » Le sentiment de liberté que procurent ces jardins est lié à la possibilité de s'extraire pour un temps des rôles et des espaces à la fois domestiques et professionnels mais aussi du mouvement de la ville. À la différence de la rue qui est définie par sa fonction de locomotion, le jardin autorise chacun à prendre place, à se poser dans un espace public où l'on n'a pas de rôles à jouer. C'est un espace de relâchement. Dans un quartier comme la Goutte d'Or, cette possibilité est précieuse. Parce que les bancs publics sont rares et sont l'objet de tensions entre divers usagers et occupants de l'espace public et qu'il est difficile de faire une pause dans ce quartier. Mais aussi comme l'explique Anne (l'Univert) parce que certain-e-s vivent dans de petits logements : « *Et y a pas mal de retraités finalement dans le quartier qui vivent aussi dans des petites surfaces (...) c'est des gens qui sont tout seuls dans des petits appartements, c'est récurrent ça en fait. C'est eux qui ont le plus besoin de... d'air quoi* ». Pierre Sansot² définissait les bancs publics comme un « minimum civique citoyen auquel tout homme a droit », un lieu qui allège nos existences urbaines, parce qu'il nous autorise à faire une pause dans un trajet avec l'assurance de ne pas être scruté, questionné, à nous saisir du spectacle urbain, à prendre place. Nous pourrions affirmer que les jardins partagés de la Goutte d'or assurent d'abord cette fonction essentielle.

² Pierre Sansot : *Poétique de la ville*, Paris Armand Colin, 1971.

Le sentiment de liberté exprimé par les jardinier-e-s peut se comprendre par la place du jardin urbain comme espace intermédiaire -entre espace domestique et espace professionnel- autorisant les citoyens à prendre place dans l'espace public. Mais le jardin partagé n'est pas un square aménagé et c'est bien plus qu'un banc public, c'est un milieu spécifique qui nourrit d'autres affects que le plaisir de la contemplation. Pour raconter leur rapport au jardin, les personnes que nous avons rencontrées mobilisent des souvenirs et des exemples de jardins idéaux qui permettent d'en saisir les spécificités.

Il y a d'abord les jardins de l'enfance qui s'inventent dans les terrains vagues comme autant de terrains d'aventure dans les creux de la ville minérale et fonctionnelle. « *Quand on était gosses, on traînait dans la rue tout le temps quoi. Bon y'avait la télé, c'était tout nouveau ça venait de sortir, mais la rue ça nous fascinait autant quoi. Voir un terrain, pouvoir se glisser entre deux planches, pouvoir rentrer dans un terrain, jouer aux cowboys aux indiens, fin, découvrir, explorer, construire une cabane ça c'était notre passion quoi* » raconte Philippe. Le jardin partagé est un milieu spécifique qui permet d'agir sur son milieu et de cultiver **un rapport créatif avec l'environnement**. Le sentiment de liberté se nourrit de cette possibilité de dépasser la condition d'usager d'un espace préfabriqué sur lequel on n'a aucune prise. « *La pire des angoisses c'est de vivre avec des cons, de faire un métier de merde, dans une ville toute moche en béton gris, à bouffer de la mal bouffe de merde et à regarder des télé de merde comme BFM, c'est là que tu deviens ouf et malade tu fais un cancer quoi tu vois. Si tout d'un coup tu vis et t'entends les petits oiseaux, entre deux mètres, [rire] mais tu les entends quand même hein. Et tout d'un coup putain t'as le soleil t'as le ciel bleu, les rapports ils changent complètement* » poursuivait Philippe.

Un autre jardin idéal-typique est celui de la friche qui se crée sans aucune action humaine, où poussent des arbres dont les graines ont été apportées par les oiseaux et où les racines ont raison du béton. Cette nature qui jaillit et manifeste la force du vivant suscite un sentiment d'émerveillement. Le jardin partagé qui s'invente entre les deux paradigmes de la mise en scène d'une nature domestiquée et de l'espace sauvage est un environnement qui permet de se sentir relié au vivant. Toutes celles et ceux que nous avons rencontrés ont insisté sur l'importance de cette **expérience de reconnexion à la vie**. Le sentiment de liberté associé à ces jardins s'enracine dans ces liens retrouvés avec le cycle de la nature en milieu urbain.

Se reconnecter au vivant

« Ça a toujours fonctionné la Friche. Tous les espaces comme ça, ils sont obligés de fonctionner puisque ça porte... la végétalisation, c'est la vie. [...] Le jardin c'est le début de la vie » affirme Rachid. Ces espaces gagnés sur le bitume aident les citadins à se sentir vivants. Luci raconte ainsi : « Et ça me fait du bien, quoi, voilà, ça me fait du bien, j'ai besoin de ça ; ça vit, donc c'est simplement aussi avoir un lien avec le vivant, une autre forme de vivant que l'humain, mais du vivant ; ça pousse, et voilà, ça me fait du bien, j'en ai besoin. » Le plaisir du jardinage est lié à cette expérience fondamentale : semer des graines et contempler la vie qui pousse et prend racine. C'est une expérience corporelle pleine et entière qui mobilise la vue, l'odorat mais surtout le toucher. Un jardin partagé c'est un lieu où l'on met les mains dans la terre et où on se connecte physiquement avec elle. Anne raconte « Et puis le fait de toucher du vivant [...] Les gens isolés aussi ils touchent rien en fait quelque part, ils touchent pas les gens, ils touchent rien, donc c'est juste toucher du vivant en fait avant peut être de toucher un être humain, d'abord toucher quelque chose de vivant. C'est pour ça qu'il y a beaucoup de chats et de chiens à Paris, parce que c'est des petites choses vivantes qui répondent, qui sont contents, qui ronronnent. Une plante c'est un peu pareil en fait. » Ce sentiment que procure le jardinage peut aider à sortir de la solitude et à apprendre progressivement à prendre soin de soi, poursuit Anne, « « Tu vois, quand on fait un trou, on met une plante ou on remet de la terre autour, on arrose et tout, c'est...t'as l'impression que c'est ton bébé un peu. Enfin tu vois. Et nous on dit toujours que prendre soin d'une plante ça amène... au bout d'un moment à prendre soin de soi, parce que là y a des gens qui prennent même plus soin d'eux. Ils ont un peu abandonné plein de choses. » **La dimension thérapeutique du jardinage** a été mise en avant par la plupart des jardinier-e-s rencontré-e-s. « Moi comme la musique je pense que le jardinage ça soigne un tas d'addictions un tas de malaises » affirme ainsi Philippe en racontant ses expériences avec des toxicomanes dans le jardin qu'il avait ouvert en lien avec l'association EGO. « C'était incroyable de voir des mecs à genoux gratter la terre et oublier complètement le crack ». Il pense que l'expérience de la nature est réparatrice, parce qu'elle nous resitue et nous redéfinit dans le cycle de la vie. « Jardiner apaise, faire pousser des plantes redonne la notion du temps ». « Si on cultive la terre, on n'est pas un vaurien, un vagabond, mais un terrien ». Johan insiste en d'autres termes sur l'importance de ce contact avec le vivant : « Avant je bossais quasiment que sur l'ordinateur et ça n'a rien à voir, les plantes c'est du vivant quoi. Et justement on ne peut pas prévoir... on ne peut pas tout prévoir, c'est... c'est des êtres vivants,

ils font leur vie. Des fois on aimerait bien que ça pousse tout de suite et bah non, ça ne pousse pas tout de suite. Des fois y'a des plantes qui meurent, ça ne marche pas. On ne peut rien calculer à l'avance ». Stéphanie a creusé cette dimension par différentes lectures qu'elle nous a partagées : « *C'est très thérapeutique. C'est vrai. Parce qu'on a quand même un peu dans les gènes d'êtres humains, je pense que ça remonte à des millions d'années, c'est un peu, comment dire, notre lien avec la terre. Donc je pense que c'est que du positif. Et puis je suis en train de lire ce bouquin en ce moment aussi qui s'appelle The Well gardened mind qui parle de ça, de toutes ces études sur la connexion vraiment physique avec la nature et comment ça fait vraiment beaucoup de bien. Mais c'est un peu dans nos gènes je pense, c'est dans notre évolution. Ça fait du bien, c'est important. Et même, il y a des études comme quoi les microbes dans la terre, les bactéries, tout ça c'est important pour nous, ça nous renforce, voilà, c'est que du bon quoi.* ».

Cette affirmation des vertus thérapeutiques du jardinage n'est pas sans rappeler des thèmes propres à l'hygiénisme philanthropique du XIX^e S. Nombre d'auteurs, en sociologie comme en neuroscience, ont montré les effets bénéfiques de cette activité en termes de bien-être, de capacité à s'organiser dans le temps et à s'intégrer dans un collectif de travail. Dans un contexte marqué par la transition écologique et la pandémie, ce **réenchantement de la nature** nous semble cependant prendre un tout autre sens. Cette crise, comme l'affirme Bruno Latour dans son dernier ouvrage³, est en effet une mutation anthropologique qui nous amène à changer de corps et de monde. La nouvelle génération que nous sommes devra être capable de sentir les liens qui nous constituent et que nous constituons de proche en proche dans cette zone critique vitale, où le vivant est interdépendant. Nous devenons des « *terrestres* » à l'égale de tout le « *vivant* » sur Terre. Cet attachement au vivant qui s'expérimente et se construit dans les jardins partagés de la grande termitière humaine que constitue Paris, peut constituer les prémisses de cette révolution cosmologique.

1.2. Les liens du jardin : habiter le quartier autrement

Habiter ne consiste pas seulement à résider, c'est une expérience sensible et relationnelle. On n'habite pas un appartement, une maison ou un quartier dès qu'on s'y installe. Ce sont les pratiques quotidiennes, l'usage familial des espaces, les liens qui se créent qui vont

³ -Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres, Les empêcheurs de tourner en rond 2021

progressivement fonder ce sentiment de devenir habitant, de se définir en relation avec son environnement. Les jardinier-e-s que nous avons rencontré-e-s ont insisté sur ce point : les jardins partagés permettent de prendre place dans le quartier et de nouer divers liens.

« *Voyager sur un lopin de terre* »

Le quartier de la Goutte d'or est depuis la fin du 19^e S un quartier d'immigration qui entremêle aujourd'hui plusieurs centralités immigrées. Il constitue un espace de ressourcement culturel pour des générations successives venues d'Algérie, du Maroc, de Tunisie, du Mali, des Antilles, du Cameroun, du Sénégal, des deux Congo, du Sri Lanka, etc. L'expérience du déracinement, de l'exil est commune à nombre d'habitants pour qui le rapport à la terre se charge d'une dimension ontologique particulière. Rachid explique ainsi « *Le jardin, nous, on l'a pensé comme un plus depuis le départ, non pas pour apprendre à jardiner parce que c'était surtout pour les plus anciens. Pour qu'ils renaissent avec la terre. On naît de la Terre, on revient à la Terre. Et tous les vieux du pays qui sont partis, qui sont tous seuls ici dans les hôtels, d'avoir ce p'tit bout d'terre qu'ils travaillent, ça leur rappelle tellement. C'est un voyage. On les invite à voyager sur un p'tit lopin d'terrain.* » Le travail de la terre éveille des réminiscences du pays où l'on a grandi. Elle rappelle par le cycle des matières organiques la question de l'origine et de la fin. « ***On vient de la terre, on repart à la terre. Tout est lié à la Terre.*** » résume Rachid. Faire pousser des graines du pays permet également de faire renaître une particule du monde que l'on a laissé derrière soi. Anne raconte : « *Et souvent c'est des gens aussi qui dans leur enfance ont été en contact avec la nature et qui ne le retrouvent pas ou qui aimeraient bien, mais ils peuvent pas. Là on a une voisine là, elle fait pousser des trucs, mais elle habite dans 15 m carré, mais elle fait pousser des concombres, des trucs de ouf qu'elle ramène... elle est d'origine bulgare et elle ramène des graines qui viennent... passées par son beau-fils de Turquie, de je sais pas quoi que des pures graines, super trucs et tout. Et pas des graines de drogue hein ? (rires)* ». Ce voyage sur un lopin de terre aide à se situer entre une origine et l'horizon d'une fin. Travailler la terre dans le quartier de la goutte d'or permet de se raciner dans l'exil.

Les liens du jardin

Comme le rappelle Luci, les jardins partagés sont aussi **des espaces de sociabilité**. « *C'est pas seulement de la contemplation comme dans un parc. On y va, on amène des plantes, on récolte des graines pour faire pousser tout ça. Mais autour, y'a toute la partie conviviale, qui*

est hyper importante aussi. C'est pas un délire solo, pour certains peut-être, mais pour la plupart c'est l'occasion d'échanger en fait ! Notamment autour des plantes, mais pas que... les sujets qu'on a en commun ». Stéphanie raconte sa difficulté à rencontrer les habitants par l'intermédiaire d'autres activités « Tandis qu'ici, dès que je suis venue et que j'ai commencé à jardiner j'ai rencontré plein de gens tout de suite. Et donc du coup, oui, en fait j'ai trouvé que cette association, juste par le biais des activités et peut-être par les gens qui sont dedans, c'était facile de faire des contacts et de devenir amis quoi, avec eux, de creuser et développer des liens, des vrais liens. Autour du jardinage. Voilà. » Philippe se rappelle des discussions ouvertes et bienveillantes qui animaient le collectif d'habitants durant les premières années de l'ouverture du Boy Dormoy, il affirme que l'échange autour du vivant permet la rencontre d'êtres humains capables de mettre entre parenthèses leurs différends.

Les jardins partagés sont vécus comme **des espaces de convivialité et de commensalité** par les jardinier-e-s de la Goutte d'Or. Luci fait un lien entre le rapport sensible au jardin et le désir de nouer des liens par le partage de nourriture « *On ne se voit pas vivre dans un... on est dans le béton mais... 100% béton c'est pas possible. Ça fait du bien d'avoir des endroits où on respire mieux. Où on a un contact physique avec les choses, avec la terre, avec les odeurs, avec les saveurs. C'est pour ça qu'en fait les jardins c'est vachement connecté avec la cuisine. Parce que à partir de ce qu'on fait pousser... spontanément on le transforme en fait. On le transforme en des choses à manger. Donc ça amène vers la cuisine, la cuisine amène vers la convivialité, et donc c'est une boucle.* » Anne insiste également sur le lien entre ce rapport sensoriel au jardin et le goûter ensemble. « *Bah en fait le truc avec ce jardin, avec les jardins en général, c'est que tu touches très vite à l'alimentation en fait, puisque nous on commence déjà par faire visiter le jardin souvent par ici moi je commence toujours par faire renifler les plantes aux gens, donc ici comme c'est les aromatiques on commence tout de suite par renifler le romarin. Je leur donne des petites feuilles de menthe à croquer, des trucs comme ça... Dès qu'il fait un peu beau, tout le monde s'installe là et untel descend trois petits gâteaux, untel ramène du thé et voilà. Y a la dame là-bas, une vieille dame marocaine, elle nous fait des petits thés, mais alors avec des petits gâteaux, des petits machins, y a la petite théière en argent... Et donc voilà, donc on se fait des goûters et le... le... ben en fait il n'y a jamais de rapport d'argent, mais en même temps y a plein d'échanges de plein de choses, quand on récolte des tomates on les mange ensemble ou on les donne aux voisins, les voisins nous donnent autre chose. Ou on fait des échanges de graines aussi* ». La sociabilité des jardins partagés est racontée comme étant spécifique :

articulée sur le minimum en commun que les participant-e-s partagent plus que sur les différences de chacun-e-s, animée par les sens en partage.

Les jardins partagés sont également **le lieu d'une transmission intergénérationnelle**. Ils permettent d'apprendre aux enfants du quartier d'où proviennent les aliments transformés. Rachid insiste sur l'importance de cette relation entre les « anciens » et les « jeunes » qui ne savent plus comment poussent les haricots verts. Il souhaite que *« tout le monde ait les mêmes chances de sentir les mêmes fleurs, de les voir grandir de la même façon »*. Anne organise des ateliers pour les enfants pour leur apprendre « le lien entre tout ce qui vient de la terre et ce qu'on mange ».

Ces jardins sont également des espaces de partage de pratiques et de savoir-faire. Rachid le jardinier, présenté par tous comme la main verte du quartier est régulièrement sollicité par des habitant-e-s ou des étudiant-e-s désirant apprendre à faire des semis ou des bouturages. Il leur apprend l'art de multiplier les plantes et la magie de la greffe -sur la friche pousse un arbre qui donne sur un même pied des pommes, des poires et des coings.

Prendre place

Ces jardins partagés permettent de s'ancrer dans « *un espace commun* ». Luci explique qu'ils peuvent constituer « *une porte d'entrée sur le quartier. C'est par le biais des jardins partagés, en partie, que j'ai sûrement trouvé place dans le quartier* ». Johan, affirme de même être « *plus présent* » et se sentir « *plus impliqué dans le quartier* » depuis qu'il travaille à l'Univert. Le jardin offre la possibilité de s'inscrire dans son quartier, d'y nouer des liens et d'agir sur son environnement. En ce sens les jardins partagés permettent aux jardinier-e-s de devenir pleinement habitant-e-s, de participer à la construction d'un espace commun. Stéphanie raconte ainsi « *Mais oui non ça m'a permis de rencontrer des gens et puis aussi comme c'est une association qui travaille avec d'autres associations, j'ai pu rencontrer des gens qui sont dans d'autres associations. Et voir un peu quel est le tissu associatif qui existe dans le quartier et voir quelles sont les activités des associations, apprendre plus sur les habitants du quartier, les problématiques du quartier, ce qui est fait et aussi avec l'association rencontrer les gens de la mairie donc être en contact avec certains services de la mairie dans le cadre de différents projets. (...) Donc oui, ça m'a beaucoup aidé à rentrer dans le quartier. Maintenant j'assiste à des conseils de quartier, je ne le faisais pas avant. Je suis en contact avec différents*

interlocuteurs, associatifs ou municipaux. Donc oui vraiment ça m'a aidé beaucoup plus à intégrer le quartier. »

1.3. Controverses sur l'esthétique des jardins

Des controverses nous sont apparues sur l'esthétique des jardins et leur rôle dans la gestion de l'espace public. Différentes conceptions des formes souhaitables et acceptables de végétalisation s'opposent dans le quartier. Nous souhaitons esquisser les grandes lignes de ces controverses qui semblent importantes à prendre en considération pour le devenir des jardins partagés.

La beauté du vivant

Les jardins partagés sont à l'antipode des jardins à la française, ce ne sont pas des paysages que l'on contemple à distance, mais des mondes, des milieux, des ambiances. Les personnes que nous avons rencontrées s'accordent sur une même conception de la beauté du jardin. L'esthétique des formes, des couleurs et des textures est importante : « *Un beau jardin pour moi, ce serait un jardin sans doute un peu esthétique, qui serait joli dans le sens avec des couleurs, des textures différentes* » (Stéphanie). Mais un beau jardin est d'abord un jardin prolifique, où de nombreuses espèces et variétés se côtoient, « *un jardin avec beaucoup de vie, je dirais. Beaucoup de légumes, de fleurs, de fruits, des insectes, des oiseaux. Parce qu'un jardin normalement c'est la vie, il faut que le sol vive, il faut qu'il y ait de la biodiversité (...) il faut que ce soit un lieu de vie* » (Stéphanie). Légumes, fleurs, et fruits en nombre et diversifiés, qui attirent et nourrissent insectes et oiseaux sont des critères auxquels tiennent les jardiniers. Ce qui fait la beauté du jardin c'est avant tout ce qui le définit comme milieu vivant hospitalier : « *j'aime bien quand un jardin, d'une part propose une biodiversité importante, et dans cette biodiversité, que ce ne soit pas que de l'affichage, que ce soit aussi des plantes qui sont mellifères, des plantes qui accueillent la faune, la flore, qui leur donne à manger (...) après, j'aime bien aussi les jardins qui sont un peu... comestibles, ou en tout cas qui donnent des p'tites choses à manger aussi à nous* » (Luci). Les personnes que nous avons rencontrées ont en commun d'apprécier dans un jardin la beauté du vivant.

Du laisser-faire à la maîtrise

Cette vision n'est pas monolithique. Selon les jardins et les jardiniers, nous avons pu observer une diversité de conceptions et de pratiques allant du laisser-faire à un idéal de nature maîtrisée. Les jardiniers oscillent entre entretien, organisation et accueil de la biodiversité. Certains s'offusquent de la taille trop brutale d'un arbre ou d'un désherbage intempestif quand d'autres construisent avec la nature un environnement hybride contrôlé. L'accueil de la biodiversité peut laisser aux végétaux une certaine aptitude à décider d'eux-mêmes. *« Ah pour moi un beau jardin c'est un jardin un peu sauvage... Y a la notion de jardin punk là que j'aime bien, ça veut dire qu'on laisse un peu faire le jardin, puis si de temps en temps y a un truc qui t'embête tu l'enlèves tu mets autre chose, mais tu laisses faire les choses' »* (Anne). Mais l'émerveillement face à la beauté du vivant peut également inciter à expérimenter greffes et croisements. *« Ce pied de roses je lui ai greffé 5 variétés différentes dans un seul pied, au printemps ça donne toute la couleur des roses dans le même pied, on n'a pas besoin de faire 5 ou 6 pieds pour avoir plusieurs couleurs on peut faire tout dans le même pied »* raconte ainsi Abdel. Les choix d'aménagement peuvent de même conduire à organiser et mettre en forme le vivant. *« Dans mes trucs de composition, j'essaie de garder l'aspect géométrique des immeubles. Parce que c'est un tout, dans les harmonies de forme... d'avoir des continuités en fait avec le contexte extérieur qu'on voit pas forcément, mais vu qu'on est dedans, on le ressent quoi l'aspect géométrique rectangulaire, et au milieu y'a les plantes qui sont euh sauvages... Et de faire un lien entre les deux, entre l'urbain et le sauvage »* (Johan). Il nous est apparu que cette diversité de conceptions esthétiques -pourtant fondée sur une appréhension assez proche de la nature en ville- pouvait être source de malentendus et de frictions.

L'empreinte de pratiques collectives

L'observation montre par ailleurs que d'un jardin à l'autre il y a des différences, que ce soit dans le choix des cultures, dans l'agencement ou la décoration. Il est donc impossible de ne pas y voir la marque de chaque collectif. Le mobilier, la décoration et la disposition des objets, sont autant de traces et de signes reflétant des caractéristiques sociales, ethniques et générationnelles. Les différentes associations qui contribuent à végétaliser le quartier touchent et fédèrent des populations différentes. Nous avons vu que la pratique du jardinage permet de construire l'habiter, trouver sa place dans un espace commun, créer des liens. Les jardins

gardent la trace de ces engagements et attachements, l’empreinte des pratiques collectives. Leur esthétique diffère aussi en ce qu’elle renvoie à des normes sociales et culturelles différentes.

Tensions autour de deux conceptions de la végétalisation

Au-delà de leurs différences, les acteurs des jardins partagés se rejoignent dans l’appréciation de la beauté du vivant. Cette vision s’oppose à celle des responsables municipaux qui définissent les normes d’entretien des jardins en lien avec les impératifs de gestion de l’espace public. Pour empêcher que ces espaces ne soient occupés par des sans-abris, des sans-papiers ou ne servent d’arrière-scènes à des pratiques délinquantes, il est interdit d’y construire des cabanes et les buissons doivent être taillés de manière à permettre une surveillance panoptique. Cette vision sécuritaire impose des normes d’entretien des jardins qui sont difficilement conciliables avec celles des jardins partagés.

La question de la végétalisation de la Goutte d’Or, est traversée par deux types de volontés différentes, qui peuvent cohabiter sur certains espaces, se négocier ou se confronter. Cette double vision est évoquée par l’adjoint au maire chargé des espaces verts M. Menede qui note *“un développement parallèle de la végétalisation, entre celle des espaces verts (...) et la récupération d’espaces”*. La mise au vert de la Goutte d’Or répond à une volonté municipale de mieux contrôler les espaces collectifs et les “dents creuses” du quartier qui seraient sans cela *“squattés, délaissés, [des] déchetteries à ciel ouvert”*. Nous avons pu constater que la végétalisation des trottoirs allait souvent de pair avec de nouvelles pratiques d’entretien des espaces publics. Les bacs installés le long du square Jessaint semblent avoir réglé le problème des épanchements d’urine et de l’amoncellement des déchets. Ce constat partagé par les habitant-e-s, les responsables des associations et les élus, est la base d’un partenariat, comme le souligne Anne à propos des bacs installés devant les locaux de l’Univert, rue Polonceau : *“L’élue de la mairie du 18 était venue, on lui en avait parlé, il était venu nous donner deux trois conseils qui étaient complètement judicieux d’ailleurs et on a commencé par ce bac-là, et ça s’est arrêté du jour au lendemain. Y avait plus de pipi, y avait plus de déchets, c’était incroyable. Et tous les gens... les gens qui habitaient au-dessus là, ils en pouvaient plus quoi, ils jetaient des seaux d’eau sur les gens qui venaient pisser et tout tellement ça puait, c’était dégueulasse. Et puis les poubelles et tout, enfin bon bref. Et du coup ben ils étaient super contents et on s’est dit « Bon alors est-ce que ça vous va si on continue ? », ils m’ont dit « Ah vas-y, allez-y mettez en partout ! » et tout ça, et du coup on en a mis partout.”* En milieu urbain, les tensions autour du propre et du sale sont d’excellents analyseurs permettant de saisir les négociations quotidiennes de la civilité. La propreté suppose des liens entre habitants et des accords sur le

commun. L'évacuation des déchets marque le seuil de l'espace habité, à l'échelle du domicile et du quartier. Elle marque moins une frontière entre différents types d'espace que des liens de distance et de contiguïté entre les citoyens qui y résident ou les pratiquent au quotidien. La mise en place d'espaces végétalisés semble encourager un autre rapport à l'espace public, créer des liens et des continuités qui permettent construire du commun.

Mais ces bacs ne sont pas toujours entretenus et respectés. En face de la salle Saint Bruno, les espaces de terre qui avaient été dégagés sont devenus des dépotoirs. Ce qui incite les associations à trouver des solutions, à changer les aménagements, à inventer une présence et la Municipalité à trouver des moyens d'accompagner ces dernières dans la gestion de l'espace public.

Ces perspectives différentes peuvent se rencontrer et se stabiliser autour d'un accord : ouvrir un jardin partagé plutôt que de fermer un square squatté par des migrants, délivrer des permis de végétaliser plutôt que de multiplier sans effet les contraventions pour épandage d'urine. Mais ces compromis ne sont pas sans soulever des interrogations comme l'exprime Luci : *« par exemple dans les jardins, dans les parcs publics, la logique c'était de dire : « on va mettre des jardins partagés et ils vont résoudre les problèmes sociaux ». Parallèlement, il n'y a plus de gardiens dans les parcs publics. Donc on enlève les postes qui sont payés et rémunérés, et qui sont souhaitables, j'veux dire pour une ville d'avoir des postes de gardiens ; pourquoi pas de gardiens-animateurs, il faudrait créer ça, ou un gardien-jardinier, ou un gardien-éducateur ; c'est ça qu'il faudrait créer. Donc, bien sûr, faisons des jardins partagés. Mais s'il n'y a que des bénévoles, on va pas gérer les problèmes sociaux. On sera des lieux ou des espaces où on pourra participer à réfléchir et à faire des choses pour résoudre les problèmes sociaux, mais c'est pas nous qui allons les résoudre. »* Si la végétalisation active et collective permet de développer un autre rapport au quartier en créant du commun, si elle permet de nouer des liens et d'impulser des dynamiques de concernement, elle ne peut être la solution à tous les problèmes sociaux. Les associations qui animent les jardins partagés négocient avec la perspective municipale -cadrée par des impératifs de gestion de espaces publics- mais ne peuvent accepter une logique de délégation de responsabilité.

Nous transmettons ce bilan à l'association Goutte Verte comme autant de pistes de réflexion et de lignes de conversation à poursuivre.

2-ENQUETE COLLECTIVE SUR LES JARDINS PARTAGES DE LA GOUTTE D'OR, 2022.



Enquête réalisée en Octobre 2021 dans le cadre du « *Cours Pluridisciplinaire sur le terrain* » (sous la direction de Virginie Milliot) par Marina Abrão, Kevin Buil, Garance Charrié, Aliore Duprat, Alice Lebegue, Gabrielle Lefebvre, Ana Militaru, Moro Sinakoyo, Lucie Faerber, Charlotte Turpaud.

Des étudiant-e-s du Master 1 d'anthropologie de l'Université de Paris Nanterre, ont réalisé à la demande de l'association la *Goutte Verte*, une enquête sur les jardins partagés du quartier de la Goutte d'or du 24 au 29 octobre 2021. Les membres de l'association souhaitent interroger les différentes modalités de transmission du goût pour la nature qui s'inventent en ces lieux.

Pour répondre à cette question les étudiant-e-s ont réalisé des observations et des entretiens informels au Square Jessaint⁴, au Bois Dormoy⁵, aux jardins de la Recyclerie⁶ et suivi le jardinier de la Goutte Verte entre le jardin de la rue Richomme et les bacs de la rue Saint-Bruno⁷. Ils ont souhaité s'interroger dans un premier temps sur l'accessibilité de ces jardins en enquêtant sur leur signalétique extérieure et sur la manière dont ils sont perçus par les riverains, les commerçants et les usagers de l'espace public environnant. Ils se sont intéressés au compost comme porte d'entrée dans les jardins partagés et ont interrogé ce qu'ils avaient appris au fil de cette semaine au contact de Philippe d'Emmaüs dans les jardins du square Jessaint et d'Abdel de la Goutte Verte.

⁴ Au 36 bd de la Chapelle, l'association Emmaüs Coup de main développe un jardin d'insertion.

⁵ Le Bois Dormoy, 2 bis cité de la Chapelle, est géré par une association de riverains (<http://www.jardinons-ensemble.org/spip.php?article212>)

⁶ La ferme urbaine et le jardin situé au 110 bis Rue du Ruisseau sont gérés par la recyclerie, un tiers-lieu dédié à l'éco-responsabilité (<https://www.larecyclerie.com/ferme-urbaine>)

⁷ Le collectif Magnolias est composé d'habitant-es- qui agissent pour la végétalisation des 14 pieds de Magnolias situés rue Saint Bruno. (<https://lesmagnolias.wordpress.com/qui-sommes-nous/le-collectif/>)

2.1. Signalétique des jardins (Alice Lebegue et Gabrielle Lefebvre)

Nous nous sommes tout d'abord intéressés à la manière dont ces différents jardins sont indiqués de l'extérieur, car il faut connaître l'existence d'un lieu pour qu'une transmission y soit possible. Le square Jessaint est le plus visible de ceux que nous avons eu l'occasion de visiter, car il est situé à un carrefour. Il y a des pancartes à chaque entrée du square, dont deux qui mentionnent l'association Emmaüs Solidarité et la vocation du jardin partagé. Mais le seul panneau situé à un endroit où les passants peuvent prendre le temps de s'arrêter n'indique que le nom du square, ses horaires et les comportements qui y sont interdits.



Le Bois Dormoy, quant à lui, est situé dans une impasse où il y a beaucoup moins de passage. Une pancarte, au-dessus du portail, indique le nom du bois, mais il n'est pas indiqué dans les rues avoisinantes et comme nous l'a fait remarquer une femme, membre du conseil d'administration de l'association, « il n'y a rien dans cette impasse, on est à l'écart ». Elle nous a dit souhaiter personnellement que le jardin soit plus ouvert, mais que la question faisait l'objet de débats internes. Des adhérents ne souhaitent pas en faire la publicité, par peur des dégradations. Elle nous a fait remarquer qu'il y a quand même une affiche qui indique que le lieu est ouvert à tous, ainsi que les horaires d'ouverture et une adresse mail à contacter.

Le Simple Jardin, rue Richomme, dont s'occupe l'association de la Goutte Verte, n'est pas du tout indiqué dans le quartier et son nom n'est pas mentionné à l'entrée. De plus, il est difficile de savoir qu'il s'agit d'un jardin partagé lorsqu'il est fermé, puisqu'on ne peut pas voir à travers la grille. Lucie, membre de l'association, nous a expliqué qu'ils avaient des panneaux dans l'espace qu'ils occupaient précédemment mais qu'ils n'ont pas été réinstallés après le déménagement du jardin. Lorsque nous avons demandé à Abdel, jardinier, si des passants l'interrogeaient sur le lieu lorsqu'il y était présent, il nous a répondu que cela lui arrivait tout le temps. Ce que nous avons pu constater chaque fois que nous y sommes allées.

Concernant les bacs végétalisés de l'association Goutte Verte dans les rues, il n'y a aucune mention de l'association, ni comment la joindre, ni du type de plantes qui s'y trouvent. Sur ceux situés près du square Jessaint et devant les jardins de l'Univert, on trouve une étiquette indiquant

que ce sont les habitants qui “en assurent l’entretien”, dans le cadre des projets “Végétons notre 18e”.

Le jardin de l'Univert est celui dont la signalétique est la plus lisible de tout le quartier de la Goutte d'or, bien qu'il ne soit pas du tout visible depuis l'extérieur. Les noms du jardin et de



l'association sont affichés plusieurs fois au niveau de la boutique, mais également à l'entrée du bâtiment où il se situe. C'est un florilège de signaux qui indiquent le jardin sur ce petit bout de la rue Polonceau : enseignes, pancartes, avertissements, mais aussi peintures et plantes, disposés dans de nombreux bacs en bois sur une trentaine de mètres. La devanture de la boutique est très colorée : il y a une grande peinture murale à gauche, répétée sur la vitrine. Sur la droite, on fait face à une autre fresque dont les motifs de plantes se fondent avec celles qui sont plantées en dessous. Au-dessus de la devanture, on trouve

une enseigne avec le nom du jardin, et sur la droite, les mots « ouvert à tous, respecter, apprendre, rire, créer, écouter, parler, culture, récolter » en plusieurs langues. Sur la porte : adresse, texte sur le jardin, contact, horaires d'ouverture sont affichés, et nous retrouvons ces informations à de nombreux endroits. Des passants vivant à proximité du jardin ou passant devant régulièrement, nous ont pourtant affirmé à notre grand étonnement qu'ils ignoraient son existence, malgré cette profusion d'informations. D'autres nous ont affirmé qu'une meilleure indication de la présence des jardins et une plus grande accessibilité, n'étaient pas souhaitables car elles risqueraient d'encourager des comportements non désirés. Une habitante de la résidence où se situent les jardins de l'Univert, nous expliquait ainsi que lorsqu'ils étaient complètement ouverts, les jardins attiraient des jeunes qui squattaient et faisaient du “boucan”.

À l'intérieur de ces jardins, nous avons constaté une quasi-absence de signalétique. Au Square Jessaint, quatre noms de plantes seulement sont indiqués par des étiquettes. Au Bois Dormoy, des affiches racontent l'histoire du bois. Certaines plantes sont indiquées, beaucoup ne le sont pas. Ce sont surtout les plantes qui viennent d'ailleurs qui sont identifiées. Au niveau du compost, il y a un grand nombre d'indications sur l'utilisation des bacs et ce qui peut y être déposé ou non. À l'intérieur du Simple jardin, il y a également très peu de signalétique. Nous n'avons remarqué qu'un seul nom de plante et quelques explications au niveau des bacs à

compost. Au Jardin de L'Univert nous trouvons plusieurs panneaux fléchés qui indiquent les différents espaces (compostage, serre, côté jardin..) un grand nombre d'étiquettes indiquant le nom des plantes (même si plusieurs d'entre elles ne semblaient plus d'actualité). Au niveau de la serre est affiché un plan du jardin, qui précise aussi les différents types de plantes qu'on y trouve. Plus loin, sur la cabane en bois sont affichées les règles du jardin, et des informations sur la durée de vie des déchets. Concernant le compost, dont la présence est indiquée plusieurs fois à l'extérieur mais aussi à l'intérieur, les instructions qu'on y trouve sont très similaires à celles que nous avons vu au Bois Dormoy.

En comparaison, les jardins de la Recyclerie, situés porte de Clignancourt, sont bien plus lisibles que ceux situés dans le quartier de la Goutte d'Or, avec des espaces bien délimités. On y trouve de nombreux panneaux en bois, qui indiquent les différents espaces, avec des textes et des schémas explicatifs et pédagogiques. Ces panneaux sont très lisibles et compréhensibles. Ils détaillent les différents procédés pour le compost et les méthodes de culture utilisées, mais expliquent aussi leur origine et leur fonctionnement. Nous avons observé plusieurs personnes visiter le lieu et s'arrêter pour lire les panneaux. Nous remarquons également des affiches qui indiquent les comportements à respecter et d'autres qui invitent à écouter la balade sonore sur la petite ceinture. Toutes les plantes dans des bacs et dans la serre ont des étiquettes avec leur nom.



Finalement, ce que nous remarquons est le manque global de signalétique extérieure et intérieure. Cette faible lisibilité pose la question de leur accessibilité. En discutant avec les riverains nous avons pu constater que la question de l'ouverture des jardins faisait systématiquement débat. Les uns souhaitent partager ces jardins avec une plus grande diversité de citoyens quand les autres craignent des comportements qu'ils qualifient « d'inciviques ».

2.2. Les jardins partagés vus de l'extérieur (Aliore Duprat, Ana Militaru et Moro Sinayoko)

Au carrefour du Boulevard de La Chapelle et de la rue Marx Dormoy, à la sortie du métro, le square Jessaint. Les trottoirs qui l'entourent, notamment aux abords des passages piétons,

sont souvent bondés. Les gens circulent au rythme des feux rouges et verts. Des hommes, plus ou moins nombreux en fonction des horaires ou de la météo, sont assis sur le muret de pierre qui encercle le parc, adossés aux grilles noires, ou debout.

Lundi 25 octobre 2021 (extrait du carnet de terrain) : En haut du square Jessaint : un homme en tenue de chantier boit son café, deux jeunes guinéens prennent un bain de soleil en « tchattant » sur leurs téléphones, des discussions et des rires s'échappent de petits collectifs rassemblés, des hommes, attentifs, sont postés pour « faire du business » comme on nous le dira à plusieurs reprises, c'est-à-dire vendre des stupéfiants.



(source : <https://www.youtube.com/watch?v=My119e3Tc9w>)

Que le square soit ouvert ou fermé, le contraste entre le jardin et l'espace public autour est saisissant. Visuellement, le jardin verdoyant, décoré de petites installations en bois peint, tranche avec le gris du bitume et son ambiance minérale, avec la rue, le trafic automobile, les déchets au sol.

Surtout, l'intensité du fourmillement humain alentour fait ressortir le calme qui y règne, du fait du peu de visiteurs sur des plages horaires d'ouverture très restreintes : dans les heures de plus grande affluence, chaque portion de trottoir est occupée au point de rendre les déplacements piétonniers tortueux et inventifs et le square presque vide. Un riverain rencontré a insisté sur ce contraste entre la misère visible, criante, du quartier et le « paradis pour bobos

» que serait le square Jessaint, alors même qu'il est géré par Emmaüs Solidarité et offre des emplois à des personnes en réinsertion.

Alors de quoi le square est-il la frontière ? De quoi est faite cette frontière, qui fait que l'on se poste autour du jardin, qu'on le regarde, qu'on le côtoie, mais qu'on n'y entre pas ? Est-elle mouvante ? Qui la franchit, qui exclut-elle ?

Mardi 26 octobre (extrait du carnet de terrain) : Je suis assise sur le muret, à l'extérieur du jardin, sur une portion moins occupée qui surplombe le square. Farid jardinier, en contrat avec Emmaüs, soutient mon regard et vient à ma rencontre depuis l'intérieur, nous discutons. Régulièrement des jeunes hommes passent, s'arrêtent. Farid les salue en arabe. Formules de politesse, des mains se tendent et se serrent, des poings se ferment et se tcheckent à travers la grille. Certains s'attardent un peu. La langue fait lien, car plusieurs d'entre eux ne parlent pas le français, et la plupart ne le maîtrisent pas bien. Il me dit, d'un ton désespéré, que ce sont surtout des Algérois et qu'ils dealent ici. Ces hommes ne rentrent pas dans le square, les responsables d'Emmaüs semblent y être vigilants. L'un d'eux se fait justement admonester alors qu'il vient récupérer un paquet qu'il y a jeté depuis la rue, quelques minutes plus tôt, lors d'un contrôle de police.

Pour ces dealers, la frontière du square est nette, leurs activités illégales ne doivent pas s'y exercer. Pour d'autres, qui ne dealent pas, la frontière est moins prohibitive, mais il semble tout de même peser sur eux un climat de suspicion. Plus tôt dans la journée, des hommes assis dans le parc ont commencé à « s'embrouiller ». La police est venue et les a embarqués. Ce genre d'incident est déplorable pour tout le monde, nous dit le jardinier. Il nous raconte que des concerts de raï et de musique afghane ont été organisés dans le square et ont attiré beaucoup de monde. Il pointe la grille : « Les mecs venaient comme des sauterelles ». La situation est rapidement devenue incontrôlable du fait notamment des restrictions sanitaires. En face, des habitants impliqués dans l'aide aux migrants nous parlent de ces mêmes événements. Pour l'un d'eux, la volonté d'entre-soi de ceux qu'il nomme les « bobos » est claire et *« ce n'est pas un hasard s'ils demandent des pass sanitaires à des gens qui n'ont pas de papiers : ils ne veulent pas les faire rentrer »*.

La question des papiers revient fréquemment dans les discours des habitants, des commerçants, des passants. La frontière qui se dessine entre les abords et l'intérieur du square semble symboliser une évolution sociale traduite dans l'espace. Les “fafs”, les papiers, c'est ce

qui permet d'ouvrir d'autres possibles, de quitter la rue, raconte Farid. Lui a réussi à s'extraire des logiques du business. Il évoque ses petits boulots au marché de Barbès, ses galères, sa régularisation administrative. Lui, dans le jardin, aujourd'hui, reste en connexion avec ces jeunes tout en les maintenant à distance, et espère pouvoir leur servir d'exemple. Djemaa, épicier à côté du square Alain Bashung et habitant l'immeuble au-dessus depuis trente ans, nous parle des jeunes mineurs isolés qui dorment dans le parc. Il en connaît qui ont eu leurs papiers, se sont mariés, ont fait des enfants et sont maintenant installés dans des appartements à la Goutte d'Or.

Autour du square Jessaint et dans la Goutte d'Or, la rue est un espace de vie intense, notamment de commerce informel. Des populations précaires s'y croisent et s'y réfugient parfois à défaut de domicile, ce qui peut entraîner des conflits d'usage de l'espace public. Des migrants sans-papiers pour qui l'espace public est pourtant menaçant du fait de la présence policière massive, des "drogués" qui consomment des "cachetons", dont les états incontrôlables et les violences qui en découlent inquiètent les habitants, tout comme des jeunes migrants isolés qui, sans ressources, sont connus dans le quartier pour commettre des vols, des agressions et sniffer de la colle. Quitter la rue, c'est quitter la pauvreté et sa violence (celle de la drogue, des bagarres, des agressions, des interventions policières). Pedro, qui gère un vestiaire collectif pour les migrants en face du square Jessaint, nous raconte la peur de certains de ses voisins qui associent migrants et voleurs ; il nous fait remarquer que les plus réticents sont souvent d'anciens migrants, des étrangers qui ont eu leurs papiers. Comme s'ils cherchaient ainsi à mettre à distance leur situation passée et les stigmates qui lui sont associés. C'est peut-être là que se tisse la frontière autour de ces jardins : il faut éloigner la rue, ne pas la laisser entrer.

Quel est l'usage légitime des jardins, s'ils ne peuvent être des refuges pour ceux qui sont à la rue ? Le bon usage par excellence -dans les discours de celles et ceux que nous avons rencontrés- est celui des familles - et plus particulièrement les femmes et les enfants. Il serait intéressant de s'attarder sur l'aspect genré des occupations de l'espace public. Dès nos premières observations, nous avons pu constater la présence largement majoritaire des hommes dans les rues du quartier. Nous avons pu remarquer également que les femmes manifestent davantage d'intérêt concernant les activités intérieures du square Jessaint. Si la rue est un espace à dominante masculine où les femmes prennent difficilement place si ce n'est en passant, nous pouvons nous demander si les jardins - en rupture partielle avec la rue - ne constitueraient pas pour elles des espaces refuge ?

Dans le quartier de la Goutte d'Or la rue vous saisit. La pauvreté qu'elle accueille et les pratiques de survie qui en découlent la font exister d'une manière singulièrement éprouvante, et nous pourrions émettre l'hypothèse que c'est cela qui fait émerger une frontière particulièrement dense pour préserver un espace protecteur et mettre à distance un espace public inquiétant. Ce contraste pourrait aider à comprendre la tendance observable dans ce quartier à tirer les lieux publics qui ne sont pas la rue, comme les jardins partagés ou les squares, vers des pratiques prescrites et un contrôle qui pourraient s'apparenter à de la gestion d'espaces semi-privés. De façon complémentaire, l'espace public si dense viendrait toujours s'insinuer, s'imposer, déborder sur les espaces privés. Mais durant cette semaine de terrain nous avons également pu remarquer que cette frontière est mouvante, poreuse. Au-delà des discours, des commerçants comme des habitués des jardins ou des riverains, il nous a été donné d'observer des pratiques d'entraide, de collaboration, d'hospitalité - momentanée- qui nous laissent supposer que ces frontières se renégocient constamment.

2.3. L'entrée par le compost (Charlotte Turpaud)

Nous avons pu croiser lors de notre enquête de terrain des citoyens munis d'un seau vert entrant dans les jardins collectifs. Stéphanie de la Goutte Verte nous a confirmé que « *La majorité des gens viennent pour le compost [...] c'est sûr que ça attire les gens* ». Le compostage serait la deuxième étape du tri. Cette pratique va dans le sens de la transition écologique, sensibilisant les citoyens à la réduction des déchets. Mais un problème se pose à l'association : celui du réemploi du terreau ainsi produit. « *La plupart, 99% ne réutilisent pas la terre, ils n'ont pas de jardinières ou de jardins* ».

Comme l'indique le dépliant « les initiatives de la transition écologique du 18^e en une seule carte » disponible à la mairie du 18^e : « Dans le 18^e, il existe un certain nombre de composteurs collectifs : en pieds d'immeuble, dans des jardins partagés ou même directement sur la voie publique en général gérés par des habitant.es ». Nous avons pu repérer 10 composteurs collectifs en plus des composteurs disponibles sur les 5 marchés de l'arrondissement, et les composteurs privés situés dans les cours d'immeubles.



Mardi 26 octobre, vers 16 h 45, nous sommes allées voir les bacs à compost publics du marché de la Chapelle. Devant l'entrée du marché couvert, le long du mur à l'extérieur, se trouvent 3 grandes poubelles métalliques alignées et soudées les unes aux autres, qui ressemblent fortement à des conteneurs semi enterrés. Les poubelles sont recouvertes d'instructions et de dessins sur les bons et les mauvais déchets pour le compost. Une femme est venue jeter un petit sac, puis les agents d'*Urgence Propreté* sont arrivés avec leur camion. Ils ont ouvert les bacs métalliques à l'intérieur desquels se trouve une poubelle de tri en plastique au couvercle marron. La première était vide, la seconde contenait un petit sac individuel à

compostage et la troisième en contenait 3. Un des agents a ramassé les sacs et les a placés au pied d'une poubelle de ville, ils ont ensuite nettoyé les 3 poubelles au jet d'eau. J'ai demandé à l'un d'entre eux s'il savait quel service s'occupait de récolter et de traiter les déchets alimentaires, il m'a indiqué qu'un service passait 2 fois par semaine pour ramasser les déchets. Il m'a dit que les passants jetaient « n'importe quoi » dans les poubelles. À ce moment-là, deux jeunes hommes sont passés avec un gros sac poubelle bleu, ils ont ouvert le bac métallique à compost pour jeter le sac, ma confrère Aliore les en a empêchés en leur signalant qu'il s'agissait de poubelles à déchets alimentaires. L'agent d'*Urgence Propreté* nous a dit que c'était ainsi tous les jours. L'agent qui avait mis les sacs à compost au pied de la poubelle de ville, les a jetés dans la poubelle de ville avant de repartir. Les quatre petits sacs à compost individuels ont donc été mélangés avec des déchets non « compostables ».

Nous nous sommes rendues Porte de Clignancourt aux jardins du ruisseau et à *La Recyclerie*, un tiers-lieu, fonctionnant sur les ressources du restaurant du même lieu, voué à la sensibilisation des citoyens à la transition écologique. Il possède 400m² de terrain extérieur tout en longueur. Quatre employées de formation agricole cultivent des légumineuses, des herbes aromatiques, s'occupent de poules, de lapins et du compost. Nous discutons avec l'une d'entre elles. *La Recyclerie* possède cinq grands bacs à compostage en bois, classés par stade de maturation. Au-dessus des bacs, une grande pancarte rectangulaire explique la valorisation des

déchets et le processus de formation du compost. Une employée, « Julie », est arrivée en poussant une brouette remplie de restes de légumes. L'employée nous a précisé que chaque jour 50 kilos de déchets alimentaires « compostables » sortent des cuisines du restaurant. En cuisine, un commis m'a expliqué que 85 à 90 % des clients du restaurant se prêtent au jeu et trient les restes de leurs assiettes entre deux poubelles « compostable » et « non compostable ». L'association du même nom, La Recyclerie, propose aux adhérents (une majorité de femmes et de retraités), pour une cotisation annuelle de 30 €, des activités de jardinage et de compostage. Elle leur fournit un bio-seau pour qu'ils puissent composter chez eux et par la suite déverser son contenu dans les bacs à compost de



La Recyclerie. L'employée nous a expliqué que la crise sanitaire de la COVID-19 a ralenti la pratique du compostage mais qu'ils étaient au préalable complètement saturés.

Au square Jessaint, Philippe, employé chez *Emmaüs*, affirme de même « *Le compost c'est bien mais qu'est-ce qu'on en fait ?* ». Il m'explique que la mairie du 20^{ème} de Paris aurait envisagé de faire repartir le compost des Parisiens sur les péniches des maraîchers d'Aulnay-sous-Bois, venus sur les marchés parisiens vendre leurs produits frais et bio.

Une adhérente de l'association *Vergers Urbains* et habitante du 18^{ème} nous a affirmé au cours d'un échange informel que la mairie pousserait les Parisiens à composter mais que les bacs à disposition ne suffisaient pas à répondre à la demande. Je suis allée me renseigner à la mairie du 18^e. L'employé à l'accueil m'a assuré que personne ne s'occupait du compost au sein de la mairie, c'est le service « Direction de la Protection de l'Environnement » du 18^{ème} qui gère la collecte des déchets et le compostage. À la DPE du 18^e j'explique au monsieur à l'accueil que je mène une petite étude sur le compost à Paris dans le cadre de mon master, il me répond « - Oh la - », « Les papiers et les cartons s'est déjà difficile alors... ». Il m'explique qu'un service, dont il ne connaît pas le nom, s'occupe de collecter, deux fois par semaine, les déchets alimentaires dans les bacs des 5 marchés du quartier qui sont munis de bacs à compost publics, le marché Ney, le marché Barbès, le marché Ordener, le marché Ornano et le marché de la

Chapelle. Il n'existe pas d'étude sur le profil des habitants qui compostent ou souhaitent composter, les quartiers riches et les quartiers populaires seraient d'après lui demandeurs, « Ça commence à prendre » me dit-il.

Si la demande de compostage est confirmée par plusieurs citoyens rencontrés autour des jardins et des composteurs publics, on ne peut que s'interroger sur l'opacité du traitement de cette matière organique par les pouvoirs publics. Le compostage serait-il davantage un outil de communication qu'une technique efficace de réduction des déchets ? Le désintérêt des citoyens pour le devenir de la matière collective ainsi créée pose également question. Cette pratique prend en effet tout son sens dans le cycle complet du déchet organique au terreau. La fabrication collective d'une matière fertile pour enrichir des espaces communs pourrait être un levier important d'apprentissage des cycles de la vie dans les jardins partagés.

2.4. L'apprentissage par les sens au square Jessaint (Garance Charrié, Lucie Faeber)

Le square Jessaint – mandaté par la mairie du 18^e et géré par Emmaüs solidarité depuis 2017 – est un jardin dit solidaire, proposant aux personnes en situation de réinsertion, du travail de jardinage dans le cadre d'un contrat d'un an. Il est ouvert trois jours par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi, ainsi que chaque premier samedi du mois. Au cours de notre semaine de stage, nous avons rencontré les différents acteurs de ce lieu qui se sont montrés particulièrement attentifs à nos interrogations et nous ont guidées avec beaucoup de bienveillance.

Nous nous sommes interrogées et les avons questionnés sur les modalités de la transmission dans ce jardin.

Pour Jean-Claude, photographe pour *le 18^e du mois* et habitué du square Jessaint, ce qui importe ici c'est de faire circuler des idées et des graines. Il aimerait que ce lieu pousse à penser la consommation autrement et apprenne aux enfants l'importance du goût. Aussi régulièrement que possible, des enfants viennent en effet avec un centre aéré du 10^e pour apprendre à planter, cultiver, récolter et cuisiner -des confitures de tomates vertes par exemple. Il décrit le square Jessaint comme un livre ouvert : un lieu où se transmettent des idées, des concepts, un espace « philosophique et éducatif » où il est possible de « retrouver le goût ». Il insiste beaucoup sur la notion d'équilibre et l'idée de boucle. La vie d'une idée est similaire à celle d'une graine : elle est semée, elle grandit, s'adapte, évolue et se transforme au fur et à mesure du temps qui

passer. De la même façon qu'elle peut circuler, être échangée, être plantée et replantée, coupée et rattachée à une autre.

Pour Philippe, il s'agit avant tout d'un lieu d'improvisation, c'est « faire avec ce qu'on a et faire avec les gens » : faire avec les matériaux disponibles -le bois utilisé pour construire le mobilier est donné- les aléas de la ville, les bruits, les odeurs, les activités aux alentours - business, disputes, urine, métro ou ambulances- ou encore faire avec l'environnement urbain, les pigeons

ou les rats. Ici, la plupart des installations sont d'anciens objets, accessoires, matériaux laissés à l'abandon qui sont récupérés pour être peints et transformés pour une seconde vie. À partir de bouts de bois rafistolés émergent des bacs à plantes, des constructions en bois ou des poutres en forme d'arbre. C'est un espace où on laisse libre cours à notre imagination. « Si t'as pas de chez toi, pas grave, on te construit une cabane », nous dit Philippe.

Philippe voit dans le jardin la possibilité de déployer « ces petits gestes de la vie ensemble », de briser la glace et de dépasser nos préjugés sur autrui. Son but est de « rendre la ville sociable par le jardin », « C'est un espace de mise en confiance où nous sommes libres d'échanger, de s'ouvrir aux autres, et de s'investir dans la vie du quartier ». Lors d'une de nos observations, deux femmes sont entrées avec leur cabas, se sont assises l'une en face de l'autre, sur des petits bancs dans la troisième partie du square, elles ont un peu regardé autour et ont fini par demander à Farid si la plante à ses pieds était du persil et si elles pouvaient en prendre. Farid les a redirigés vers Philippe qui leur a offert des petits bouquets de persil et une aubergine



comme « cadeau de bienvenue ». On comprend l'importance des liens sociaux dans cet espace. La pratique du jardinage et du bricolage est davantage un prétexte pour créer et entretenir une sociabilité entre travailleurs en situation de réinsertion, salariés d'Emmaüs et résidents du quartier...

Le square est également un espace propice à la transmission. Le jardinage avec un public d'enfants, le partage des récoltes, ou encore l'embellissement du lieu, sont constitutifs d'un processus de transmission qui passe principalement par les sens (l'odeur du persil, le goût des tomates vertes, le contact de la terre, les couleurs du jardin). C'est aussi à travers une certaine

conception de l'espace que cette transmission opère. Le but est de rendre le square accueillant, attirer l'œil des passants et leur donner envie d'entrer et de discuter, « la beauté est dans le moral » affirme Philippe. Le jardin mobilise et aiguise nos cinq sens et nous permet de prendre place autrement. De fait, le square Jessaint offre un contraste fort avec l'extérieur. L'espace environnant est très bruyant, dense, agité : on saisit l'importance de l'équilibre souhaité par les différents acteurs du lieu, qui revendiquent « un retour à la terre » pour contrebalancer l'extérieur pollué et assourdissant. Les plantes permettent de « voir les saisons passer » et de rester ancré, nous dit Philippe.

Ainsi, au square Jessaint, le jardin partagé ouvre un espace qui se veut accueillant. Il n'est que partiellement ouvert et la plupart des personnes qui circulent dans le quartier restent en dehors. Quand ils entrent, ils restent surtout vers l'entrée du jardin et ne s'approchent pas trop des travailleurs et représentants d'Emmaüs. Les femmes, seules ou accompagnées, entrent et entament plus facilement la conversation avec les acteurs du square. On peut voir Farid parler avec des jeunes hommes à l'extérieur du square Jessaint, mais il nous confie leur difficulté à faire venir régulièrement des personnes ici et son espoir que les gens osent venir prendre l'air un instant dans ce square. Ainsi, si comme l'affirme Philippe le jardin constitue un « langage universel » qui permet de créer des liens et de prendre place, il reste difficile de faire rentrer les citadins dans cet univers.

2.5. Abdel, le jardinier de la Goutte d'Or (Marina Abrão, Kevin Buil)

Abdel est le premier jardinier du quartier de la Goutte d'Or. Il est rémunéré par la sous-préfecture du 18^e arrondissement de la ville de Paris en tant que jardinier animateur de l'association Goutte Verte. Il est responsable de l'entretien des jardins et des bacs à plantes de l'association : le jardin rue Richomme, le jardin Bashung, qui est encore en phase d'installation, et les bacs en bois dans la rue pour les plantes placées au pied des arbres à côté de l'église Saint-Bernard. Abdel a également un rôle « d'enseignant de la nature » dans le cadre d'ateliers au jardin et de manière totalement informelle au fil des rencontres dans les rues de la Goutte d'Or. Nous avons accompagné Abdel durant cette semaine pour comprendre sa routine de travail. Il est important de souligner que l'accompagnement ne se faisait pas tous les jours de la semaine et pas à toutes les heures de la journée. Nous avons privilégié les échanges durant les ateliers et à des moments où il était plus libre pour nous consacrer un peu de son temps et nous présenter les espaces dont il a la charge et ses activités.

Abdel vit dans le 18^e arrondissement de Paris depuis 25 ans, date à laquelle il est arrivé en France en tant qu'immigré de son Égypte natale. Depuis le début de son séjour en Europe, il a élu domicile à la Goutte d'Or, un quartier auquel il est particulièrement attaché. Dès le début de notre rencontre, nous avons pu constater à quel point il était populaire auprès des habitants du quartier. Pendant la semaine où nous avons suivi ses activités, il a été très régulièrement interpellé dans la rue pour des demandes de conseils à propos de plantes, pour parler de la météo, du quartier, etc. Avant ce poste de jardinier animateur, il a travaillé en tant que médiateur technique au sein d'une association, tout en participant bénévolement à l'entretien des jardins de la Goutte Verte. Dans le quartier de la Goutte d'Or, Abdel est connu pour avoir la "main verte". Il est passionné par le jardinage, qu'il considère à la fois comme une technique expérimentale et un moment de partage. Abdel considère les moments de transmission et d'échange comme des temps privilégiés où des personnes peuvent se rencontrer et apprendre à se connaître.

Sa relation avec la nature a commencé en Égypte, où son père possédait une terre de plusieurs hectares sur laquelle il cultivait différentes plantes. Son rapport avec la nature a été construit dans cet environnement de production agricole, où le savoir-faire est très important pour garantir une bonne production. Par conséquent, il connaît différentes méthodes qui garantissent une croissance plus rapide des plantes, une meilleure résistance et une plus grande productivité sans aucun apport de produits chimiques. C'est sur ces méthodes de jardinage qu'Abdel a mis l'accent pendant nos moments d'échange, spécialement dans l'atelier de mercredi après-midi.

La technique la plus remarquable est celle des greffes. C'est une technique de reproduction des plantes dans laquelle une branche d'une plante donnée - la greffe - est transplantée sur le tronc d'une autre - la greffée. Durant un atelier qu'il avait préparé pour nous montrer cette technique, il a utilisé un bout de bois avec plusieurs branches afin de nous montrer différents exemples de greffes. Cette technique permet de garder toutes les caractéristiques supérieures de la plante originale, comme les feuilles, les fleurs et les fruits, mais en choisissant ses racines. Ce qui va changer, par exemple, c'est la résistance ou les préférences de la plante. Abdel nous a montré différentes méthodes pour faire des greffes qui sont plus ou moins résistantes, mais qui se ressemblent et qui suivent le même principe. Les plantes doivent être de la même famille. Une cucurbitacée peut être greffée sur une autre cucurbitacée. Si la greffe est faite sur une solanacée, il y a des risques pour que la greffe ne fonctionne pas bien par exemple.

Les avantages des greffes sont nombreux pour Abdel : rendre la plante plus solide, produire plus de fruits, lui permettre de pousser à différentes saisons ou encore faire pousser plusieurs variétés sur une seule plante (voir la photo du rosier greffé avec huit types de roses différents). Les greffes permettent aussi de faire pousser des plantes qui viennent d'ailleurs en les rendant plus résistantes à d'autres conditions climatiques. Une branche de jasmin ramenée de la campagne, une fois plantée dans un pot à Paris, deviendra plus faible. Mais si on la greffe sur une plante qui a déjà grandi dans cette terre et cet environnement, elle sera plus solide et plus



adaptée à l'environnement local. Au-delà des bénéfices pour les plantes, Abdel affirme que les humains apprennent toujours de la nature. La connaissance de la possibilité de greffer des plantes nous aurait ainsi permis de développer des techniques de greffe d'organes pour les humains, très importantes dans la médecine aujourd'hui.

Il nous a également parlé de taille massive. Il nous a donné l'exemple d'un voyage qu'il a fait en Amérique latine, où il a rencontré un monsieur qui avait un avocatier. Il se plaignait de sa faible production et a demandé de l'aide à Abdel. Pour faire en sorte que l'arbre produise plus de fruits, il a décidé de faire une taille massive, ce qui a dérangé le producteur non convaincu par la méthode. En apparence, l'arbre semblait encore plus mal en point, pourtant l'année d'après, il reçut des photos de l'arbre avec énormément de fruits et beaucoup de remerciements de la part du producteur latino-américain.

Apprendre les techniques de jardinage, faire pousser des plantes et voir le résultat est important pour Abdel afin que les jeunes puissent aimer la nature et par conséquent, protéger la terre pour les humains et les autres animaux. Il nous a montré comment il pouvait apprendre de manière pratique et ludique à une classe d'enfants à planter un kiwi, afin qu'ils puissent s'en occuper eux-mêmes et constater son évolution en le ramenant avec eux. Ou encore fabriquer des pots de fleurs avec du matériel recyclé, afin que les enfants puissent offrir un cadeau qu'ils ont fait eux-mêmes à leurs parents. La transmission de ses connaissances théoriques et pratiques

aux enfants est un aspect auquel Abdel accorde une grande importance. Pour lui la connaissance de la nature et des techniques de jardinage relève d'une forme de science, fondamentale dans un environnement aussi bitumé que Paris dans le moment de crise environnementale que nous traversons.

Nous transmettons ce bilan à l'association Goutte Verte comme autant de pistes de réflexion et de lignes de conversation à poursuivre.



3-ENQUETE COLLECTIVE SUR LES JARDINS PARTAGES DE LA GOUTTE D'OR, 2023



Enquête réalisée en octobre 2023 (sous la direction de Virginie Milliot) dans le cadre du « *Cours Pluridisciplinaire sur le terrain* » du Master 1 d'anthropologie de l'Université Paris-Nanterre, par Célestin Bineau, Esther Cariel, Antoine Glorieux, Alice Leonard, Manuela Paz, Cosima Sales et Aylin Urugeri

À la demande de l'association la Goutte Verte, des étudiant-e-s du Master 1 d'anthropologie de l'Université de Paris Nanterre réalisent chaque année depuis 2021 une petite enquête de terrain sur les jardins partagés de la Goutte d'Or et les enjeux de la végétalisation du quartier. L'association *Graine de Jardins* met généreusement à notre disposition leur local rue de Jessaint durant une semaine. Du 14 au 20 octobre 2023, après une visite des jardins partagés guidée par Jacky Libaud, les étudiant-e-s ont réalisé des observations et des entretiens formels et informels au square Bashung et au jardin de la rue Richomme avec Stéphanie de la *Goutte Verte*, au jardin *l'Univert* avec Anne, sur la *Place de l'Assommoir* avec Philippe, devant les bacs *d'ADOS* avec Sylvain. Ils et elles ont également fait des observations des usages du square Léon et participé à un atelier de jardinage à l'école Saint Luc. Ariane, l'institutrice à l'initiative de ce projet pédagogique, leur a accordé un entretien.

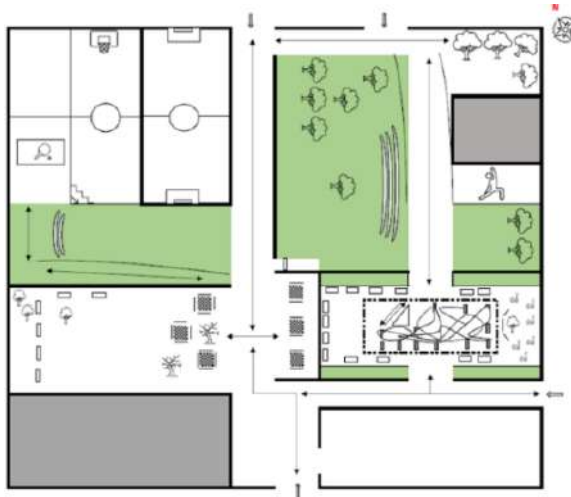
Ce texte restitue les résultats de leurs enquêtes en trois parties. La première décrit l'attachement que les habitué.e.s du square Léon entretiennent avec cet espace et les différentes « régions morales » qui s'y cristallisent. La seconde s'intéresse plus particulièrement aux comportements des enfants dans les squares et jardins et aux ateliers pédagogiques de jardinage menés avec le jeune public. La dernière, enfin, décrit la complexité des situations auxquelles les jardinier.e.s sont confrontées dans le quartier et les stratégies qu'ils et elles mettent en œuvre pour s'adapter et négocier avec les différents usages de l'espace public.

3.1. Le square Léon (Cosima Sales et Aylin Urugeri)

Le square Léon situé au centre du quartier a fait l'objet de plusieurs réaménagements dont le plus récent s'est achevé en 2007. Il a été pensé avec les habitants du quartier, de manière à régler les problèmes liés au trafic de drogue et à la présence de sans-abris et à faciliter les usages quotidiens de différentes catégories d'habitant.e.s. D'après une enquête menée en 2006, il constitue un des lieux préférés des habitant.e.s de la Goutte d'Or⁸. Le Square se distingue des

⁸ *La Vie de quartier à la Goutte d'Or. Perceptions et représentations des habitants. Rapport d'enquête réalisé en novembre 2006 par les Associations Coordination Toxicomanies, Salle Saint-Bruno avec la participation de l'association MUSOJ.*

jardins partagés par sa superficie, son aménagement et son accessibilité. Au square Léon, l'espace se divise en quatre zones : les parcours de promenade, les aires de jeux et de sport et les espaces verts. Son espace organise deux parcours de promenade qui permettent aux passants de circuler dans les directions nord et sud. L'aménagement permet aux utilisateurs de se répartir dans l'espace selon leurs activités et leurs usages. Les herbes, les arbres et les arbustes qui constituent la végétation marquent les frontières entre les différentes aires. Les arbres et les arbustes sont entourés par des grilles, comme dans les espaces verts de la ville. Les amphithéâtres et les bancs offrent des espaces de détente. Ces différents usages coexistent sans empiéter les uns sur les autres et il faut ici souligner que le design des espaces dédiés aux activités sportives et de jeu (le terrain de foot, celui de basket, les espaces de street work-out, la zone du jeu de dames et les aires de jeux pour enfants) a été conçu afin d'être insonorisés les uns des autres.



Plan du square Léon

C'est dans ce square que nous avons choisi de situer notre terrain : nous avons voulu interroger l'importance de cet espace public dans un quartier historiquement habité par une population hétérogène. Que permet le square dans le quartier ? Comment est-il investi par celles et ceux qui le fréquentent ? Comment y cohabite-t-on ? Notre temps de terrain ayant été très court, nous n'avons pas pu aborder ces questions en profondeur. Notre texte s'articulera donc ici en deux parties qui donneront au lecteur des aperçus d'usages quotidiens du square, la première se concentrant sur des vignettes descriptives et des portraits de visiteurs et la seconde sur les joueurs de dames. Cette expérience de terrain nous a donné à comprendre le square en tant que « lieu aimé », une formule construite à partir du concept de topophilie. La topophilie – du grec *topos*, lieu, et *philia*, amour – est un terme créé par le poète W. H. Auden et investi par

de nombreux géographes et philosophes pour penser les liens affectifs existant entre des lieux et des personnes.

Trois après-midis au square Léon

C'est un square que je redoutais un peu, au début : en dehors des espaces de jeu investis par les femmes et les enfants, il était presque uniquement peuplé d'hommes, souvent une cannette de bière à la main. Le premier jour, je ne savais pas où aller, je ne savais pas où m'asseoir, partout je me sentais dissonante. J'ai finalement choisi l'espace de jeux pour les plus grands, avec une quinzaine de bancs entourant un toboggan, une araignée que les enfants pouvaient escalader, et des machines de sport, un peu plus à l'écart. L'endroit me semblait être un bon entre-deux : il n'était pas seulement investi par des femmes et des enfants, comme celui des jeux pour les plus petits, et pas non plus exclusivement masculin. Je me suis installée sur un des bancs jouxtant les joueurs de dames, je voulais pouvoir entendre la musique que diffusait leur enceinte : de la rumba congolaise, de la guitare sénégalaise. Le ciel était gris et la musique rendait le square joyeux. Quand je m'installe, je suis presque seule, mais rapidement, une femme vient s'asseoir sur le banc voisin, à ma gauche. Bientôt, une amie la rejoint. Quelques instants plus tard, une troisième femme entre dans le square et choisit également de se diriger vers moi, bien que tous les bancs autour de nous soient libres. Une fois toute proche, elle me salue, je la salue, on se sourit un instant, puis elle regarde les quelques miettes et la terre sur le banc à côté de moi. Elle hésite, et finalement les balaye de sa main et s'assied. Maintenant, je n'ai plus du tout le sentiment de n'être pas ici à ma place. La femme sort un beignet enrobé de sucre d'un sac en plastique noir et le déguste tranquillement, elle prend son temps, elle le savoure. J'attends qu'elle ait terminé pour oser lui poser quelques questions sur le square. Sa voix est douce et elle parle lentement. Elle vient souvent, c'est un endroit où elle se sent bien : « Ça enlève le stress (...) ça empêche de trop penser (...) parce que c'est pas bon, de trop penser... ». Elle regarde les joueurs de dames à notre droite et fait un mouvement de tête vers eux : « C'est bien... parce que la solitude... c'est triste... ».

Pendant quatre jours au mois d'octobre 2023, j'ai passé l'après-midi au square Léon. Je me suis assise sur ce même banc près des joueurs de dames, j'ai déambulé dans les allées, et j'ai discuté avec une dizaine de personnes. J'ai observé des amis se retrouver pour discuter, à deux ou en groupe, parfois seulement dix minutes et parfois plus longuement. J'ai observé des personnes seules s'installant sur un banc pour regarder les informations sur leur portable, le son

en haut-parleur, faisant résonner dans le square d'autres langues que le français. J'ai observé des mères accompagnant leurs enfants jouer et deux personnes se faisant tresser les cheveux. J'ai vu de nombreuses personnes simplement assises, laissant leur regard divaguer, comme cette femme, qui m'explique qu'elle a pris l'habitude de faire ici une pause avant de repartir : elle habite à Maurecourt, dans le 78, et elle vient dans le quartier pour les magasins, pour le textile, pour Château-Rouge. J'ai vu des personnes traversant rapidement le square à la manière d'une rue et beaucoup s'y installant pour manger : un sandwich au déjeuner, des sucreries à toute heure de la journée. J'ai observé de singuliers usagers des machines de fitness, comme cet homme, peut-être âgé de soixante-dix ans, en costume sombre et doudoune bleu marine cintrée, ses cheveux blancs coiffés d'une toque en fourrure et des lunettes de soleil noires cachant ses yeux. Bien qu'un peu moins nombreux par jour de pluie, il y avait aussi toujours dans le square les joueurs de dames, et ça et là des hommes regroupés autour de cannettes de bière.

Un après-midi de mauvais temps, je rencontre Hanane. Le square est presque vide, il pleut légèrement, les bancs sont humides. Hanane est installée à l'abri du feuillage d'un arbre. Elle accompagne sa fille prendre des cours d'arabe dans une association du quartier. Elle fait beaucoup appel aux associations du 18^e : celle-là pour les cours d'arabe de sa fille, une autre qui propose un atelier d'écriture pour son fils, et il y a même, me dit-elle, des associations pour apprendre aux parents à utiliser le logiciel Pronote. Pronote, c'est important pour Hanane, elle veille attentivement à la scolarité de ses enfants, et surtout à celle de son fils aîné, Yasser. Elle y est obligée, puisque son collège le laisse tomber : à la rentrée, m'explique-t-elle, le professeur principal a déclaré que tout le monde irait en filière professionnelle. Elle me dit que c'est important, de faire de la philosophie, des commentaires de texte, des dissertations... Elle ne comprend pas pourquoi ses enfants ne pourraient pas y avoir accès. Elle, si elle le pouvait, elle reprendrait ses études, elle aimerait bien avoir un travail, mais si elle avait un travail, le soir elle serait trop épuisée pour s'occuper de ses enfants, et puisque leurs professeurs ne les soutiennent pas, elle est obligée de veiller à leur suivi, à leur éducation. Cela fait deux mois maintenant qu'Hanane passe deux heures au parc, une fois par semaine, le temps du cours de sa fille. Elle me désigne le cabas à côté d'elle : généralement elle fait des courses, il y a des magasins auxquels elle a l'habitude d'aller près d'ici : Carrefour, Aldi. Avant elle aimait bien faire les courses, mais parfois, me dit-elle, on en a marre de certaines activités qu'on fait tout le temps. En ce moment, elle ne prend plus tellement de plaisir à faire les courses, alors elle reste au jardin. Hanane aime beaucoup le square Léon. Elle se demande comment elle va passer le temps pendant le cours de sa fille, maintenant que l'hiver approche.

Je rencontre aussi Étienne avec qui, comme Hanane, je discute plus d'une heure. Il me dit que le square, comme le quartier, c'est un « *melting pot* », un « *mélange de cultures* », et que c'est ça qu'il aime. Dans le melting-pot du quartier il y a des Congolais, des Antillais, des Sénégalais, des Algériens, des Maliens, quelques Comoriens... Les Comoriens sont plutôt vers Porte de la Chapelle, me précise-t-il. En arrivant ici, « *on est tous sectorisés* », « *on cherche à voir ses parents* », on cherche à parler sa langue, et on se rapproche donc de son « *secteur* ». Il me dit que le 18^{ème}, c'est un quartier « *épais* », « *une richesse... tu peux pas imaginer* ». Il me parle aussi de la hausse des prix des appartements, des nouvelles constructions, et du marché de Château Rouge, qui, malgré ces changements, reste le même : « *On peut pas délocaliser Château Rouge* ». Étienne n'habite pas le 18e, c'est trop cher, et sa famille, qui tient une poissonnerie dans laquelle il travaille rue Myrha, non plus. Il évoque des problèmes de vol dans le quartier, mais précise qu'ils ne touchent pas l'espace du parc. Ici, la majeure partie des gens se connaissent et cela prévient les vols : « *Dis-toi qu'il y a toujours les gens qui te regardent* ». C'est ce que m'explique aussi un autre jour une femme pressée, avec qui j'échange quelques mots à la volée. Ici, ce n'est « *pas ce que les gens imaginent* » : elle et ses amies laissent même parfois venir leurs enfants seuls au square, en toute confiance. Il faut tout de même être vigilant, bien sûr, mais si les jeunes du quartier « *font des conneries* », ce n'est jamais au sein du parc, c'est autour.

Etienne me dit que c'est important de venir au parc, ça fait lui fait du bien parce qu'à Paris les appartements sont exigus. « *Il faut sortir* » me dit-il, « *regarder les gens, changer d'air, rester enfermé, c'est pas bon* ». En plus, ajoute-t-il, avec ce qu'il se passe en ce moment, la guerre, Israël, il faut pas rester devant les infos toute la journée. Il passe rapidement d'un sujet à l'autre : le quartier, Sète où il aimerait bien habiter, ses parents, sa foi en Dieu et sa colère devant l'Église et ses « *faux-types* », des regrets, un ami qui lui manque et la poissonnerie de son neveu, « *Chez P'tit Georges* ». À la poissonnerie on vend des poissons sénégalais aux Sénégalais et aux Maliens : thon, daurade, capitaine, mérrou, chien-chat, sardinette ou yaboi, tilapia... Il y a aussi les Pakistanais qui vendent du poisson dans le quartier, m'explique-t-il, eux vendent aux Congolais et aux Pakistanais. Il me parle de l'importance de bien manger, d'un bon repas. Il me donne l'exemple d'un sac de riz : vide, il s'effondre, rempli, il tient debout. Pour nous, les humains, c'est pareil.

Le monde des hommes du jeu de dames

Le square permet de prendre place dans un espace gratuit, à la fois public et préservé du reste du quartier. Dans ce contexte, je me suis intéressée aux joueurs de dames qui se retrouvent quotidiennement dans la partie sud du square et se construisent un monde autour des tables de jeu. Comment se construit ce monde ? De quoi est-il fait ? J'essaierai ici d'en donner une description, à la fois matérielle et sensible.

Au square Léon, l'espace du jeu de dames est exclusivement masculin. Mes interlocuteurs ont été des hommes guinéens, ivoiriens et sénégalais, dont la majorité n'était pas originaire du quartier. Ils viennent ici leur sac sur le dos, pour jouer vers 15 heures et être ensemble : « *Ce sont des retrouvailles* », me dit l'un d'entre eux. Ici le jeu, la compétition, l'humour et la raillerie constituent la grammaire des interactions. La moquerie fait autant partie du jeu que le déplacement des pions sur le plateau. Les joueurs se distinguent et se désignent avec provocation entre faibles et forts. Un joueur assis à la table de jeu voyant l'arrivée de ses amis, les montre en disant « *Voilà les faibles arrivent !* ». Ils se réunissent dans la journée pour jouer, passer du temps ensemble et créer ainsi un monde temporaire et masculin. Il se cristallise avec ses codes d'interaction, ses règles autour des tables de jeu de dames et son économie informelle. Une fois que, tard dans la soirée, les joueurs rentrent chez eux, ce monde disparaît pour être recréé le lendemain.

Qu'il pleuve ou qu'il fasse froid, l'espace des joueurs désemplit rarement au square Léon. Le monde créé autour des tables de jeu se cristallise autour de certains éléments distinctifs comme la musique et le commerce de nourriture – plats traditionnels préparés et vendus par des hommes et des femmes du collectif. Ce monde a une tonalité africaine comme me l'explique l'un des joueurs, Ivoirien : « *ici c'est l'Afrique !* ». En effet, la musique africaine constitue un fond sonore quasi permanent à l'espace de jeu. Cette atmosphère est également marquée par les odeurs et les goûts de la nourriture aux saveurs africaines, que l'on peut acheter à bon prix dans le square. Parmi les mets auxquels on peut avoir accès, il y a des beignets de viande hachée accompagnés de différentes sauces, appelés des pastels sénégalais ; des desserts à base de yaourt appelés thiakry au Sénégal et dégué au Mali ; et le poisson sauce claire ivoirien. Il est cependant mal vu de manger aux tables de jeu, et même d'ailleurs de s'y asseoir si ce n'est pas pour jouer.

Un jour, alors que j'étais assise à l'une des tables, attendant l'arrivée des joueurs, un vieil homme s'est approché de moi. « *Avez-vous des pions ?... Alors pourquoi occupez-vous la table ? Les tables de jeu sont utilisées pour jouer.* »

L'espace de jeu est en effet organisé par certaines règles. Le jeu n'est pas un pur divertissement, c'est un jeu sérieux. « *C'est l'esprit qui joue... c'est un jeu de mathématiques, c'est les règles de trois* » m'explique l'un des joueurs Ivoiriens. Autour des tables, les conversations quotidiennes ne sont pas les bienvenues et ceux qui ne respectent pas cette règle sont rappelés à l'ordre et invités à revenir dans le monde du jeu, où les spectateurs peuvent assister silencieusement à la partie, commenter les joueurs et les mouvements des pions. « *Vous regarderez, vous ne parlerez pas !* » me dit ainsi l'un des joueurs. Ces spectateurs qui font partie intégrante du jeu sont aussi potentiellement des compétiteurs volontaires qui attendent leur tour pour jouer. Ceux qui ont confiance en leur jeu sont toujours prêts à affronter l'adversaire qui se présentera. Les joueurs se défient constamment : « *Tu sais pas jouer, tu connais rien ! Pourquoi tu trembles ? Joue !* » lance l'un d'eux, « *Tu ne connais rien ! C'est toi qui ne connais rien !* » lui répond le second. Ces discours et les gestes qui les accompagnent cherchent à déstabiliser les adversaires. Le placement délibéré des pions entre les lignes de la table de jeu est ainsi une ruse visant à créer une confusion perceptive. Les joueurs essaient de se déstabiliser par ces joutes verbales qui font autant partie du jeu que le mouvement des pions sur la table.

Cet espace est également régi par des règles de sociabilité. Si des femmes s'aventurent dans cet espace exclusivement masculin, qui, comme on le voit sur la photo ci-dessous, est aussi un lieu de passage, il est mal vu de les aborder : « *On peut regarder mais c'est tout, mais pas plus, pas ici...* » me dit l'un d'eux. Le collectif définit ainsi des règles de comportement, il y a dans cet espace des choses qui ne se font pas -mais qui peuvent se faire plus loin.



Le square Léon permet aux citoyen.n.e.s de faire une pause et de se retrouver dans l'espace public. Le rythme de la vie citadine y est ralenti, le temps semble suspendu. C'est un espace aimé parce qu'il autorise un moment de répit mais également parce qu'il permet de prendre place et de se retrouver, de cultiver des manières d'être-ensemble. Chaque zone du square semble ainsi délimiter des territoires où des collectifs cultivent des formes de sociabilité et définissent des règles de comportement et d'usages. Ces sociabilités publiques cristallisent des « régions morales » diversement accessibles selon l'identité - de genre en particulier- des passants, mais ces micro-territoires semblent coexister sans conflits apparents. La régulation quotidienne de l'ordre public dans le square aux frontières de ces mondes pourrait faire l'objet d'une enquête approfondie.

3.2. Des jardiniers en herbe à la Goutte d'Or (Esther Carriel et Alice Léonard)

Observer des jeunes enfants dans les jardins et les squares de la Goutte d'Or n'est pas chose aisée dans la mesure où ils sont sous la responsabilité et la surveillance des adultes : enseignants, parents, bénévoles, assistantes maternelles. Nous avons eu accès aux points de vue de ces adultes et notamment d'une institutrice de maternelle, Ariane, et d'une salariée de l'association l'Univert, Anne. Mais nous avons également pu observer des enfants en train de jardiner (à l'école Saint Luc) et de jouer (au square Léon). Ces quelques entretiens et observations nous permettent de formuler les questions suivantes : Comment les adultes accompagnent-ils les enfants dans l'appréhension de leur environnement ? Quels apprentissages permettent les activités pédagogiques au jardin pour des enfants ?

Liberté et émerveillement sous le regard des adultes.

Le premier enjeu concernant les jeunes enfants (moins de 6 ans) dans les jardins a émergé d'une discussion avec Ariane qui travaille comme institutrice à l'école maternelle Saint Luc. Elle est responsable d'une classe de 13 enfants en moyenne et grande section. Ariane est en lien avec l'association La Goutte Verte, car elle souhaite organiser des ateliers avec sa classe, notamment sur les oiseaux. L'année passée, elle emmenait régulièrement un petit groupe d'élèves au jardin Bashung. Elle a constaté à quel point cet espace avait procuré à la fois de

l'émerveillement mais aussi une sensation de liberté aux enfants qui y découvraient toutes sortes de phénomènes et d'êtres fascinants. Dans le même temps, elle dit être préoccupée par le fait que ces espaces, qui ne sont pas conçus pour de jeunes enfants, peuvent engendrer des risques pour ces derniers. Elle exprime la nécessité de « *canaliser cette énergie débordante* » pour ne pas qu'ils et elles se blessent dans un « *espace qui n'est pas le leur* ».

Revenons à la première dimension évoquée : celle de la « *liberté* », de l'émerveillement, de la découverte. Elle est généralisable à d'autres espaces où l'on trouve de la terre, des feuilles, des insectes, des arbres, etc. Dans le jardin Bashung qu'elle décrit comme un espace de nature « *sauvage* » en raison du sous-bois, Ariane observe que les enfants aiment grimper sur les rochers, sauter de pierre en pierre, courir. De plus, ils sont étonnés voire « *fascinés* » par ce qu'ils et elles observent. Par exemple, Ariane nous raconte que les enfants regardent avec beaucoup d'étonnement les poules picorer les vers de terre du compost. Ce sentiment de découverte est d'autant plus important que beaucoup de ces enfants n'ont jamais eu l'occasion de se rendre en forêt, nous dit-elle. Mais cet émerveillement ne se limite pas aux êtres vivants qui peuplent le jardin Bashung. En effet, devant et à l'intérieur de leur école, les petits font aussi toutes sortes de découvertes. Des travaux récents ont été réalisés par la Mairie afin de piétonniser et de végétaliser le passage situé devant l'école maternelle Saint Luc. Ainsi, des bacs en pleine terre ont été installés au milieu de l'allée et des fleurs y ont été plantées. Ariane nous dit que les enfants sont « *attentifs* » à ce qu'il se passe dans ces bacs à la sortie de l'école. Dans la cour de récréation, ils confectionnent des « *soupes* » avec ce qu'ils dénichent : des feuilles, de l'eau, des brindilles et observent les pustules des arbres. Pour reprendre la formule d'Ariane : « *Ils font un monde* ». Les enfants semblent donc attirés par les éléments naturels, (notamment les animaux), qui composent leur environnement immédiat : cour d'école, squares, jardins. Cultiver cette ouverture et ces découvertes fait partie des objectifs d'Ariane, mais aussi de l'association la Goutte Verte, ainsi que d'autres associations comme le Jardin de l'Univert (essentiellement tourné vers l'insertion sociale et professionnelle). Anne, salariée de l'association, organise chaque mercredi des ateliers d'une heure et demie avec une dizaine d'enfants en primaire qui font partie de l'association Les enfants de la Goutte d'Or, où ils bénéficient de soutien scolaire. Le but est de « *découvrir la nature et les animaux* » dans le quartier, c'est-à-dire, principalement dans les jardins mais aussi au marché. Elle les emmène par exemple une ou deux fois par an à Montmartre où ils n'ont pas l'habitude d'aller. L'idée est de « *leur donner une image assez ouverte et positive de leur quartier et de leur ville* » pour

lutter contre le stigmate du « *ghetto* ». Elle souhaite avant tout élargir les perspectives de ces enfants. Elle insiste notamment sur l'importance de leur montrer la diversité des aliments à travers le rituel du goûter. Ces ateliers sont surnommés « *De la graine à l'assiette* », car « tout a un rapport avec le jardin ». Elle leur propose par exemple de faire du pop-corn à partir du maïs cultivé dans le jardin (situé dans une résidence HLM, à la place d'un ancien parking), ou de leur faire goûter des fruits de saison. Elle décrit les visages des enfants qui « *s'illuminent* » lorsqu'ils découvrent des goûts méconnus. Le jardinage est une activité qui lui permet d'amener des sujets aussi divers que l'alimentation, le respect de l'environnement, la gestion des déchets, la coopération : « *faire attention aux plantes, faire attention aux autres, c'est un peu la même démarche* », dit-elle.

Cette dimension émerge de l'observation des jeux inventés par les enfants au square Léon. Ce lieu leur permet d'interagir puisqu'il faut négocier l'usage des espaces de jeux, du toboggan ou de la grande toile d'araignée. À la sortie d'école, les enfants se retrouvent au square avec leurs parents, prennent leur goûter rapidement et se retrouvent sur la structure pour jouer ensemble. La plupart des enfants semblent se connaître. Ceux qui ne connaissent personne tissent très rapidement des liens avec les autres par le biais des jeux qu'ils inventent. Deux sortes d'activités émergent, celles qui nécessitent des objets et celles qui ne nécessitent que les corps. Les premières peuvent par exemple prendre la forme d'un jeu fabriqué avec des bâtons pour faire un circuit de voiture télécommandé. Ce jeu oblige l'enfant qui a amené la voiture à se faire au moins un ami pour l'aider à organiser le circuit. D'autres s'amusent à « *la bataille* » avec deux bouts de bois dont ils se servent comme des épées. Pendant ce temps, deux autres enfants s'amusent à se piquer avec des bâtons et à se courir après en escaladant l'araignée. Les deuxièmes sortes d'activité ne nécessitent pas d'objet, seulement le corps et de l'espace. Il arrive que les enfants se comparent à des animaux. Un petit garçon joue au « *dinosaure* » qui mange les petits enfants. Un autre improvise un jeu à partir de deux syntagmes : « *je suis l'araignée, je vais t'attraper* », suivi d'une course poursuite. D'autres jouent à « *Tarzan* » : « *viens on va jouer à Tarzan* », dit une petite fille à un autre enfant.

Ces constats positifs sur ce que produit la présence d'autres êtres vivants sur les enfants sont tempérés par un souci de précaution à différentes échelles. Tout d'abord, il y a les précautions des personnes qui travaillent avec des jeunes enfants. Par exemple, Ariane nous fait part de son envie de végétaliser la cour de récréation. Cependant, elle souhaite que cela soit

adapté aux enfants (entre 3 et 6 ans), c'est-à-dire éviter « *l'effet pataugeoire* » pour qu'ils ne se salissent pas trop. De la même manière, au square Léon, les adultes posent des limites aux jeux des enfants. Le jeudi 19 octobre, en fin de matinée, une assistante maternelle s'installe sur un banc dans un espace aménagé pour des jeunes enfants. Une fois détachés des poussettes, les deux enfants (une fille et un garçon) se mettent à courir en long et en large du terrain fermé. Ils jouent à se courir après en occupant une grande partie du terrain. Après avoir fait le tour du terrain en courant une dizaine de minutes, les deux enfants se dirigent vers le seul petit espace où le sol n'est pas en tartan. Le sol qu'ils foulent est en terre, ils sont assez petits pour se faufiler entre les plantes et escalader les murets. Ils profitent de l'espace pour se cacher derrière les arbustes, pour y ramasser des brindilles et des feuilles. L'assistante maternelle les gronde et leur interdit de jouer à l'endroit non aménagé : « *ça fait mal là, tu vas te salir* »/ « *tu vas pas là-bas* ». Les enfants continuent à jouer sur la petite parcelle de terre. Un nouveau jeu se met en place entre l'assistante maternelle et les enfants qui se font gronder mais rient aux éclats en même temps. Ils continuent à se faufiler entre la barrière et les buissons, ils passent leur bras entre les barreaux du grillage pour ramasser puis jeter de la terre. Ils s'amusent également à marcher sur l'étroite bande en terre entre le sol en tartan et la grille, sans dépasser. Tous les trois finissent par sortir du square. Le collant clair de la petite fille est noirci par la terre. « *On va se changer* », lui dit la femme. Dans cette situation, on constate que l'assistante maternelle a essayé de contenir ce qu'elle considère comme un débordement. De façon encore plus probante et intense, il y a aussi les décisions des pouvoirs publics concernant l'aménagement des espaces et en particulier ceux fréquentés par des jeunes enfants. Par exemple, Ariane nous dit que les marronniers de la cour de récréation sont stériles, par mesure de précaution. Elle regrette également qu'aucun arbre fruitier n'ait été planté dans les bacs devant l'école. Ainsi, les pouvoirs publics se prémunissent de potentiels risques en exigeant que le mouvement de végétalisation respecte des normes de sécurité. Les adultes directement ou indirectement responsables des enfants du quartier sont donc amenés à prendre différentes mesures de précaution pour protéger les jeunes enfants des risques qui seraient provoqués par la présence de végétaux et d'animaux dans l'espace urbain. C'est la définition des risques qui précisément fait débat entre les adultes.

Les espaces végétalisés apparaissent donc comme des lieux de liberté (relative) pour les enfants mais aussi comme des supports d'apprentissage. Les adultes qui proposent des ateliers

aux enfants dans les jardins, les guident dans le sens d'une attention plus fine vis-à-vis de leur environnement.

Apprendre à prendre soin de son environnement

Suite à l'entretien, Ariane nous a proposé de venir participer à la séance de jardinage hebdomadaire avec sa classe. Elle nous donne rendez-vous le vendredi à 14 heures sous le préau. Après nous avoir présentées aux enfants, elle nous invite à rejoindre la terrasse où se situe le jardin pédagogique de l'école. Celui-ci se trouve au-dessus de la cantine et donne d'un côté sur la cour de récréation et de l'autre sur le square Léon. En entrant, sur la droite, posés sur un rebord, des petits seaux à compost sont disposés les uns à côté des autres. Au bout se trouve une serre installée récemment (voir photos). Il s'agit d'une petite tente avec des étagères sur lesquelles reposent des bacs. Juste à côté de la serre à gauche, on trouve un bac à compost et un coffre avec des balais et des pelles. Au-dessus de ce coffre, des outils de jardinage sont suspendus. Sur la terrasse, des bacs en bois contiennent des plantes aromatiques, des fleurs et des légumes. Ils sont suffisamment bas pour que les enfants puissent se pencher. Au fond de la cour, trois bacs à compost sont disposés. Ariane nous dit qu'elle vient une demi-heure par semaine avec sa classe pour jardiner, c'est-à-dire, planter, désherber et arroser, en fonction des besoins. Nous arrivons donc sur la terrasse, les enfants y ont leurs habitudes, cet espace leur est familier. Ils se dirigent d'eux-mêmes vers le coffre pour y prendre des balais, des pelles, des balayettes afin de récolter l'eau de pluie qui finira soit dans les bacs à plantes, soit dans les bouches d'évacuation.



En passant de groupe en groupe, je me rends compte d'une dimension importante de ces ateliers de jardinage. Les enfants apprennent à distinguer les fruits et légumes mûrs de ceux qui ne le sont pas, les mauvaises plantes des bonnes... Par exemple, un groupe d'enfants reste de longues minutes autour

d'un bac pour y dénicher des tomates cerises mûres (et les manger bien sûr !). Pour cela il faut d'abord soulever les feuilles, puis déterminer si les tomates peuvent être cueillies et consommées. C'est la chasse aux tomates rouges. Quand elles sont vertes, pas de doute, il ne faut pas les cueillir, mais quand elles sont jaunes, des enfants les cueillent et les mangent, ce que certains de leurs camarades ne manquent pas de relever voire de signaler à Ariane. Cet apprentissage continue dans un autre bac où il est question de désherbage. Ariane montre du doigt à un garçon les plantes qu'il faut arracher, et celles auxquelles il ne faut pas toucher : *« ça c'est des mauvaises herbes C*, tu vois toutes ces petites herbes là, tu peux les enlever. Mais pas celles-là et pas celles-là. Vas-y. »* Les plantes arrachées sont mises au compost tout comme les feuilles mortes. Le jardin pédagogique est donc un lieu où les enfants apprennent à observer et à effectuer un ensemble de gestes (planter, balayer, arracher). Ariane les incite à regarder les insectes ainsi que les plantes et les légumes qui poussent et à être attentifs à leur évolution. Tenir un petit jardin, c'est aussi nettoyer : balayer l'eau de pluie, évacuer les feuilles mortes, arracher les mauvaises herbes. Cela suppose donc d'apprendre à distinguer ce qui est bon et propre, mauvais et sale.

L'enjeu d'apprentissage de ce qui est sale ou propre, désirable ou indésirable, a également émergé lors de l'entretien avec Anne à propos des déchets. Pour sensibiliser les enfants au respect de leur environnement, elle a confectionné une affiche indiquant les durées de vie des déchets dans la nature si personne ne les ramasse. Elle me dit que ces chiffres

interpellent beaucoup les enfants. Elle organise également ce qu'elle appelle une « *chasse au trésor de pollution* » qui consiste à cacher des déchets dans le jardin avant que les enfants n'arrivent (chaussettes, chaussures, canettes, tickets de métro), pour qu'ils puissent ensuite les trouver et réfléchir à l'influence de leur présence sur les espaces verts. Ainsi, elle me dit qu'ils sont très « écolos », dans la mesure où ils s'indignent de trouver des mégots ou autres déchets dans les bacs du jardin. D'ailleurs les ateliers de jardinage commencent toujours par du balayage et du nettoyage, passage nécessaire pour pouvoir s'occuper des plantes et des légumes ensuite. Elle me dit que les enfants avaient écrit sur le sol à la craie : « *Stop aux mégots* », dans l'espoir que les résidents cessent de les jeter par leur fenêtre.

3.3. Végétalisation et partage de l'espace public (Célestin Bineau, Antoine Glorieux et Manuela Paz)

Invités généreusement à un stage d'observation à la Goutte d'Or par l'association La Goutte Verte, nous nous sommes intéressés aux projets de végétalisation du quartier. Ceux-ci prennent diverses formes : jardins associatifs (différemment pourvus de bénévoles, salariées et moyens divers) ou bacs végétalisés en pleine rue. Les entretiens et échanges réalisés avec Anne -salariée de l'association le jardin l'Univert- Philippe -habitant du quartier à l'initiative des plantations autour des pieds d'arbres de la Place de l'Assommoir- et Stéphanie, bénévole à l'association La Goutte Verte, nous ont fait comprendre que la végétalisation de l'espace public dans un quartier dense comme la Goutte d'Or impliquait nécessairement des situations de partage et des pratiques d'adaptation ou de négociations ; les associations se retrouvant en première ligne face à la gestion complexe de ces situations.

Nous avons d'abord été surpris de découvrir la complexité des situations auxquelles les jardinier·ers doivent s'accommoder, lorsqu'ils font vivre ces jardins (voir I). La Goutte d'Or étant un des quartiers les plus denses de Paris, ces projets de végétalisation, qu'ils soient dans l'espace public ou dans des jardins accessibles aux adhérents seulement, doivent faire avec d'autres usages de l'espace. Au travers de deux notions « s'adapter » et « négocier », nous allons essayer de décrire la façon dont les jardinier·ers entreprennent ce partage (voir en II). Nous verrons enfin que ces pratiques atteignent parfois des limites, les jardinier·ers se retrouvant dans certains cas à court de solutions (voir en III).

En suivant les jardinier·es de la Goutte d'Or

Le stage débute par une balade à la Goutte d'Or avec Jacky Libaud. Le long de la rue Polonceau, les trottoirs bitumés prennent progressivement l'allure de parterres jardinés. Des bacs, construits en bois, accueillent des petites fleurs, des grandes herbes et des aromates, des arbrisseaux et des plantes rampantes. Devant le local de l'association pour le dialogue et l'orientation scolaire (ADOS), au croisement avec la rue des Gardes, on voit des plants fraîchement repiqués, indice que les bacs ont été installés il y a peu. Dans cette rue, les deux associations à l'initiative de ce projet se font face ; ADOS, présidée par Sylvain et le jardin l'Univert auquel nous avons eu accès par Anne, seule membre salariée. Ce jardin accueille des usagers de drogues, des chômeur·euses de longue durée, des habitant·e·s (adultes et enfants) du quartier, et se situe dans une cour intérieure entre plusieurs immeubles HLM.

Nous avons assisté à l'inauguration de ces bacs et de la fresque qui les encadrent le 18 octobre 2023 en présence du maire de l'arrondissement, de Paris Habitat, de Sylvain et d'Anne, ainsi que d'autres membres d'associations locales et de quelques habitants. Au cours des différentes prises de parole, les objectifs de la végétalisation ont été précisés par les différents acteurs présents. Sylvain a décrit ces installations en termes de « *coulée verte* » : « *Donc ça donne quand même pas mal envie [...] dans un tissu urbain assez euh, assez minéral on va dire ...* ». Ces projets de végétalisation, qu'ils soient dans l'espace public, -comme les bacs de la rue Polonceau- ou dans des endroits plus ou moins fermés -comme le jardin l'Univert- présentent une alternative au « *gris* », au « *sale* », au « *béton* » et au « *minéral* » de la ville. L'idée que, «



même à la Goutte d'Or », on a le droit de vivre dans un bel environnement, revient régulièrement dans les discours des jardinier·es et des différents acteurs de ces projets.

Anne explique que la volonté de changer l'image stéréotypée du quartier est importante dans son travail :

« On a tellement l'habitude qu'on nous dise que le quartier est moche, que tout est moche, que tout est nul, qu'il y a des poubelles partout... et depuis des années... et puis y a les médias aussi et l'image qu'ils donnent du quartier ; c'est toujours les toxicos... un scooter qu'a brûlé... et tout le temps, tout le temps une image négative. [...] Donc évidemment, le beau oui, évidemment, ça fait 30 ans qu'on le dit (rires) qu'il faut faire du beau, et qu'il faut faire de la qualité, et que c'est pas parce qu'on est avec des gens populaires dans des HLM qu'il faut faire de la merde ! Et des trucs vite fait, et des bâtiments qui tiennent même pas, ou des architectures moins chères et tout... tout moins cher, et bien non ! [...] Faut faire des petits trucs jolis (rires) ».

Lors de l'inauguration, le maire Éric Lejoindre avait félicité les acteurs du projet pour l'embellissement de la rue consécutif à l'installation de ces bacs, *« parce qu'on ne lutte pas non plus contre le réchauffement climatique sans veiller au beau. Parce que c'est bien de faire de la végétalisation mais si c'est moche ça ne fonctionne pas ».*

Si le beau est une priorité, Anne tient à ce que ces projets de végétalisation incluent aussi les habitants *« qui n'ont pas les moyens de le faire »*, et ne soient pas cantonnés aux jardins fermés qui nécessitent un droit d'accès. Les jardinier·es que nous avons rencontré·es expriment d'emblée une tension, entre leur projet d'embellir l'espace de la Goutte d'Or pour et avec les habitant·es et le risque de participer à une gentrification par la végétalisation. *« On est sur l'espace public, donc on est confrontés sur le partage de l'espace public avec les gens qui vivent dehors, les gens qui dorment dehors, ou les SDF ou les réfugiés ou les toxicos, ou tout ce monde-là qui est ici. Et oui effectivement il faut qu'on partage le truc. [...] Il ne s'agit pas de mettre des pots de fleurs pour virer les gens »*, résume Anne.

Philippe, habitant Place de l'Assommoir, a pris l'initiative de planter des fleurs en pied d'arbre devant chez lui pendant le confinement. Il s'oppose à l'idée de jardins fermés, privés, dont l'accès ne serait permis qu'aux "trentenaires", aux "primo-accédants", aux "bourgeois" :

« Moi, j'ai jamais été le propriétaire de ce jardin. Il appartient à tout le monde hein ! (rires) Il est dans l'espace public. Plutôt que d'avoir des grilles en fonte et du pavé, du bitume... mais il s'avère que, dans la pensée contemporaine, souvent chez des nouveaux, comment ils s'appellent, les primo accédants, ces startupers, dans des logiques de euh... de, comment dirais-je ? De... d'investissement [...] y'avait une convoitise qui... qui était autre que celle de planter des fleurs. Du coup, j'me suis dit, cette convoitise, qu'est-ce qu'elle peut apporter finalement

[...] attirer le quartier dans une direction... la direction d'une carte postale, végétale, qui soit belle et ornementale, et qui fasse que le décor devienne attrayant et non pas le ghetto qu'il est aujourd'hui. Mais euh... mais moi dans ma démarche, un jardin dans un ghetto, ça me va complètement. J'ai pas envie de faire de Barbés un Neuilly-sur-Seine ! Mais j'avais une certaine joie, à apporter du végétal, à des gens qui en avaient besoin, et moi le premier. ».

Philippe, comme les responsables associatifs du jardin l'Univert et d'ADOS, ont conscience que les projets de végétalisation peuvent être des leviers de transformation du quartier et participer à sa gentrification. Ils tentent de se tenir sur une ligne de crête : permettre aux habitants de la Goutte d'Or d'avoir un cadre de vie plus agréable, sans que cette amélioration ne soit synonyme d'éviction des personnes en situation de précarité.

Les jardinier·es doivent prendre place dans un espace public dense parfois approprié par d'autres usagers et régulièrement disputé. Philippe décrit la végétalisation progressive de la Place de l'Assommoir -qui s'est faite sans passer par l'intermédiaire d'associations ou de la mairie. Bien que différents habitants l'aient rejoint en « *cultivant leur petit mètre carré de terre* », et que beaucoup de passants « *admirateurs* » s'arrêtent faire des photos, il a aussi dû faire face à des arrachages de plantes, des vols et des dégradations. Son projet rentrait en concurrence avec des usages préexistants de cette place, qu'il nous a décrit comme un point de deal où il a été témoin de scènes de violences régulières depuis 20 ans.

La mise en place du partage de l'espace

Les jardinier·es de la Goutte d'Or s'efforcent d'embellir leur cadre de vie par la végétalisation sans participer à la gentrification du quartier. Ils doivent également faire avec une population d'usagers du quartier vivant dans une grande précarité. Les jardins donnent tous potentiellement lieu à des occupations de l'espace qui peuvent poser problème.

La végétalisation permet d'agir sur le paysage, c'est un moyen de s'approprier le quartier et de mettre en place un rapport différent à la ville. Nous allons à présent examiner les modalités de mise en pratique de ce partage de l'espace. Deux catégories nous permettent de penser les manières de composer avec les autres usages de la rue des jardinier·ers. Anne résume l'idée « *d'adaptation* » en disant : « *Faudra se réadapter, se réajuster à la rue. C'est que du sur-mesure, c'est que comme ça que ça peut marcher* ». Quand le maire décrit des pratiques que nous qualifierons de « *négociation* » lorsqu'il dit : « *c'est-à-dire qu'on a aussi pris le soin*

d'empêcher les occupations moins positives, mais on a aussi pris le soin de veiller à ce que les êtres humains qui étaient concernés puissent être traités dans de bonnes conditions. »

Anne s'adapte lorsqu'elle choisit quelles plantes mettre dans les bacs extérieurs : « *Or c'est pas si facile que ça en fait. Faire une végétalisation qui est jolie, efficace, qu'il y ait pas trop de fleurs sinon on les arrache, un petit peu quand même pour que ça soit joli, faut faire attention aux plantes* ». Pour prévenir le risque d'arrachage, elle adapte sa pratique par le choix de plantes. Cette façon de s'adapter n'est pas évidente, Anne pourrait faire le choix de contraindre en enfermant les plantes derrière un grillage ou refuser de s'adapter et replanter en boucle... Dans la même idée, Anne décrit l'importance de faire « *bien propre* » la terre dans les pots en aplatissant et en nettoyant les dégoulinures. Cette adaptation répond à un double objectif : faire beau et éviter l'arrachage de la plante par un usager·e de crack, croyant que quelqu'un en aurait caché sous celle-ci. L'idée d'adaptation se retrouve aussi avec la mise en place d'un banc amovible devant ADOS. Anne constate les problèmes que peuvent générer



l'occupation des bancs : « *Après ils squattent là toute la nuit... ça fout le bordel... ils sont à 15 non, non... On voit bien qu'il y a un problème avec les bancs* », tout en déplorant leur disparition. Elle décide donc de s'adapter via l'idée du banc amovible.

Anne et les bénévoles du jardin l'Univert s'adaptent aussi aux habitudes observées consistant à jeter des ordures en dehors des poubelles. Elle décrit l'attention et le soin nécessaires à ces installations végétales : dès lors qu'une cannette se retrouve dans un bac, il faut l'enlever sans attendre l'amoncellement. C'est le premier conseil qu'elle donne aux habitants qui veulent végétaliser et qu'elle accompagne dans cette démarche. Laisser les canettes s'entasser encouragerait à utiliser le bac comme une poubelle et rendrait plus difficile le nettoyage.

Les pratiques de négociation interviennent différemment, il ne s'agit pas de s'adapter à des pratiques, mais plutôt d'interagir directement avec les usagers pour trouver un compromis. Concernant l'exemple des ordures, Anne imagine par exemple d'encourager les pratiques de tri des habitants par le biais d'initiatives amusantes et pédagogiques. Ici, au lieu de s'adapter au fait qu'il y ait des ordures, la seule marge de manœuvre étant d'essayer de limiter l'accumulation, on tente d'agir sur la production des déchets. Lorsque l'on décrit une négociation, on voit se

dessiner/construire/émerger un modèle et un contre modèle. Nous pouvons donc nous faire une idée de ce qui est considéré comme une bonne négociation. Anne illustre cette idée en disant « *Donc il faut faire attention à ça aussi. Trouver la bonne formulation pour ne pas accuser les gens. Mais juste leur faire comprendre pourquoi et voilà.* ». Négocier nécessite des compétences de communication et de décentrement. « *Ce qui est exceptionnel c'est d'avoir négocié parce que, par exemple avec des dealers, ou des gens qui tenaient la place. Alors là, pour le coup, personne n'y serait allé, y a que moi qui y suis allé parce que je vis là depuis vingt ans et puis que tout l'monde me connaît. Mais j'ai dû négocier avec des dealers en leur disant, bon euh euh... alors voilà, ils m'ont vu faire le jardin alors, tout le monde me regardait avec un œil suspect, un peu dubitatif en se disant, qu'est c'qui bricole avec toutes ses fleurs celui-là, et j'ai compris qu'il fallait qu'je... qu'je rentre en négociation avec eux* » raconte Philippe. La démarche consistant à aller à la rencontre des dealers qui tenaient la place pour négocier un usage partagé de l'espace n'allait pas de soi pour les membres du collectif raconte-t-il : « *c'est-à-dire que personne, c'est de la petite bourgeoisie quand même ceux dont je vous parle, c'est la petite bourgeoisie bien rangée, bien propre sur elle, donc eux jamais de la vie ils seraient allés se mouiller à discuter avec les dealers.* ». La négociation suppose des compétences relationnelles spécifiques permettant de stabilisation d'un horizon commun.

Ainsi les acteurs s'adaptent ou négocient, tout en apprenant « *des bonnes façons de faire* » leur permettant d'interagir avec les habitant.e.s du quartier et de la rue. Cependant, et comme nous allons à présent le décrire, les jardinier.ers se retrouvent parfois à court de solutions et reconnaissent le besoin de s'appuyer sur des instances tierces.

Marge de manœuvre et limites

Au cours de nos rencontres à la Goutte d'Or, nous avons parfois eu la sensation que nos interlocuteurs étaient pris dans des enjeux contradictoires et vivaient parfois difficilement le décalage entre leurs intentions et la réalité des effets de leurs initiatives. Les implications du partage de l'espace public à la Goutte d'Or dépassent dans certaines situations les ressources et compétences des jardinier.e.s.

À la Goutte d'Or, une population en grande précarité trouve parfois refuge dans les jardins de la Goutte Verte. Ces occupations donnent lieu à des conflits d'usage. Lors de notre stage à la Goutte d'Or, la serre du square Bashung était occupée la nuit par des SDF, qui laissaient derrière eux des traces (déchets et déjections) non compatibles avec les activités diurnes

tournées vers l'éveil à la nature des jeunes enfants. Les bénévoles craignaient des dégradations liées à l'occupation d'un lieu non prévu pour être habité. La difficulté de gérer une occupation de ce genre est aussi liée au fait que ces jardins sont gérés par des bénévoles. Les marges de manœuvre des jardinier·es sont limitées en comparaison à celles des acteurs professionnels, plus disposés en moyens et compétences spécifiques. Ainsi l'association la Goutte Verte a dû faire appel à un médiateur de la ville de Paris pour « gérer » le problème de l'occupation régulière du square Bashung par des mineurs non accompagnés. La question de l'hospitalité de ces jardins partagés fait régulièrement l'objet de discussions et de conflits à l'intérieur des associations. Certain.e.s souhaitent qu'un espace de refuge soit temporairement accordé à des personnes sans abris qu'ils ou elles connaissent dans le quartier, quand d'autres maintiennent que ces installations ne sont pas compatibles avec les usages d'un jardin partagé.

De la même façon, il a été difficile pour Anne et Johan, du jardin l'Univert, de réagir à la demande d'ADOS et de Paris Habitat d'aménager une boîte à livre et des bacs à l'endroit où s'était installé Shendu, un homme vivant à la rue, installé avec une couette blanche et quelques affaires sur le rebord de la fenêtre du local associatif. Une situation que nous avons pu observer la semaine de notre venue et qui illustre les difficultés auxquelles les jardinier·es ont à faire face. Anne témoigne :

« C'était pas évident de... je ne sais pas comment dire, de faire partir ce monsieur qui multiplie plein de problématiques, addictions, troubles psychiatriques aussi je pense... donc nous on avait mis comme condition, Sylvain aussi bien que nous et même Paris Habitat, on avait donné comme condition qu'on voulait que ça se fasse correctement avec lui, sinon on allait pas le virer quoi, donc, les services sociaux de la mairie ont été appelés, ils l'ont pris en charge en plusieurs étapes. D'après ce que j'ai compris, ça a plutôt été bien fait avec les moyens qu'ils ont, c'est-à-dire actuellement, y'a pas vraiment de prise en charge sociale complète pour sortir quelqu'un de la rue. Là ce qui a été fait, c'est qu'ils ont réussi à le faire partir, je ne sais pas trop comment, y'a plusieurs équipes qui sont passées le voir et ils lui ont proposé un hébergement. Pendant les travaux il est parti pendant quelques jours puis trois jours après on l'a vu revenir en face, on s'est dit putain ! PFF... c'était nul quoi ! vraiment nul ! Et même Johan, il est assez sensible à ça, au début il ne voulait même pas le faire le projet, il disait « on va pas le virer, on vire pas les gens avec des pots de fleurs, moi je ne suis pas d'accord, on est pas là pour faire du mobilier anti SDF, enfin on marche sur la tête, c'est hors de question ». Et en fait il a changé d'avis en discutant avec les habitants qui étaient au-dessus, y'a une dame qui habite au-dessus qui disait qu'elle pouvait pas ouvrir les fenêtres depuis deux ans tellement

ça puait quoi, et il y avait vraiment des problèmes de rats, de puces, de plein de trucs qui rentrent dans l'association. Après ils accueillent les enfants, enfin bref c'était pas cool, il fallait faire quelque chose ».

Sylvain nous a expliqué qu'il ne voulait pas de « sortie sèche ». *« On en parle depuis des années hein, ça fait 4 ans qu'il est là, moi ça fait tout ce temps que je le vois là. »*, et plus loin dans la conversation, nous a raconté être en contact régulier avec Shendu : *« je lui garde ses cigarettes et son argent ici au local, le matin il vient régulièrement prendre un thé ou un café, et chercher ses biens quand il a besoin. Donc oui je le connais bien maintenant. Fin on parle pas beaucoup hein... il parle pas très bien français, mais on a plutôt de bonnes relations oui ».*

Face à ces situations, les jardinier·es se sentent désemparés et demandent l'aide d'institutions de régulation comme la Mairie ou des services sociaux spécifiques. Anne nous indique aussi avoir demandé, en collaboration avec les bénévoles du jardin l'Univert et d'autres associations, comme condition à remplir pour l'installation des bacs, que Shendu soit relogé. Cette demande n'a pas pu aboutir, si pendant les travaux Shendu n'était plus là, au bout d'une semaine il s'était installé en face. Anne et Sylvain déplorent la situation tout en reconnaissant les désagréments que la présence de Shendu causait à ADOS et aux habitants de l'immeuble. *« C'est dur et on ne connaît pas, on sait pas ce qui est possible, on a aucun rapport avec les services sociaux d'urgence, ils nous disent tous, le 115 est complet, le 115 est complet. Nous on est dans les fleurs OK, c'est cool, c'est bien, on arrive à faire des choses bien mais en même temps quand tu vois la complexité de ces trucs administratifs quoi, tu sais pas qui appeler, c'est pénible... »* explique Anne. Leur capacité à agir est donc limitée, par manque de compétences mais surtout de moyens.

Ces différents exemples montrent que si la végétalisation de l'espace public peut servir de levier pour construire au fil de négociations et d'adaptations un espace partagé valorisé, les problèmes soulevés par l'usage négocié de la rue dans un quartier comme la Goutte d'Or ne peuvent tous se régler à l'échelle interindividuelle.



4-ENQUETE COLLECTIVE SUR LES JARDINS PARTAGES DE LA GOUTTE D'OR, 2024



Enquête réalisée en octobre 2024 (sous la direction de Virginie Milliot) dans le cadre du « *Cours Pluridisciplinaire sur le terrain* » du Master 1 d'anthropologie de l'Université Paris-Nanterre, par Hector Colin, Alice Galibert, Margot Guertin, Eglantine Lavogez, Jonathan Little, Shujing Liu, Basile Mangiante, Marina Matzari-Petropoulou, ainsi que Paul Bai (doctorant en sociologie).

À la demande de l'association la *Goutte Verte*, des étudiant-e-s du Master 1 d'anthropologie de l'Université de Paris Nanterre réalisent chaque année depuis 2021 une petite enquête de terrain sur les jardins partagés de la Goutte d'Or et les enjeux de la végétalisation du quartier. L'association *Graine de Jardins* met généreusement à notre disposition son local durant une semaine. Cette année, l'association *Quartier Libre 4C* s'est associée à la démarche en vue d'un projet commun avec la Goutte Verte -installation d'une serre pour la culture de plantes aromatiques. Du 14 au 18 octobre 2024, nous avons réalisé des observations et des entretiens formels et informels sur la place de l'Assommoir, le square Bashung et les bancs du quartier, la cuisine collective des 4c et les immeubles des rues Jessaint et Charbonnière. Ce texte restitue les résultats de ces enquêtes exploratoires en quatre parties qui cheminent de l'espace domestique aux bancs publics.

4.1. L'espace domestique comme refuge (Virginie Milliot, Paul Bai)

Les associations la « Goutte Verte » et « Quartiers libres » rencontrent des difficultés à élargir le cercle de leurs adhérents et à tisser des liens avec les habitants vivant à proximité des espaces collectifs -jardin et restaurant- qu'elles animent. Hélène et Stéphanie ont fait du porte-à-porte pour informer leurs voisins de leurs activités, sans résultats probants. Pourquoi est-il si difficile de les intéresser aux activités de ces lieux collectifs ? Quelles représentations en ont-ils ? Quelles pratiques ont-ils du quartier ? C'est avec ces questions que nous avons fait du porte-à-porte rue Charbonnière et rue Jessaint dans cinq immeubles -dont quatre sont gérés par Paris Habitat. Nous avons rencontré vingt-trois personnes, onze femmes et douze hommes⁹. Si les discussions sur le trottoir, le palier, entre-deux portes, ont été trop brèves -entre deux et vingt minutes- pour nous autoriser à tirer des conclusions, elles nous permettent néanmoins de formuler des questions. Seules deux personnes nous ont dit connaître les jardins de la Goutte Verte et les 4C. Quelques-unes se sont montrées intéressées, mais la grande majorité nous ont

⁹ Seize ont plus de 50 ans et onze sont retraités. Douze d'entre elles vivent dans le quartier depuis plus de trente ans et trois y ont grandi. Quatorze sont originaires du nord de l'Afrique. Cinq des personnes qui ont accepté de nous ouvrir leur porte nous ont confié avoir d'importants problèmes de santé et de mobilité et vivre dans une grande solitude.

expliqué fuir le quartier pour se détendre et n'avoir aucun désir de s'investir dans les associations de proximité. Seule une jeune mère de famille et un jeune salarié nous ont affirmé s'y sentir bien. La première y a grandi et participe aux activités d'EGDO : « *j'aime mon quartier, y'a toute ma vie là* ». Le second a choisi de rester dans le quartier où il résidait depuis deux ans quand son propriétaire a décidé de vendre le premier appartement qu'il louait : « *On a voulu rester là, on ne voulait pas partir : on est attaché au quartier* ». C'est essentiellement par manque de temps qu'il nous a dit ne pas s'investir dans les associations : « *avec nos taffs, on fait du 9h-19-20h donc... on n'a pas le temps, en plus avec le sport... mais si un jour on a plus de temps, pourquoi pas* ». Nous avons également discuté avec un Chibani résidant à Mantes la Jolie qui vient chaque semaine, jours de marché, pour retrouver des compatriotes à l'angle de la rue de la Goutte d'Or et de la rue de la Charbonnière. Il met plus d'une heure pour venir dans le quartier qui lui offre des ressources relationnelles et des opportunités de travail dans une agence d'intérim qu'il a pris l'habitude de fréquenter. Mais la grande majorité des personnes rencontrées, rue de la Charbonnière et rue Jessaint, nous ont affirmé ne pas vouloir s'investir dans le quartier. Comment comprendre le caractère très négatif des discours que les habitants nous ont tenu sur la Goutte d'Or ?

“Les assos, c'est bien mais ça n'empêche pas la misère”

Le fait que nous ayons été identifiés comme membres d'une association a certainement influencé la tonalité de ces discussions de paliers. Une femme d'origine algérienne d'une cinquantaine d'années nous a en particulier tenu un discours désabusé sur « *les assoc qui ont bien profité et qui finalement n'ont rien fait (...)* Les associations ne m'intéressent plus, association de jardin, association quartier libre, association de l'OPAC machin, mais qui ne font rien, c'est quoi l'intérêt des associations ? C'est bien que vous ayez encore de l'argent pour travailler mais franchement les associations elles servent à quoi maintenant ? ». Il y avait dans son propos une confusion entre institutions et associations qu'elle percevait comme des courroies de transmission de politiques gouvernementales. « *Mais vous êtes au courant du beau gouvernement qu'on a ? Avec le fameux premier ministre et vous me parlez de distribution de repas, non madame, arrêtez s'il vous plaît ! Tous les jours je passe en bas, entre les Afghans, les Érythréens, et je vous parle pas de ma race à moi, en plus en ce moment on nous emmerde, un truc de dingue quoi ! Mais bon, nous on parle pas, donc c'est bien fait pour nous, parce qu'on a pas envie de parler pour qu'on nous réponde des conneries aussi, qu'on nous prenne pour des imbéciles, après on nous met des associations c'est bien, mais ça empêche pas la*

misère. » Nous devons par conséquent tenir compte du fait que les discours qui nous ont été tenus, aient été adressés à des personnes identifiées comme des acteurs d'une politique sociale à laquelle nos interlocuteurs ne croient plus. Il nous a fallu insister pour préciser que les deux associations que nous représentions étaient nées d'une initiative habitante et rassemblaient une majorité d'habitants bénévoles.

Mémoires des lieux, espace fantôme

Aucune des personnes rencontrées ne fréquente le square Bashung qui est perçu comme un espace dégradé : *« c'est bien le jardin, mais vous avez vu l'état du jardin ? Moi j'aime bien Bashung, mais le pauvre quoi ! C'est ça qu'on fait en son hommage ? »*. Une femme rencontrée rue Charbonnière nous a raconté aimer fréquenter un jardin collectif du côté de la Chapelle, à côté de l'appartement de sa mère, mais ne pas connaître celui qui jouxte le square Bashung dans lequel elle ne se sent pas à l'aise : *« Non je ne le fréquente pas, y'avait des jeunes qui... vous voyez, qui se droguaient quoi, ça donne pas envie d'y aller avec les enfants. Ils ont dû faire le ménage, les jeunes n'y sont plus, mais ça ne donne pas envie. J'y suis allé il y a quelque temps avec une amie, on s'est posées, mais elle ne s'est pas sentie à l'aise, on est parti. Je préfère aller au square de l'église Saint Bernard. »* La jeune mère d'une vingtaine d'années très attachée à la Goutte d'Or où s'enracinent tous ses souvenirs d'enfance nous dit de même : *« Je vais au square Léon, là où j'ai grandi et au square saint Bernard aussi, parce que mon père nous amenait là à la sortie de l'école, mais le square Bashung, non, j'y vais pas, c'est là où y'avait les migrants »*. Le square est perçu comme un territoire approprié par une catégorie de personnes -désignées comme « jeunes », « drogués », ou « migrants » - et non comme un espace public accessible. Le souvenir de l'occupation du square par les Mineurs Non Accompagnés reste vif et dessine des zones où prévaut un sentiment d'insécurité, même si ces jeunes n'y sont plus. Les expériences récentes ne parviennent pas à effacer les réminiscences négatives attachées aux lieux.

Un retraité maghrébin vivant depuis 30 ans dans le quartier nous a de même raconté préférer aller au jardin du Luxembourg plutôt que de se promener dans le quartier : *« Parce que je connais des gens et tout, j'aime pas, j'aime m'évader un peu plus loin (...) je fais tout mais pas dans le quartier... j'en ai marre du quartier, j'essaye de m'éloigner carrément, je rentre, je dors... »*

-C'est quoi qui vous pèse ici ?

Des choses... l'ambiance et tout, la délinquance, l'arrache des téléphones, voilà !

De manière paradoxale, l'homme dit fuir à la fois un réseau d'interconnaissance et un climat d'insécurité. Pressé par son fils, il coupera court à notre échange et nous n'en saurons pas plus sur ses expériences passées. Mais à l'entendre, on peut supposer que la densité des relations et des expériences peut saturer l'espace vécu. Le fait d'être inséré dans un espace d'interconnaissance n'est ici vécu ni comme une ressource, ni comme une sécurité.

La femme qui nous a accueilli avec un discours désabusé sur les associations a toujours vécu dans le quartier. Elle nous a brièvement raconté avoir connu la période où les maoïstes investissaient Barbès, avoir aidé les sans-papiers réfugiés à l'église Saint Bernard... chaque coin de rue lui ramène des souvenirs. Elle nous a pourtant raconté ne plus s'y retrouver : « (...) *des gens que je connais y'en a beaucoup qui sont décédés monsieur, entre la drogue, certains trucs, expulsions, etc. etc. J'ai perdu beaucoup d'amis (...) Avant on sortait beaucoup plus, mais maintenant le quartier est envahi par les gens qui viennent de l'extérieur donc les gens restent chez eux et on se revoit seulement pour les décès maintenant... c'est plutôt triste* ». Les amis qu'elle garde dans le quartier ne sont liés que par des souvenirs malheureux et ne se retrouvent plus que pour honorer la mémoire de proches disparus. À l'écouter, nous avons l'impression qu'il ne restait plus de traces du monde qu'elle avait habité, que son quartier lui était devenu étranger. Elle semblait avoir perdu ses repères dans son propre espace de vie. Elle pestait contre les « bobos » qui envahissent le quartier pour faire du bruit tard dans la nuit dans les bars en dessous de chez elle, alors qu'elle doit se réveiller à 3 h chaque matin pour aller travailler. Et contre Hidalgo et sa politique de mobilité qui lui coûte des heures de bouchons et de fatigue quotidienne. Comme si elle ne pouvait plus habiter, se reconnaître et se retrouver dans l'espace où elle a passé toute sa vie. « *Je connais, c'est mon quartier, j'y suis né, mais y'a rien à dire, Barbès c'est dégueulasse.* » Ces personnes rencontrées dans les immeubles de Paris Habitat n'ont pas le choix de leur logement et semblent vivre la dégradation de leur espace de vie comme une perte de soi. Le sentiment d'invasion ou d'insécurité exprimé nous dit l'impossible maintien de soi dans un espace familial devenu inhospitalier.

Tourner le dos au quartier

Une femme d'une cinquantaine d'années abordée dans le hall du 3 rue Charbonnière nous raconte avoir longtemps travaillé loin de la Goutte d'Or, elle allait directement de son appartement au parking pour se joindre à son travail et rentrait directement chez elle le soir. « *Maintenant je sors par la rue, je commence à fréquenter un peu le quartier* ». L'usage de la voiture, d'un parking sous-terrain à un autre, explique que certains habitants des immeubles de

Paris Habitat ne fréquentent pas du tout le quartier. L'enquête s'étant déroulée en milieu de semaine, en matinée et en après-midi, la grande majorité des personnes que nous avons rencontrées ne sont pas salariées (étudiants, femmes au foyer, retraités, personnes malades) et passent beaucoup de temps dans le quartier. Ils nous ont pourtant raconté chercher à s'en échapper dès qu'ils le pouvaient, pour se divertir et aller se promener au parc Monceau, au bois de Boulogne, vers le Canal Saint Martin, etc.

La jeune mère de trois enfants nous dit aimer aller aux Buttes Chaumont ou aux jardins d'Éole pour « *le plaisir de la balade... On est toujours dans le quartier, quand on peut on aime bien sortir* ». Les raisons invoquées sont d'abord un besoin de s'évader d'un espace vécu négativement. Une femme retraitée vivant depuis 1991 rue de Jessaint nous dit : « *Je vais me balader en dehors, vers Montmartre, Les Halles, je vais partout dans Paris. Mais le quartier non, c'est pas assez propre, c'est pas assez beau, je ne m'y suis jamais habituée, c'est comme ça !* ».

Plusieurs personnes âgées nous ont dit ne plus avoir la « force » ou le « courage » de sortir dans le quartier. Vivant depuis 33 ans rue de Jessaint, un Chibani nous dit préférer aller se promener au parc Monceau dans le 17^e arrondissement (où il a vécu avant d'arriver à la Goutte d'Or) plutôt que de rester dans le quartier : « *... y'a tellement de monde-là, des fois on peut même pas passer, avant y'avait moins de monde. Le quartier avant c'était mieux, y'avait moins de monde et puis les gens avant c'était pas pareil, avec tous les jeunes qui viennent maintenant, y'en a qui dorment sur le trottoir... on peut rien faire, c'est dur.* » S'il convenait avoir connu par le passé des bagarres dans le quartier, il trouvait la situation actuelle plus difficile à vivre. C'est moins la violence que la misère des jeunes qui dorment à la rue qui lui est insupportable ainsi que la densité à laquelle lui et sa canne ont de plus en plus de mal à s'ajuster. La femme d'origine algérienne au discours désabusé a de même beaucoup insisté sur la « misère » croissante des gens du quartier, la difficulté à vivre dans le climat de racisme et d'injustice sociale qui est le nôtre : « *moi je m'en fous je vais bosser et je rentre chez moi, c'est moche, c'est triste, mais rien ne m'intéresse dans le quartier, absolument rien ! A part les gens que je connais* ».

-Vous, vous fréquentez pas les jardins du quartier ?

Je préfère même pas répondre !

-Pourquoi ?

Parce que j'en ai marre de ce quartier... je suis là, je suis né à Lariboisière, j'ai habité à la Goutte d'Or, maintenant j'habite là, c'est bien d'aller au jardin, mais bon, j'ai autre chose à faire.

-Quand vous avez envie de vous faire plaisir et de vous détendre, vous allez où ?

Dans Paris ? Peut-être la Villette et encore, Paris... Moi je suis née à Paris, je suis parisienne, mais j'en ai marre. Mais j'ai pas les moyens d'avoir une résidence secondaire, je suis dans un logement locatif donc voilà, mais ça va je ne me plains pas, mais j'aime pas Paris, mais hélas j'habite Paris. »

Lorsque nous lui demandons si elle a remarqué les bacs de plantes installés en pleine rue à différents endroits du quartier, elle nous répondit « *Je ne vois que les travaux, que la misère, je ne vois pas les bacs.* » Elle doute que les jardins puissent aider à mieux vivre en ville : « *C'est sympa mais est-ce que c'est vraiment si utile que ça à Paris ? C'est joli mais c'est pas ce que je vois !* ». A la fin de notre échange elle s'est excusée « *Je suis pessimiste, désolée, je suis plutôt du genre à voir le verre à moitié vide qu'à moitié plein ... Mais je suis drôle aussi, j'ai de l'humour... Désolée j'espère que je vous ai pas cassé le moral. C'est bien ce que vous faites, ça apporte sûrement du bonheur à certaines personnes. Ça m'a fait plaisir de vous parler !* ». Ces rencontres trop brèves nous ont questionné sur la place des personnes âgées dans cette partie du quartier et l'extrême solitude d'une partie de ces habitants. L'espace domestique est devenu un refuge qui n'est plus connecté à son environnement. Comme si ces personnes avaient cessé d'habiter leur quartier, au sens fort du terme. « (...) on n'habite pas dès qu'on pénètre à l'intérieur d'une maison : c'est l'usage familial des choses habituelles qui, progressivement, meuble et fonde un noyau d'habitation qui, pour commencer, est un noyau de stabilité et de confiance pour la personne. Ces choses familières, humaines et non humaines, forment aussi, et par la même occasion un noyau d'identification pour la personne dans la mesure où elle se reconnaît en elles, où elle peut se sentir enveloppée, portée ou étoffée par elles. L'habiter n'est pas simplement ce qu'on habite, mais conjointement, ce qui nous habite. » (Marc Breviglieri 2006 : 9)¹⁰

¹⁰ Marc Breviglieri, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », *TRACÉS* no 23, 29 novembre 2006

Des repas faits maison

Lors de ces micro-trottoirs, nous abordons également le sujet de l'alimentation en présentant les activités de l'association Quartier Libre à travers sa cuisine des 4C (collectif, café, culture, cuisine) située rue Charbonnière depuis 2019. Notre intérêt se porte d'abord sur leur fréquentation des restaurants du quartier. Il apparaît clairement que les personnes rencontrées ne se rendent pas au restaurant, en tout cas pas à la Goutte d'Or, préférant une cuisine faite maison. Ces premiers éléments nous renseignent sur le rapport à l'alimentation de ces habitant.es et ouvrent à une pluralité de questions sur l'approvisionnement et la commensalité.

Une femme de 74 ans, récemment arrivée dans le quartier, nous confie s'être installée à la Goutte d'Or afin de pouvoir suivre son traitement à l'hôpital Lariboisière contre une grave maladie. Jusqu'alors, sa vie était réglée par ses horaires de travail et autour de son environnement familial « *dans le 11^e près du Père Lachaise* », où elle est restée près de quarante ans, élevant ses enfants, entretenant de vives relations amicales et de forts attachements aux commerces du quartier. Désormais, « *et du jour au lendemain, il a fallu changer ses habitudes... Mais c'est vrai que ça m'a fait drôle, puis vous ne connaissez personne* (ici à la Goutte d'Or). *Là pour réparer mes chaussures, je ne sais même pas où aller* ». Face à ces récents et profonds bouleversements, cette femme cherche les moyens de stabiliser sa vie dans ce nouvel environnement dont les rues et les commerces revêtent une allure étrangère. « *Il y a peu de temps je travaillais mais là je suis K.O., c'est pour ça que je faisais la sieste. Et mon fils arrive demain ou après-demain et il faut absolument que je fasse cuire certaines choses* ». Malgré son état de fatigue, nous comprenons qu'il lui tient à cœur de bien recevoir son fils, en lui préparant un repas qu'elle aura cuisiné chez elle. Ainsi, la possibilité d'accéder à une cuisine partagée est reçue positivement dans le sens où elle pourra y rencontrer d'autres habitantes du quartier. Cette idée lui plaît car, nous précise-t-elle, « *en fait, je ne connais personne, je suis tout à fait isolée* ». En prenant congé de notre entrevue, elle ajoutera que ça lui a « *fait du bien de parler* ».

Comme cette dame, lorsque nous exposons les activités des 4C à sa voisine, retraitée maghrébine de 78 ans installée « *depuis 94* », celle-ci nous répondra ne jamais manger hors de chez elle. Elle cuisine tout ce qu'elle mange et ajoute qu'elle fait ses courses au marché, « *des fois c'est mon fils qui m'emmène. Il y a mon petit-fils qui est chez moi aussi, alors c'est lui qui achète le pain* ». Nous insistons sur les ressources qu'offre l'association Quartier Libre, des distributions de légumes, des repas à moindre prix, des plats savoureux, une ambiance

sympathique, des habitant.es du quartier qui se rassemblent... « *Oui mais moi ça ne me sert pas, il y a des plus nécessaires que moi* ». Si cette femme « *connait très bien la rue Charbonnière* » pour y descendre depuis chez elle vers le marché tous les mercredis et samedis, elle n'a jamais remarqué l'existence des 4C.

Ces entretiens semblent indiquer que, parmi les personnes seules et âgées, qui ne sortent plus de chez elles, l'activité qui reste la plus familière et la plus pratiquée est celle de faire ses courses dans le quartier -à Aldi, Carrefour et surtout au marché.

À travers ces entretiens, nous retenons que ces personnes, en proie à une solitude qu'il faudrait pouvoir qualifier avec plus de précision, connaissent un rétrécissement de leur vie sociale autour de la sphère domestique. En témoigne une certaine confusion voire une désorientation quand il s'agit de se repérer dans le quartier en fonction des noms de rues et de lieux. En témoigne également l'une des seules activités pratiquées dans le quartier : celle de faire ses courses afin de pouvoir cuisiner chez soi pour ses proches. Proches, qui semblent bien souvent être la seule porte de sortie vers une vie collective et publique. Ainsi, l'on peut se demander si ces personnes résident à la Goutte d'Or ou si elles y habitent, malgré toute l'expérience qu'elles en ont. Il s'agirait alors d'entamer une enquête ethnographique sur ce que signifie vieillir à la Goutte d'Or pour celles et ceux qui s'y sont établis il y a longtemps, sans jamais en repartir.

4.2. Un jardin secret au fond d'une impasse (Margot Guertin, Marina Matzari-Petropoulou, Shujing Liu)

Le square Bashung se situe à l'est de la rue de Jessaint dans le 18^e. Il a la particularité d'être en cul-de-sac, encadré par des bâtiments d'habitation. Il ne débouche sur aucun passage. Le square est clôturé à l'avant par des grilles qui le séparent de la rue. L'accès se fait par deux portillons -et une grille plus conséquente la nuit. Au fond se trouve un des jardins collectifs de la Goutte Verte. Il est difficile de bien cerner la morphologie du square depuis la rue, tant la superposition des arbres et des doubles grilles - celle qui délimite le square et la rue, et celle qui le sépare du jardin partagé – bloquent la vision.

De l'extérieur, il est impossible de se faire une idée de ce que l'on peut trouver dans ce square. Le jardinier nous le confirme : *“Pour rentrer ici, il faut vraiment avoir une raison”*. Une fois les portillons passés, un certain nombre d'informations visuelles apparaissent plus clairement. À notre gauche, une sorte de hangar en bois est accolé au mur d'un bâtiment, et une signalétique nous indique que ce sont des toilettes. Une seconde signalétique, un papier plastifié



de la mairie de Paris prévient les utilisateurs du parc que les toilettes sont momentanément fermées sans date de réouverture. À droite, adjacente à l'entrée principale, on observe des poubelles habillées du même bois que celui des toilettes. Dans la même direction, à l'ombre des grands arbres visibles depuis la

rue, un petit chemin permet de rejoindre un espace central qui semble vide. Des bancs sont disposés autour d'une ancienne aire de jeux où subsistent deux petits chevaux en bois sur un revêtement amortissant et un bac à sable cerné de barrières de chantier. Ces assises offrent une vue sur le jardin partagé de la Goutte Verte, fermé par une grille et dont la végétation débordante ne laisse entrevoir qu'une partie depuis le square. Un autre espace dédié à l'assise, une rangée de trois bancs, est installé dos à la façade est du square. Une grosse poubelle verte est installée de sorte qu'avec le banc le plus éloigné du centre, elle offre un recoin, à la fois caché par la verdure et la poubelle, rendant quasiment invisible ce banc de l'extérieur. Lors de nos observations, il nous est apparu que c'était le banc de prédilection des utilisateurs du square. Il offre à ceux qui s'y assoient une tranquillité sans vis-à-vis pour boire des canettes de bière, manger ou encore fumer des joints et consommer des drogues.



Le square offre ainsi plusieurs coins non visibles depuis la rue. Entre le point d'eau et le grillage du jardin partagé, un endroit où la végétation est haute sert ainsi régulièrement de sanitaires en plein air. Durant la semaine, nous avons également vu un jeune homme rentrer dans le square sans regarder autour de lui pour aller directement à la fontaine. Il a utilisé une branche

en guise de porte-manteau et s'est lavé la tête et le torse dans ce coin du square converti en salle de bain. Un autre jour, un homme est également venu se brosser les dents à la fontaine.

Le square est géré par la Municipalité et le jardinier nous confie que son entretien est rendu difficile par les usages qui en sont faits : certaines personnes volent les fleurs, d'autres cachent de la drogue sous les plants. Il s'efforce de contenir la progression de la végétation afin de limiter les angles morts depuis la rue : *“Vous voyez la haie, la grimpante, qui est sur la grille, le grillage ? Moi j'essayais de la maîtriser. Si on la maîtrise pas, déjà elle cache la vue, y a un mec qui s'est déjà fait planter dans le parc [...] c'est le mec de la boucherie en face qui l'avait vu, ça remonte à deux ans”* nous raconte-t-il. Le square a été occupé par de jeunes mineurs non accompagnés qui y avaient trouvé refuge il y a quelques années et il reste associé dans les représentations habitantes au climat d'inquiétude et d'insécurité qu'ils avaient créés dans le quartier. Le jardinier utilise pourtant les termes d'“écrin” et de “calme”, pour qualifier cet espace en comparaison au square Léon, ce qui peut paraître contradictoire avec ce qui précède, mais correspond également aux sensations que l'on peut ressentir dans ce square en retrait de la rue. Le square Bashung est une cachette qui, comme une poupée russe, offre plusieurs espaces d'invisibilité emboîtés, ce qui peut générer des sentiments contrastés de calme ou d'insécurité. Durant la semaine, nous avons pu observer des hommes -en majorité- venir s'y installer pour consommer de la drogue mais aussi pour manger, boire un café ou travailler sur un ordinateur portable. L'absence de visibilité depuis la rue peut être ressentie comme un facteur d'insécurité -par les femmes notamment- mais elle est appréciée et même recherchée par des citoyens qui ont besoin de calme ou d'intimité pour des pratiques illicites ou privées.

S'il faut avoir une raison pour rentrer dans ce square en impasse, il faut connaître le jardin partagé pour le trouver. L'absence de signalétique claire, les grilles et la végétation le rendent peu accessible.



En entrant par l'accès principal, nous sommes accueillis par un géant bricolé en bois de palette. Un petit chemin bifurque d'un côté vers le poulailler, de l'autre vers un espace abrité composé d'assises et de tables. Des bancs bordent le sentier principal. Plusieurs zones sont identifiables : un espace de biodiversité, un verger, une

estrade qui accueillait autrefois une serre. Contrairement au square, il y a de nombreux signes de soin du jardin. L'espace est façonné par l'activité bénévole. Le jardinage semble artistique et collaboratif. Les personnes que nous y avons rencontrées pendant les heures de permanence nous ont dit l'importance que revêt pour eux cet espace collectif qui prend la forme d'un jardin secret.

Notre enquête a été impulsée par une question de l'association « la Goutte Verte » concernant les raisons de la non-fréquentation du jardin collectif par les habitants des immeubles avoisinants. Cette petite enquête nous permet d'esquisser une hypothèse : le jardin partagé au fond du square Bashung souffre de sa non-visibilité, il est comme une cachette dans un square peu visible depuis la rue qui fonctionne lui-même comme un espace de repli.



4.3. Découverte des 4C (Hector Colin et Eglantine Lavogez)

Au cours de notre semaine de stage à la Goutte d'Or, nous avons décidé de nous intéresser à l'association Quartier Libre 4C, une association de quartier située dans le 18^{ème} arrondissement. À la fois cantine solidaire et espace de cuisine partagée, l'association est composée d'habitants du quartier, impliqués à différents degrés. D'autres activités y sont également organisées telles que la distribution de produits alimentaires et l'organisation d'ateliers autour de la cuisine et de la nutrition. Le but de l'association n'est pas la charité mais l'autonomisation alimentaire basée sur une justice sociale. Elle est ouverte du lundi au vendredi de 10h à 18h pour l'utilisation de la cuisine partagée avec un temps au milieu de la journée réservé à l'ouverture du restaurant le mercredi, le jeudi et le vendredi entre 12h et 14h. Cet endroit fonctionne sur la base du bénévolat, à l'exception des trois salariés que sont Hélène, l'une des co-fondatrices, Simone, responsable de la nutrition, et Eddy, le chef cuisinier. C'est une organisation horizontale où l'égalité est de mise tant sur le plan des tâches à accomplir (sur la base du volontariat) que des droits accordés. Après la description de l'association par Hélène, nous nous sommes demandé comment fonctionnait une association aussi peu hiérarchisée et comment ils parvenaient à ouvrir sur le public une activité relevant du travail domestique.

Pour mieux comprendre cette démarche, nous nous sommes inscrits en tant que bénévoles pour la préparation des plats du midi et la distribution de produits non transformés. L'inscription s'est faite en quelques minutes, simplement en inscrivant nos noms sur un planning et en indiquant nos numéros de téléphone. Nous avons ensuite été présentés à Noara, une adhérente très active, installée à Paris depuis cinq ans et dans le quartier depuis moins d'un an. C'est avec cette adhérente que nous avons eu le plus de contacts pendant notre séjour sur place. Elle est présente quasiment tous les jours d'ouverture, cuisine pour elle et pour les autres (elle n'a pas sa famille ici mais distribue des plats à l'hôtel social où elle réside). Outre son utilisation de la cuisine partagée, elle participe également aux activités bénévoles de l'association telles que l'aide à la distribution et l'aide en cuisine. Si son profil ne peut être généralisé, il montre la polyvalence possible au sein de l'association. Notre observation s'est orientée autour de deux grands axes : la plasticité de l'espace et les dynamiques relationnelles.

Nous nous sommes tout d'abord intéressés à la manière dont les lieux sont configurés pour répondre aux nombreux usages de l'association, chaque espace étant doté d'une grande

flexibilité. L'entrée de l'association, avec sa cuisine partagée, offre un espace intermédiaire où se mêlent intimité et partage. Bien que l'un des objectifs de Quartier Libre soit la création de liens sociaux, les fondateurs ont compris que certaines personnes préfèrent parfois cuisiner en toute discrétion. Pour répondre à ce besoin, des paravents sont mis à disposition, permettant à chacun de cuisiner dans un espace semi-clos. Les gens se connaissent mais ne discutent pas forcément entre eux. Ils se disent bonjour et vaquent à leurs occupations en cuisine. Cela ne coupe cependant pas tout lien comme nous avons pu le constater lors d'un bref échange entre une mère occupée à cuisiner et Noara, qui l'a aidée à trouver un ustensile. Les personnes qui viennent pour la cuisine commune sont d'abord là pour cuisiner -la recherche de sociabilité n'est pas leur première motivation même si des liens qu'il serait intéressant d'observer se créent autour des senteurs et saveurs des préparations culinaires. Lors de notre passage, nous avons surtout vu des personnes hébergées dans des hôtels sociaux situés aux alentours -non équipés de cuisine- utiliser l'espace pour se préparer à manger.

L'espace « bas » constitué de la cuisine professionnelle, d'un comptoir et de plusieurs tables ouvre sur une cour visible par une large baie vitrée. Cette dernière était en construction lors de notre passage : des jeunes en insertion s'activaient à rénover le sol de la terrasse et à installer une jardinière. L'espace intérieur du bas est divisé en deux parties : d'un côté un espace où les gens se posent (boivent un café, attendent) et déjeunent le midi avec environ 6 tables et de l'autre une cuisine professionnelle fermée. Les deux espaces étant reliés par deux comptoirs (un en inox et un en bois) où sont disposés les plats du midi (grands bains-marie placés avec les différents éléments de plats dessus), une machine à café et une caisse. Le matin, les bénévoles et le chef sont principalement dans la cuisine, chacun ayant une tâche à effectuer donnée par le chef, qui passe régulièrement voir comment ça avance. Le jour de notre présence, nous étions 3 bénévoles au début (Noira, Hector et Eglantine), rejoints un peu plus tard dans la matinée par deux autres bénévoles, qui ne resteront pas manger. Les pauses cigarettes se font dans la cour selon la volonté de chacune des personnes. Il n'y a pas de pauses officielles. Un peu avant midi, l'espace des comptoirs est organisé pour le service et les tables sont dressées. La cuisine reste ouverte pour faire tourner le lave-vaisselle avec une des bénévoles qui s'occupe de le remplir. Les personnes qui s'occupent du service sont différentes de celles qui font la cuisine avec un roulement vers 11h30/12h30. Lors du service du midi, les bénévoles et Eddy gèrent la prise de commande et le service, tandis que les discussions et les salutations se font plus brèves. Les échanges sont plus intimes le matin, entre personnes souvent seules ou en pause, tandis que le midi, l'attention se recentre sur les groupes venus partager un repas.

L'espace « haut » quant à lui, est conçu comme un lieu de détente et d'étude. Accessible par un petit escalier, il est aménagé avec des canapés, une table pouvant servir de bureau, et une bibliothèque bien fournie en ouvrages sur la nutrition et la cuisine. Hélène nous a confié son désir d'en faire un lieu propice aux études, où l'on pourrait venir travailler sur un exposé autour d'un café, ou utiliser les canapés pour un travail de groupe. Cet espace est lui aussi flexible : il se transforme au gré des activités, les tables pouvant être retirées pour un cercle de chaises, idéal pour des ateliers avec des enfants sur des sujets tels que la nutrition. Cette adaptabilité de l'espace s'accompagne d'une mobilité constante des individus, qui changent de rôles et d'activités au fil de la journée. Un plan de travail en cuisine est tantôt utilisé pour cuisiner, tantôt pour manger ou pour animer un atelier.

Nous nous sommes demandé s'il existait la même fluidité d'organisation des rôles que nous avons pu observer dans l'organisation de l'espace. Nous avons pu observer que les interactions sociales s'intensifient particulièrement lors de la distribution hebdomadaire de produits bruts, le mercredi. Dans une logique de justice sociale et d'autonomisation, l'association distribue uniquement des produits non transformés, principalement des fruits et légumes, issus de producteurs biologiques. Ces produits sont livrés directement dans la cuisine partagée, et les membres sont invités à les transformer sur place. Pour cet événement, Hector était chargé de la distribution avec d'autres bénévoles, dont Rachid et Louise. Il a aidé à transporter les produits de la camionnette du livreur vers la cantine, une tâche qui demande une coopération spontanée et crée une ambiance conviviale. Durant la distribution, les tâches d'encadrement (la gestion de tickets pour avoir son panier et la distribution) peuvent aussi bien être données à des bénévoles qu'à des adhérents. La distribution a par exemple été effectuée par deux adhérentes qui s'étaient inscrites la veille -Noara et Irène. La gestion des tickets et le recensement des participantes à la distribution ont été réalisés par Louise qui est une bénévole. Il nous faudrait passer beaucoup plus de temps dans l'association pour comprendre son organisation effective et les dynamiques relationnelles que génère cette fluidité de rôles, mais nous avons pu constater que cette organisation parvient à déconstruire des logiques communes de consommation ou d'assistance.

Quartier Libre a été créée dans le but de créer des échanges et des rencontres entre habitants de la Goutte d'Or. La provenance des membres de l'association témoigne de son enracinement dans le quartier. Le lieu accueille des acteurs du tissu associatif, ainsi que des

familles, des retraités et quelques étudiants -bien que leur nombre reste limité. Hélène nous a confié son désir de voir le lieu davantage investi par les étudiants. Elle aimerait identifier leurs besoins et créer des ateliers autour de la nutrition, concevoir avec eux des repas moins chers en mutualisant les frais notamment, et les inviter à utiliser à la fois la cuisine collective et l'espace de travail du haut. Sur sa demande, nous avons tenté de faire du porte-à-porte dans les résidences du CROUS du quartier, sans succès. Il faudrait obtenir l'accès aux immeubles (fermés et sécurisés) et y consacrer beaucoup plus de temps que nous en avons. L'administration des différentes résidences nous avait proposé d'organiser des présentations de l'association directement dans les résidences. Ce qui pourrait être intéressant, au regard de la méconnaissance globale du quartier qu'ont révélée nos échanges avec des étudiants de la résidence Cavé.

4.4. Ethnographie de la place de l'Assommoir (Alice Galibert et Basile Mangiante)

Rendue célèbre par le roman éponyme de Zola (1877), la place de l'Assommoir est située au cœur du quartier de la Goutte d'Or. À première vue, le lieu semble moins imposant que le roman : petite enclave dans la rue des Islettes, la place fait approximativement une quinzaine de mètres de long et de large. On distingue assez rapidement les grands pots en dur posés par la mairie, et les jardinières en bois construites récemment. La place est bordée à sa gauche par



une crèche associative, et à sa droite par un bureau postal (cf. Carte 1). Au-dessus du bureau postal se trouve une seconde crèche municipale, dont l'entrée se fait par la rue de la Goutte d'Or. Le fond de la place est délimité par un ensemble de logements-ateliers d'artistes mis à disposition par la ville de Paris. L'accès à la poste, à la crèche associative et aux logements se fait par la place, qui est donc assez passante. Pour corriger la différence de niveau entre la place et la rue, quelques

marches marquent l'entrée sur la placette. Un groupe d'hommes, généralement assis à l'angle inférieur droit de la place, le long des marches, interpelle les passants pour leur vendre des cigarettes de contrebande. Dans le cadre du petit stage de formation à l'ethnographie, notre binôme a souhaité enquêter sur le projet de végétalisation de la place de l'Assommoir. L'une

est arrivée à Paris depuis peu, l'autre a grandi dans le quartier. Pendant trois jours, nous avons discuté avec les habitants du quartier —qu'ils soient investis dans le projet de végétalisation ou non— et participé à quelques activités de jardinage et de nettoyage de la place. Le rapport issu de ces trois courtes journées d'enquête n'a donc qu'une portée exploratoire.

Nous arrivons sur la place en début d'après-midi. Sans directives précises à suivre, hésitant à aller directement parler aux passants, nous commençons par faire un inventaire des plantes : vigne du teinturier, laurier rose, lierre, noisetier, chèvrefeuille, plante araignée, clématite, rose trémière, tomates, acanthes, genêt de Montpellier, bignone à vrilles... La liste s'agrandit, et avec elle l'inconfortable sensation d'être en intrusion. De fait, les hommes assis à notre droite (point A sur la carte), occupés à vendre des cigarettes de contrebande, ont cessé d'interpeller les passants depuis notre arrivée. Ils nous fixent et discutent entre eux. Sans pour autant paraître les déranger, notre présence les interroge ostensiblement. Aussi décidons-nous de nous présenter et de leur expliquer la raison de notre présence. Une fois l'intrigue éclaircie, les vendeurs nous souhaitent la bienvenue et reprennent leur activité. Ces interactions nous ont d'emblée amenés à questionner le statut de cette place. Un espace public est défini par son accessibilité, en tant qu'espace de tous et de personne. Les bacs de plantes qui en cadrent l'usage, comme ces jeux de regards qui définissent des intrus, sont-ils des signes d'activités de territorialisation de la place ?

Le travail du jardin

Nous avons amorcé notre petite enquête ethnographique par un accompagnement des personnes venues entretenir les jardinières. En restant sur la place trois jours d'affilée, nous avons pu rencontrer et suivre Philippe, Amina, Pascale, Martine et sa petite-fille Léana, cinq habitants investis —chacun à sa manière— dans le projet de végétalisation de la place. Nous avons en tête de décrire le travail attendu du jardinage (planter, arroser, bouturer, observer, soigner...). L'éventail des tâches s'est révélé bien plus vaste, complexe, mais surtout sisypheén : quatre ans après les premières plantations, il s'agit aujourd'hui principalement de replanter les végétaux déracinés, de remplacer les plantes mortes ou volées, de réparer les jardinières abîmées, de consolider les bacs, de ramasser les déchets...

Les habitants se plaignent des passants et des vendeurs qui ne respectent pas la place : *« les gens piquent pas trop, nous explique Martine, le problème c'est surtout qu'ils prennent les jardinières pour une poubelle. »* Les habitants se lamentent de l'abandon de déchets, de

l'urination et de la défécation fréquentes, ou encore de la détérioration des plantes et des jardinières utilisées comme assises. Plutôt que de jardinage, ils nous parlent du nettoyage incessant de la place, en dépit du passage des agents de propreté de la ville : *« J'adore mettre les mains dans la terre, nous confie Amina, mais quand je passe 2-3 heures à nettoyer, je suis tellement fatiguée après que j'arrive pas à me mettre au jardinage. »*

L'entretien du jardin suppose également un travail constant de surveillance. Philippe et sa fille Alice vivent dans l'un des ateliers qui donnent directement sur la place. Depuis leur salon, ils voient chaque jour des personnes uriner, déraciner, abîmer les jardinières, etc. et se voient contraints de sortir de chez eux pour les en empêcher. Avec l'habitude, ils savent reconnaître à son allure un homme qui vient vers le fond de la place pour uriner : ils nous imitent la démarche, le regard en amont, les gestes. Ils sont aux premières loges pour observer et empêcher la détérioration des jardinières. Mais ils ne sont pas les seuls à surveiller les jardinières. En discutant avec les vendeurs de cigarettes, un autre travail de surveillance nous est apparu : à cause des contrôles fréquents de police, les vendeurs ne peuvent pas garder les cartouches de cigarettes sur eux. Ils les cachent donc en dessous des pots et ne gardent sur eux que quelques paquets à la fois. Au risque de se faire voler leur marchandise par un autre, ils restent à proximité et surveillent leur cachette.

Accessibilité du jardin et délimitation des parcelles

La question de l'accessibilité de la place et de l'espace végétalisé est au cœur de tensions entre les différents usagers : faut-il, ou non, clôturer le jardin de la place de l'Assommoir ? Pour certains habitants, le scénario du jardin fermé est idéal : il permettrait de sécuriser la place, de la maintenir propre, de laisser libre cours à la créativité jardinière des uns et des autres, sans craindre de se faire voler ou déraciner les plantes. L'avantage d'une placette fermée est aussi de garantir l'accès aux enfants de la crèche associative : *« Il faut des bacs normés, adaptés aux enfants »*, nous explique Magalie, la directrice de la crèche. *« Autrement c'est trop dangereux pour les enfants, donc la crèche ne participe pas. Il faudrait vérifier en permanence qu'il n'y a pas de seringues qui traînent, avant les gens se piquaient ici »*. La place était un coin de vente et de consommation de drogues avant sa végétalisation. Elle a été occupée par de jeunes mineurs isolés qui l'avaient transformée en espace de vie. Elle reste 'habitée' par des jeunes pour qui la rue est un espace de travail et de sociabilité. Ce qui apparaît peu compatible avec des activités

de plein air pour les jeunes enfants. Quelques instants après avoir discuté avec Magalie, l'un d'entre nous marchera dans des selles humaines en jardinant.

Mais le scénario du jardin fermé ne convient pas à tout le monde, comme nous l'explique Philippe, qui a initié le projet du jardin comme celui d'un espace ouvert à la circulation de tous, en dépit des mésusages et du travail de surveillance permanent que cela implique. Pour mieux saisir ces tensions autour du jardin bricolé par Philippe et les autres habitants, il faut raconter l'histoire de ce projet. Après s'être battu pendant des années pour obtenir l'aval de la mairie, et après avoir reçu seulement sept voix à un vote de budget participatif municipal, Philippe avait abandonné son projet de végétaliser la place. Mais pendant le confinement, un arbuste émerge d'une fissure entre les plaques de la place : *« j'ai soulevé la plaque de fonte, et j'ai trouvé de la terre en dessous »*. Cette fois, Philippe décide de *« pirater l'espace public »*. Il retire la plaque et laisse les végétaux sortir de terre : *« fleur par fleur, pas à pas : une tulipe qui pousse, une personne qui s'émerveille »*. Philippe décrit à plusieurs reprises le projet de végétalisation comme un « piratage » de l'espace public : il ne s'agit pas pour lui de s'accaparer l'espace, d'en restreindre l'accès ou d'en limiter les usages, mais de faire émerger un rapport nouveau au lieu.

Si le jardin n'est pas clôturé et reste ouvert à tous, nous avons toutefois observé des formes plus subtiles de territorialisation. En effet, et à notre surprise, certains habitants nous présentent des parcelles comme étant les 'leurs', c'est-à-dire qu'ils ont la responsabilité de leur entretien. Mais la délimitation et la responsabilité des parcelles restent floues : en nous montrant la parcelle d'une autre jardinière, une habitante nous confirme qu'il s'agit bien de 'leur' rectangle, *« mais il nous arrive de bouturer chez les autres, ou de planter nos propres boutures ailleurs »*. Philippe, que nous interrogeons au sujet de ces appropriations informelles, n'est pas dérangé par l'idée : *« tant mieux s'ils s'y investissent à leur manière, de toute façon c'est pas une délimitation stricte »*. Nous pouvons donc observer des tensions entre différents usages de la place, en réponse desquelles la végétalisation oscille entre ouverture et fermeture, parcellisation individuelle et redéfinition de l'espace comme commun.

Enjeux de pouvoir

La présence d'un jardin auto-géré dans l'espace public soulève de nombreuses questions concernant sa gestion. Le statut public de la place impliquerait qu'il soit principalement géré par la mairie, du point de vue de l'entretien ou de la supervision du projet du jardin. Or, Philippe nous apprend que ce n'est pas du tout le cas. En effet, non seulement les plans du projet ont été

intégralement pensés par lui et suivis à la lettre par la mairie —qui a simplement exécuté les travaux de dé-bitumage—, mais c’est également à Philippe qu’est revenue la tâche conséquente de prendre en charge la gestion et l’actualisation du projet. Il nous avoue à plusieurs reprises avoir été « dépassé » par l’ampleur des tensions humaines que le jardin a suscitées : « *le jardin est très politique, c’est une histoire de pouvoir avant d’être du végétal*, nous explique-t-il. *Je ne le savais pas, mais je l’ai appris* ». Alors qu’il voulait un jardin le plus inclusif possible, un collectif d’habitants s’est formé en opposition à cette vision. Celui-ci avait pour ambition de créer une ‘start-up’ plus large de jardins partagés dans la ville de Paris, en inscrivant le jardin de l’Assommoir dans une démarche plus institutionnelle afin d’obtenir des subventions de la ville et d’étendre la démarche. Philippe, épaulé par d’autres habitants, a tenu à maintenir le jardin accessible et s’est battu contre ces projets de privatisation de l’espace. Les conflits portaient sur la définition de la place, en tant qu’espace public, elle était pensée comme un espace inclusif et négocié par les initiateurs de cette végétalisation, là où d’autres habitants projetaient une privatisation du jardin et une exclusion des ‘indésirables’ pour améliorer leur cadre de vie.

Ce statut politique de la place s’illustre également par ses tentatives d’instrumentalisation, notamment de la part des pouvoirs publics. Alors que l’existence du jardin est la résultante des efforts de Philippe et des autres membres de l’association, et ce en l’absence d’implication de la mairie, celle-ci n’a pourtant pas hésité à s’en servir comme vitrine pour fédérer plus d’électeurs potentiels quant à son renouvellement. En effet, Philippe nous raconte l’existence d’une page Instagram dédiée au jardin dont il est à l’origine recensant aujourd’hui 700 abonnés, et dont le compte de la mairie s’approprie souvent le contenu en repartageant les posts sur son propre compte, « *700 followers c’est 700 potentiels électeurs* » pour la mairie. Cette anecdote révèle donc encore une fois à quel point le jardin partagé de l’Assommoir, au-delà d’être un simple espace végétal d’ornement d’une place publique, renvoie à des relations humaines fondamentalement conflictuelles et politiques.

Négociations et ajustements

L’histoire du projet de végétalisation de la place de l’Assommoir est traversée par des enjeux de pouvoir complexes, qui peuvent instaurer entre les individus investis des rapports de force étonnamment violents. Limiter ce projet de végétalisation à des enjeux de pouvoir serait cependant réducteur. Ce qui nous est apparu, c’est plutôt l’importance des formes de

négociations entre les usagers de la place. Nous rassemblons sous le concept de *négociation* un ensemble d'actes (gestuels et énonciatifs) et de dispositifs matériels permettant de limiter voire d'éviter le conflit entre deux partis (autour d'un usage, d'une ressource, d'un travail à effectuer, d'un besoin, etc.).

Formes énonciatives et gestuelles de négociation

Une grande partie des formes de négociations passe par des actes gestuels et énonciatifs : il s'agit, en faisant ou en disant certaines choses, de susciter chez l'autre un déplacement, un compromis, ou de se situer différemment par rapport à lui. L'entretien de la place est par exemple un sujet de tensions et de conflits potentiels entre les différents usagers. Les services publics de la ville, normalement en charge de son entretien, ne s'occupent que des rues voisines, si bien que son nettoyage est pris en charge par les habitants. Une personne membre de l'association particulièrement active dans le nettoyage de l'espace et préoccupée par cette question de la propreté désignait les gens qui jetaient leurs détritiques par terre par des qualificatifs comme « *ceux-là* » n'ayant « *pas la même éducation que nous* ». Ce sont les personnes entretenant le même rapport à l'espace que le nôtre que nous pourrions identifier comme nos semblables quand un individu dérogeant aux normes implicites serait directement perçu comme étranger. Les critères relatifs à l'altérité ne se fonderaient alors pas tant sur des critères ontologiques que sur des types d'usage à l'espace public. Le sale est relégué à l'autre, quand le propre, et donc le connaissable par sa familiarité, constituerait la prolongation de notre espace du domicile dans lequel les mêmes règles s'appliqueraient, variables dans l'espace public seulement par degrés et non par nature. La propreté cristallise des enjeux de reconnaissance d'un espace 'propre' et commun potentiellement conflictuels. Or nous avons pu observer sur la place plusieurs tactiques de négociation. Par exemple, Philippe nous raconte que quand il aperçoit un homme en train d'uriner, il va jusqu'à lui demander d'uriner dans les bacs et non sur le trottoir. En passant un coup d'arrosage après, il transforme l'urine diluée en fertilisant. Plusieurs femmes investies dans le jardin nous ont décrit une autre stratégie : en se mettant à balayer devant les vendeurs de cigarettes, elles se doutent que l'un d'eux va se dévouer pour balayer. « *Parfois, s'amuse Amina, certains m'arrachent presque le balai pour m'aider* ». Commencer à balayer devant les vendeurs est donc une manière de susciter leur aide, sans pour autant devoir adresser une demande formelle — ce qui s'avère néanmoins nécessaire quand la stratégie ne porte pas ses fruits. Chaque parti agit ici en pleine connaissance de cause : « *ceux*

qui m'aident savent très bien ce qu'ils risquent », nous explique Amina, sans préciser davantage le risque encouru.

De fait, les vendeurs ont conscience qu'ils doivent entretenir de bons rapports avec les habitants de la place. Nombre de ceux avec qui nous interagissons pendant la semaine prendront d'ailleurs garde à se ranger du côté des bons habitants de la place, quitte à mobiliser parfois la rhétorique du bon voisinage. Une scène illustre particulièrement bien cet effort de positionnement vis-à-vis des voisins. Alors que nous peinons à croiser des habitants avec qui discuter, nous décidons de commencer à ramasser des déchets pour passer le temps. Sans le réaliser, nous suscitons la réaction décrite plus haut chez les vendeurs assis à nos côtés : l'un d'entre eux commence à ramasser des déchets avec nous. Après quelques minutes de travail collectif, on remercie l'homme de nous avoir aidés. « *C'est moi qui vous dis merci* », répond-il en mettant la main sur le cœur. « *C'est toujours moi qui nettoie la place. Le voisin d'ici*, dit-il en montrant la maison de Philippe, *il pourra confirmer. Moi je trouve ça nul que les mecs cassent les plantes* ». Ces déclarations, qui nous ont été faites à de nombreuses reprises par différents vendeurs de la place, peuvent être interprétées comme une manière de se (re)positionner en bon voisin vis-à-vis des habitants de la place. On pourrait voir dans ce type de déclarations ce que François Flahault appelle un acte illocutoire explicite¹¹, fondé sur l'énoncé. Décortiquons la citation précédente : en me plaignant des vendeurs qui polluent, en critiquant la détérioration des plantes, je me positionne explicitement, dans mon énoncé, du côté des bons habitants de la place (ceux qui génèrent la critique et n'en sont pas l'objet). Par ailleurs, l'acte illocutoire est également implicite ici (cette fois, il se fonde sur l'énonciation) : le simple fait d'invoquer l'autorité de Philippe est une manière de signifier une relation de bonne entente entre le locuteur et le sujet, et ce vis-à-vis du destinataire (l'ethnographe). D'apparence banales, ces déclarations permettent ainsi aux vendeurs de se définir comme bons voisins, concernés par l'entretien d'un espace partagé.

Dispositifs matériels de négociation

Nous avons également identifié des formes de négociation à travers un ensemble de dispositifs matériels. L'exemple le plus édifiant est celui de Philippe, qui en construisant les jardinières sauvages a pensé à garder, dans le recoin inférieur des bacs, des espaces permettant de cacher les cartouches de cigarettes. Ce faisant, il souhaitait éviter que les vendeurs n'aient à

¹¹ François Flahault, *La parole intermédiaire* (Seuil, 1978).

creuser des trous dans la terre pour cacher, et donc empêcher la détérioration des végétaux. La stratégie a fonctionné mais elle doit être renégociée avec chaque nouveau groupe de vendeurs : *« je m'étais arrangé avec la première bande de dealers, je leur avais expliqué le projet. Mais ils sont en prison maintenant »*. Ces dispositifs matériels de négociation sont d'autant plus intéressants qu'ils s'apparentent à des formes implicites de signalétique. La stratégie subtile d'Amina est, en ce sens, très parlante : *« quand je plante, j'essaie que ça soit déjà en fleurs pour pas qu'on piétine. Il faut toujours que ça se voie! »*. Philippe utilise, lui aussi, une forme implicite de signalétique. Les distributeurs de la poste impriment automatiquement des reçus, que les usagers jettent systématiquement par terre, en dépit de la présence d'une poubelle juste



à côté. Après avoir tenté de convaincre le bureau postal de cesser de proposer des reçus, en vain, Philippe a commencé à placarder les reçus jetés par terre sur la façade du bureau de poste. La négociation prend ici une forme d'affront explicite, tout en passant par un dispositif matériel implicite : ni courrier, ni message de plainte direct, mais des reçus placardés sur la façade, qui en disent suffisamment long sur la colère des habitants.

Quand la négociation échoue

Aussi variées et inventives ces formes de négociations soient-elles, les acteurs eux-mêmes en reconnaissent les limites : *« si je lui demande de balayer, il obéit, nous explique Pascale, mais dès que j'ai le dos tourné, il s'en va »*. S'imposent alors des modes d'action qui débordent de la simple négociation implicite, et qui entrent dans des formes plus proactives d'affront : il s'agit maintenant *d'empêcher* ou *d'imposer* certains usages. Deux exemples illustrent bien ces deux modes d'action plus frontaux. Un matin, alors que nous l'accompagnons dans sa session rapide de jardinage, Pascale trouve un ensemble de sacs dissimulés dans la terre d'une jardinière. Généralement appelés '*pochetons*', ces sacs sont utilisés par les vendeurs pour distribuer de petites quantités de drogues. Pascale se saisit de tous les sacs et décide de les jeter. Elle nous

raconte avoir fait de même récemment, avec une boîte de drogue trouvée en jardinant. La décision de se débarrasser de ces éléments indésirables dépasse, à notre sens, la dynamique de négociation : en jetant les sachets, elle entrave l'exercice du deal, elle *empêche* proactivement une activité qu'elle considère indésirable.

Prenons un autre exemple, qui illustre doublement les actes d'empêchement et d'imposition : pour éviter que les passants et vendeurs ne s'assoient sur les jardinières, ce qui les abîme voire les détruit, Philippe a cloué sur les bords de larges pics en bois qui, sans être dangereux, empêchent de s'asseoir sur les bords. Cet acte pourrait s'apparenter à une forme d'empêchement passant par un dispositif matériel : il ne s'inscrit plus dans une forme de négociation, mais vise clairement à rendre impossible une action (ici, le fait de s'asseoir). Mais le plus intéressant à noter est que cet acte d'empêchement suscite, en retour, une réaction d'un ordre tout autre : les pics sont souvent arrachés, cassés, ce qui permet à nouveau de s'asseoir sur les jardinières. En détruisant partiellement le dispositif, il s'agit pour les auteurs de l'acte d'imposer un usage (indésirable, selon les habitants). Aussi énervante et coûteuse ce type de détérioration soit-elle pour les habitants, et notamment pour Philippe qui doit réparer les bacs, cette forme étonnante de destruction-créatrice illustre bien les réactions en chaîne que nous ont décrites la plupart de nos interlocuteurs. « *Dès qu'on fait une action ici, y'a une réaction. Ils arrivent à détourner tout* », s'amuse Aurèle.



On prendra garde à ne pas attribuer aux vendeurs de la place un monopole des actes de détournement : rappelons que le projet même du jardin, avant d'avoir été officialisé par la mairie, vient d'un détournement (ou "piratage") de la place publique. Philippe a bel et bien imposé la création du jardin à la mairie.

Des négociations qui permettent des co-usages a priori conflictuels

Ces formes diverses et variées de négociations nous renseignent sur la manière dont chacun s'arrange avec les autres pour concilier un ensemble d'usages qui, à première vue, seraient incompatibles. Il ne s'agit pas ici de brosser le portrait idyllique d'une vie de voisinage sans accroche : comme on a tenté de le démontrer, ces formes de négociations ne sont pas toujours pacifiques, et les conflits d'usages rythment la vie de la place. Il est cependant

intéressant de noter que la plupart des interactions s'inscrivent dans une dynamique de négociation, d'ajustement, et non pas d'affrontement. Quand ces formes d'ajustement échouent, les acteurs ont alors recours à des modes d'action plus directs visant à imposer ou à empêcher certaines pratiques.

4.5. Les bancs de la Goutte d'Or (Jonathan Little)

Ma recherche de terrain a commencé par une enquête sur les bancs publics de la Goutte d'Or : comment les gens les utilisent, ce qu'ils font lorsqu'ils les occupent. Servent-ils de point de rencontre ? Les habitants s'assoient-ils simplement pour se reposer, ou bien jouent-ils, discutent-ils, attendent-ils, regardent-ils, pensent-ils ? Fonctionnent-ils comme un refuge pour certains, leur permettant d'être seuls, loin de leurs espaces de vie où ils ne peuvent s'isoler ? Utilisent-ils ces espaces urbains pour être seuls tout en laissant le théâtre de la ville se dérouler devant eux ?

La Goutte d'Or est une zone urbaine diversifiée avec une densité de population plus élevée que la moyenne pour l'ensemble de Paris. Le recensement compte quelque 30 000 habitants pour une superficie de 109 ha, soit près de 28 000/km², comparé à la moyenne de 20 000/km² pour l'ensemble de la ville. On pourrait par conséquent s'attendre à trouver une plus grande densité d'équipements publics, comme des bancs et des toilettes. Pour tester cette hypothèse, je devais d'abord déterminer précisément combien de bancs publics il y avait et où ils se trouvaient ; s'ils étaient placés à des points stratégiques dans la zone, là où les gens auraient besoin de s'asseoir.



J'ai parcouru chaque rue à vélo en notant l'emplacement de chaque banc public, en excluant ceux situés dans les squares et les parcs publics – tous fermés la nuit et certains ouverts seulement quelques heures par semaine. J'ai décidé de commencer par faire le tour de la périphérie du quartier, puis de serpenter à travers son centre labyrinthique. J'ai commencé au coin de la Rue Marx Dormoy et de la Rue Ordener, puis je me suis dirigé vers l'ouest, vers le

Boulevard Barbès, puis au sud jusqu'au Boulevard de la Chapelle, ensuite à l'est vers la Rue Stephenson, puis vers le nord, et enfin vers l'ouest à nouveau, en spirale vers le centre.

Je me suis vite rendu compte qu'il y avait beaucoup moins de bancs que je ne l'avais initialement imaginé. J'avais pensé en compter une trentaine, voire une cinquantaine. Il n'y en a que dix au total, et aucun ne se trouve au cœur du quartier. Neuf d'entre eux sont situés dans le coin nord-est, et un seul banc isolé se trouve sur le Boulevard Barbès, dans le coin nord-ouest



de la zone. Parmi ceux du coin nord-est, cinq sont placés sur les grandes artères de la Rue Marx Dormoy et de la Rue Ordener. Deux de ces bancs sont installés sur une place triangulaire un peu perdue, équipée d'une toilette publique non fonctionnelle et d'une piste de course récemment peinte sur le béton qui commence à s'effacer – un graffiti municipal utilisé pour une activité ou une autre lors de la compétition estivale de l'année précédente, consacrée aux prouesses physiques.

Après une enquête plus approfondie, j'ai découvert qu'il existe une guerre contre les sièges publics dans cette zone depuis des décennies, y compris un mouvement plus récent de certains résidents pétitionnaires pour retirer les derniers bancs restants le long du Boulevard Barbès.

Bien que le nombre de zones de repos publiques autorisées soit insuffisant, on remarque rapidement l'ingéniosité des habitants de cette zone. Ils trouvent toutes sortes de moyens pour s'asseoir : la ville fournit toutes sortes de saillances qui ne peuvent être supprimées. Même la municipalité la plus puissante ne pourrait imaginer comment rendre chaque marche, bordure et barrière inhospitalière pour le postérieur humain. Le nombre de ces saillances urbaines utilisées comme sièges de fortune montrent clairement le besoin de sièges de fortune. Le besoin d'assises publiques. Des habitants ou usagers de l'espace apportent par ailleurs leurs

propres chaises ou trouvent des meubles abandonnés dans la rue, installant parfois de petits salons improvisés avec les restes d'un récent déménagement. L'argument de la ville pour supprimer ces assises est d'empêcher les « indésirables » de s'installer, ce qu'elle prétend être conforme aux souhaits de la population. Ce qui est moins clair, c'est quels habitants elle représente, étant donné ce qui semble être un affrontement idéologique concernant l'utilisation de l'espace public.

Les Squares

Il y a trois squares dans la Goutte d'Or, tous relativement petits et offrant les seuls espaces verts accessibles aux usagers de ce quartier, bien qu'ils ferment au crépuscule, été comme hiver. Il existe un quatrième square, le Square de Jessaint, qui a été semi-privatisé et n'est ouvert au public que quelques heures par semaine. Ce qui est intéressant au sujet des squares, ce n'est pas nécessairement ce qui s'y passe, mais plutôt ce qui se déroule juste à l'extérieur. Une concentration d'individus s'installe le long du rebord extérieur du Square Léon et du Square Saint-Bernard. On pourrait se demander pourquoi ils ne pénètrent pas simplement dans le square pour profiter de l'un des nombreux bancs prévus pour s'asseoir. Pourquoi choisissent-ils de s'asseoir dans un espace qui n'est pas conçu pour cet usage alors qu'il y a, si près d'eux, un lieu conçu précisément pour cela ?

Les espaces pour s'asseoir à l'intérieur des squares ne sont pas aussi proches qu'ils en ont l'air. Ces squares sont bordés de hautes palissades et offrent peu de points d'accès. On doit entrer par des portillons semblables à des tourniquets, assez larges pour une seule personne à la fois, ce qui crée parfois des embouteillages piétons. Si l'on a un chariot, une poussette, un vélo ou si l'on est chargé de courses, cette manœuvre devient d'autant plus laborieuse. Une fois à l'intérieur, il faut trouver un endroit qui plaît, qui n'est pas forcément près de ces points d'accès. Je soupçonne qu'un certain nombre de personnes qui choisissent de s'asseoir sur le rebord à l'extérieur de ces squares ne souhaitent pas entrer dans le parc pour s'asseoir, puis se relever peu de temps après pour refaire le chemin et sortir. Elles préfèrent plutôt s'asseoir quelque part sur leur route.



Entrée sud-ouest du Square Léon

On remarque l'entrée peu accueillante du square, l'espace vert clôturé à droite, et l'absence de bancs immédiatement disponibles, ce qui rend le rebord extérieur plus invitant pour certains.

Les endroits agréables pour s'asseoir sont limités, car les squares de la Goutte d'Or sont relativement petits et peu nombreux pour une population fortement densifiée. Si l'on cherche une place au soleil ou à l'ombre, elles peuvent être déjà toutes occupées. Le rebord extérieur du Square Léon en particulier – mais aussi celui du Square Saint-Bernard – offre un genre de banc sans fin avec des zones tant ensoleillées qu'ombragées. On peut également observer un avantage supplémentaire à ces longues surfaces par rapport aux bancs : les bancs à l'intérieur des squares ont tendance à accueillir plus d'une personne uniquement si ces personnes se connaissent. Un nouvel arrivant dans un square à la recherche d'un endroit pour s'asseoir préfère souvent un banc entièrement inoccupé plutôt qu'un banc déjà occupé par une seule personne. Lorsque quelqu'un choisit de s'asseoir sur un banc où une autre personne est déjà installée, il a tendance à s'installer à l'extrémité du banc, loin du premier occupant. Bien que les bancs soient suffisamment larges pour accueillir trois ou quatre adultes confortablement, je n'ai jamais vu un tiers s'installer dans cet espace libre entre deux inconnus lorsque d'autres bancs moins peuplés étaient disponibles. Les gens semblent avoir moins de scrupules à s'asseoir à proximité de groupes d'étrangers lorsque la surface est un rebord allongé. L'architecture et l'espacement des bancs jouent certainement un rôle, mais il y a peut-être aussi un élément

psychologiquement territorial lié à un banc individuel, tandis qu'un rebord sans fin ne peut être revendiqué.



Psycho-Sécurité

Au square Léon, les arbres surplombent la palissade et le rebord extérieur de manière protectrice et réconfortante. On peut s'asseoir le dos contre les barreaux de la palissade et se sentir en sécurité sous le feuillage qui fait office de parasol les jours chauds et ralentit la pluie les jours humides. Ces branches ont l'avantage supplémentaire de permettre aux utilisateurs du rebord de se rapprocher de la nature sans contourner les

palissades pour se rendre au parc. De manière similaire, s'asseoir sur le rebord extérieur permet à une personne d'avoir le dos contre la barrière, donnant le sentiment instinctif de sécurité face à quelque chose qui pourrait surgir par derrière. Ce phénomène peut être observé à l'inverse chez ceux qui choisissent de s'asseoir sur le rebord intérieur de la palissade. Ceux qui s'assoient sur le rebord à l'intérieur de la place ont le dos tourné vers le trottoir et tournent instinctivement et invariablement la tête pour voir ce qui se passe derrière eux lorsque des piétons passent. À l'intérieur de la place, il y a peu de chance de mouvement juste derrière ceux qui choisissent la psycho-sécurité du rebord extérieur.

Regards

L'une des principales activités de ceux qui s'assoient dans les rues de la ville est de regarder. La plupart des gens ne lisent pas un livre ni ne regardent leur écran mobile en permanence, et ils ne font pas non plus "rien". Ils apprécient ce que Jane Jacobs appelle le ballet de la ville dans son ouvrage de 1961 *Déclin et survie des grandes villes américaines*. « Sous un désordre apparent, là où la ville ancienne fonctionne correctement, il existe un ordre merveilleux autour duquel s'ordonnent la sécurité dans la rue et la liberté dans la cité. Cet ordre est complexe et à sa base, il y a le dédale de la circulation piétonnière qui engendre une suite infinie de témoins et d'observateurs. Bien que cet ordre, fait de déplacements et de changements, soit de la vie et pas de l'art, nous pouvons fantasmer et dire que cette forme d'art propre à la ville peut être comparée à de la danse. Mais, il ne s'agit pas d'une danse simpliste au rythme de laquelle tout le monde lève la jambe, pirouette en même temps et fait la révérence à l'unisson : il s'agit d'un ballet aux figures compliquées dans lequel les solistes et les groupes jouent des rôles distincts qui par miracle se complètent les uns les autres pour former un ensemble bien ordonné. Le spectacle du ballet des rues d'une cité n'est jamais le même d'un endroit à un autre et chaque fois, il donne lieu à de nouvelles improvisations ». (Jacobs, p.60)

L'un des endroits les plus populaires pour s'asseoir sur le rebord extérieur de la place Léon se trouve près de l'entrée nord, là où la rue Cave, la rue Léon et la rue Saint-Luc se croisent.



Vue panoramique depuis l'entrée nord du Square Léon. Google Street View.

Cet endroit offre un emplacement idéal pour se positionner en spectateur du ballet de la ville, car ces rues offrent des perspectives à travers le quartier et servent de canaux de circulation piétonne, alimentant un flux incessant de passants à observer. On s'assoit le dos contre la

palissade, les branches protectrices au-dessus, en regardant vers les rues, tout comme on le ferait sur la terrasse d'un café où les tables et les chaises sont souvent disposées pour regarder vers l'extérieur, le dos contre le bâtiment, et un auvent au-dessus. Dans un cadre urbain naturel, ces rebords fournissent les conditions que les terrasses imitent délibérément. Le rebord extérieur de la place offre une place au premier rang pour le ballet de la ville, comme une terrasse de café, mais sans avoir à payer pour s'y installer. Jacobs décrit le ballet de la ville dans le contexte de la sécurité des rues. Elle soutient que les gens dans la rue fournissent des yeux sur la rue, ce qui dissuade ceux qui pourraient être assez audacieux pour voler ou commettre des violences contre autrui. Si nous acceptons l'hypothèse de Jacobs selon laquelle les rues urbaines dynamiques engendrent des rues sûres grâce à la surveillance réflexive de ses utilisateurs, alors nous ne serions pas loin de pouvoir argumenter que dissuader les gens de traîner dans les rues en les empêchant de s'y poser et de s'y reposer pourrait rendre certaines zones peu sûres.

Espaces Fermés - Jardins semi-privés

Bien qu'il y ait très peu d'espaces verts dans cette zone urbaine, certains qui étaient autrefois ouverts au public ont été semi-privatisés en tant que « jardins communautaires » et ne sont désormais accessibles au public que quelques heures par semaine. C'est le cas du Square de Jessaint et d'une grande partie du square Alain Bashung, par exemple. Ils peuvent être considérés comme semi-privés, en raison du nombre relativement restreint d'individus qui entretiennent ces espaces autrefois publics et y ont désormais accès. Il est fréquent que les jardins communautaires soient ouverts quelques heures au public, mais rare que des squares publics soient dédiés à cet usage. La conception des jardins communautaires était de se réapproprier des espaces inutilisés qui pouvaient être rendus verts, comme des terrains vagues, des parkings en dégradation ou des friches. Le fait que la mairie ait encouragé cette appropriation de l'espace public révèle la manière dont les pouvoirs en place cherchent à empêcher l'installation de ceux qu'elle définit comme indésirables en déléguant la gestion et l'entretien d'espaces verts à des habitants jardiniers. La stratégie politique consistant à rendre l'espace public inconfortable ou peu accueillant, à privatiser des espaces publics et à recourir à la violence par la force policière pour chasser les indésirables de l'espace public ne semble avoir qu'une efficacité extrêmement ponctuelle et limitée. On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi d'autres tactiques n'ont pas été essayées. Des zones urbaines accueillantes, avec de nombreux endroits où s'asseoir, existent partout dans le monde et des espaces fonctionnels

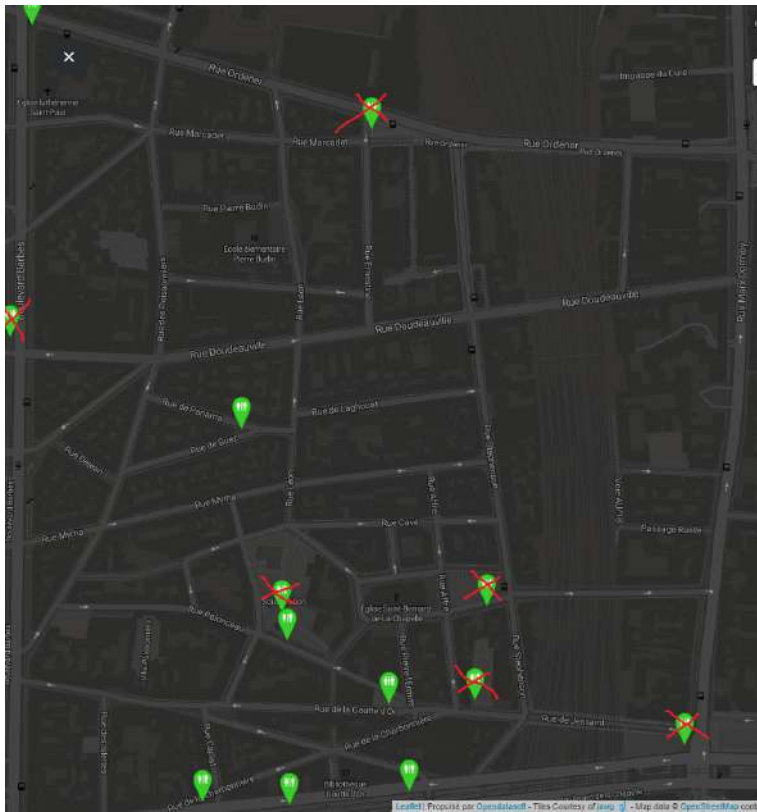
peuvent même être trouvés à Paris (comme à la Gare de Bercy). La Goutte d'Or offre une myriade d'espaces qui pourraient être aménagés avec de la verdure et des infrastructures de sièges. De même, il existe des espaces où il y a de la verdure, mais aucun endroit où s'asseoir pour en profiter. Il est bien connu que les espaces verts en milieu urbain ont des effets positifs sur la santé mentale des citadins, mais il va sans dire que pour que ces effets positifs se produisent, les habitants doivent pouvoir accéder à ces espaces. Par conséquent, réduire les espaces verts publics, les heures auxquelles ils sont accessibles, ou encourager les gens à ne pas traîner autour d'eux en les rendant inconfortables semble être contraire aux intérêts des résidents.

Terrasses, Toilettes, Police

Un type très différent d'espace pour s'asseoir se trouve sur les terrasses des cafés, bars et restaurants. Il y a plusieurs différences significatives entre les terrasses et les autres espaces publics autorisés, qui incluent : l'accessibilité, les commodités et l'interaction avec la police. Les terrasses des cafés, bars et restaurants sont bien sûr accessibles uniquement à ceux qui peuvent se permettre de consommer quelque chose. Elles



viennent invariablement avec l'accès à des toilettes et de l'eau pour se laver. De plus, je n'ai jamais vu la police choisir quelqu'un au hasard sur une terrasse pour le fouiller ou le harceler, ce que j'ai observé plusieurs fois avec des individus vaquant à leurs occupations dans la rue ou sur les places. Lors d'une de ces occasions, un groupe de trois policiers que j'avais observé s'est arrêté pour contrôler un homme qui se tenait sur le trottoir de la rue Caplat, non loin du boulevard de la Chapelle. J'ai sorti mon téléphone pour filmer discrètement l'interaction et j'ai été repéré par quelques hommes qui n'étaient clairement pas contents que je filme dans cette zone. J'ai expliqué que je filmais la police, pas eux. L'un d'eux s'est approché en sortant son propre téléphone et a commencé à faire défiler vigoureusement des dizaines de photos qui



montraient des blessures que la police lui avait infligées. Son visage avait été sévèrement battu. J'ai remarqué une cicatrice sur son front au même endroit que la grande plaie enflée visible sur les photos. Il a fait défiler des photos de son orteil écrasé lorsqu'un policier l'avait coincé entre le béton et sa botte de travail. Il a expliqué qu'il venait de parler avec un ami quand ils l'avaient interpellé. Ils l'ont emmené derrière le commissariat où ils l'ont battu sans l'arrêter, ne laissant

aucune trace écrite de leur interaction. Ceux qui traînent sur les terrasses, plutôt que dans la rue, échappent à ces contrôles policiers.

L'accès aux toilettes et à l'eau représente une autre différence importante. Le site web de la ville de Paris répertorie 13 toilettes dans les limites de la Goutte d'Or, mais n'indique pas lesquelles sont hors service ou fermées indéfiniment, alors je me suis rendu dans chacune d'elles pour en savoir plus. Parmi celles qui fonctionnent, il y a 7 sanisettes avec une porte se verrouillant automatiquement et un mécanisme de nettoyage, et 2 urinoirs. Comme les sanisettes ferment leurs portes pour se nettoyer automatiquement après chaque utilisation, ce qui prend environ 1,5 minute, le nombre de personnes qui peuvent les utiliser dans un laps de temps donné est réduit. J'ai trouvé une file de personnes à la seule sanisette fonctionnelle au nord de la rue Polonceau et j'ai chronométré une moyenne de quatre minutes entre chaque utilisation, avec un flux constant de personnes attendant, ce qui signifie qu'un maximum de 15 personnes peuvent se soulager par heure en utilisant ces dispositifs. S'il y avait une file de 6h du matin à 22h du soir et que cette toilette était constamment utilisée, précisément 240 personnes pourraient se soulager par jour au nord de la rue Polonceau dans la Goutte d'Or.

Neuf toilettes fonctionnelles dans toute la Goutte d'Or équivaldraient à avoir 24 toilettes individuelles pour le Stade de France complet, ce qui ne prend en compte que la population

recensée de la Goutte d'Or et non les usagers. En résumé, l'infrastructure disponible pour que les gens puissent se soulager est totalement insuffisante. Et de la même façon que lorsqu'il n'y a pas de banc en vue, on s'assoit ailleurs, on trouve un coin, une ruelle ou un buisson lorsqu'il n'y a pas de toilettes.

Pétitions et démocratie participative

On pourrait soutenir que puisque les pétitions menées par la société civile pour retirer les bancs publics dans la Goutte d'Or sont à l'origine de ces campagnes, le paysage décrit ci-dessus est le produit d'un système démocratique sain. Cela pourrait également être dit pour l'appropriation de l'espace vert public pour les jardins semi-privatisés, puisqu'ils ont fait l'objet de campagnes de budget participatif. Cependant, on peut s'interroger sur les mécanismes effectifs de la démocratie participative. J'ai pu trouver une pétition demandant le retrait d'un des derniers bancs restants sur le Boulevard Barbès. Elle a réuni 31 signatures et le banc a été retiré. Cela soulève la question suivante : les autorités mettent-elles en œuvre les requêtes portées dans les pétitions par souci de participation citoyenne réelle ou les mettent-elles en œuvre parce qu'elles sont conformes à leur programme politique ? Il serait intéressant de compiler un corpus complet de pétitions qui réussissent et échouent pour tester cette hypothèse. Une autre manière plus simple de tester cela serait de collecter 32 signatures demandant un banc sur le Boulevard Barbès et voir ce qui se passe.

Un article de Sherry Arnstein, publié à l'origine en 1969, décompose et classe les niveaux de participation du bas vers le haut à l'aide de l'analogie des échelons d'une échelle. Une expérience serait nécessaire pour déterminer à quel niveau de l'échelle se situent les programmes de budget participatif, mais la première phase d'une telle expérience est facile à imaginer. Par exemple, on pourrait proposer de réduire la présence des forces de police dans la Goutte d'Or et d'augmenter le nombre de travailleurs sociaux et de médiateurs, de sorte que le budget nécessaire à cette action serait négligeable. Nous pourrions avoir une idée du niveau auquel se trouvent les pratiques de budget participatif en fonction de la manière dont la municipalité publie le projet, permettant ainsi qu'il soit voté ou non.

Une expérience de pensée pour la Goutte d'Or

Il existe de nombreuses façons de semer les graines de l'organisation communautaire. On peut spéculer, par exemple, que la création d'espaces verts urbains conviviaux pourrait créer des points de rencontre dans un quartier, où des utilisateurs jusque-là ignorants de l'existence des uns et des autres pourraient se parler. Si ces espaces, contrairement aux terrasses, aux squares et aux parcs aux horaires restreints, étaient accessibles et attrayants pour des personnes de tous horizons, représentant ainsi les habitants de la Goutte d'Or, on pourrait imaginer comment de nouvelles idées sur la vie de quartier pourraient germer.

Dans le même esprit, on pourrait imaginer des fêtes de quartier fréquentes ou d'autres événements communautaires où les rues seraient fermées à la circulation, réappropriées par des auberges espagnoles, des barbecues, des concerts et des voisins qui ne se sont jamais rencontrés. Peut-être qu'à l'une de ces occasions, un groupe d'habitants de la rue commence à discuter et se rend compte qu'il n'y a qu'une seule toilette publique fonctionnelle au nord de la rue Polonceau. Ils réalisent que les coins X, Y et Z sentent souvent l'urine parce qu'il n'y a tout simplement pas d'autre endroit pour uriner. L'un d'eux suggère qu'ils pourraient demander à la mairie d'installer plus de toilettes dans le quartier. Ils font quelques recherches et découvrent que ces toilettes robotisées coûtent 10 000 euros chacune à installer et au moins 15 000 euros par an à entretenir, sans compter le coût de l'eau. Peut-être pas la meilleure utilisation de leurs impôts. Même si elles étaient utilisées à leur capacité maximale de 240 fois par jour, cela coûterait presque 30 centimes par pipi la première année et presque 20 centimes par pipi par la suite ! Ils se rendent compte que la ville doit être consciente du manque de toilettes et aurait certainement trouvé une solution si elle avait vraiment pris en compte les besoins des habitants et des contribuables dans ses réflexions.

Ces voisins, désormais investis dans l'amélioration de leur quartier, baissent les yeux, se grattent la tête, et remarquent collectivement l'océan de béton sous leurs pieds. Et si on retirait une partie de ce béton pour créer de petits jardins avec des toilettes sèches et des bacs à compost ? Nous pourrions former une coalition d'associations, comme Halage, Graine de Partage, Les Alchimistes, ainsi que des membres de la communauté intéressés, et utiliser les déchets compostés pour nourrir nos fleurs ! Si on utilise du bois de récupération, on pourrait en construire des dizaines pour une fraction du coût d'une seule toilette robotisée, et si cela était fait à grande échelle, peut-être pourrait-on un jour nager dans la Seine ! Et vous savez quoi ? Si cela ne fonctionne pas, on adapte, modifie le plan, ou essaie autre chose !

Disons qu'ils rédigent leur plan et le proposent par l'un des seuls moyens possibles – le budget participatif. Supposons en outre que la mairie accepte de le publier parmi les autres projets (dont beaucoup figuraient déjà dans leur programme, mais cela donne l'impression que les habitants participent). Supposons encore que la désinformation et la propagande sur la sécurité et la propreté des toilettes sèches ne tuent pas le projet. Et supposons enfin que le projet passe. Comme les projets du budget participatif sont annuels et qu'il y a souvent une phase de logistique et de discussion, des années pourraient s'écouler entre la conversation initiale de ces citoyens et le début des travaux. Il est possible qu'entre-temps, certains membres du groupe de cette première discussion à la fête de quartier aient déménagé ailleurs, et que ceux qui sont restés soient épuisés et désabusés par le processus imposé par la ville. Ils étaient prêts à construire quelque chose dès le week-end suivant.

Un programme municipal présenté comme facilitant l'action des citoyens peut avoir l'effet inverse en les freinant. Pendant ce temps, alors que l'on débat de la sécurité et de l'hygiène des toilettes sèches dans le quartier, les passants continuent de marcher dans ou à côté des excréments faute d'action et d'hésitation des responsables municipaux. Mieux vaut jouer la sécurité. La vérité, c'est que cette fête de quartier où ces voisins se sont rencontrés n'aurait probablement jamais eu lieu. Bloquer la rue pour faire un barbecue où les enfants peuvent jouer est trop dangereux.

Semer des graines – Cultiver des communautés – La nature des villes

L'espace urbain évolue constamment pour former un écosystème qui reflète ses multiples utilisateurs. Certaines caractéristiques de cette interaction complexe entre l'espace et ses usagers disparaissent, tandis que d'autres fleurissent, composant les cultures fines et intriquées des communautés urbaines. Le ballet qui en résulte est trop complexe pour être planifié ou chorégraphié intentionnellement. Quand on tente de structurer ce ballet sur une scène ordonnée par des intentions urbanistiques, le paysage qui en résulte est fade et artificiel, comme du pain blanc rassis. Des hommes comme Robert Moses, Baron Haussmann et Le Corbusier ont tous été autorisés à vivre leur fantasme de balayer de la main le château de sable de leur sœur comme des demi-dieux tout-puissants, injectant des antiseptiques dans le mycélium du sol forestier urbain. Peut-être est-ce la réaction naturelle de certains hommes autorisés à regarder les plans de ville d'en haut comme des dieux, et ayant le pouvoir de remettre de l'ordre dans le chaos qu'ils perçoivent avec une logique cartésienne. Ce qu'un urbaniste voit dans cette perspective

macro a très peu à voir avec le foisonnement vital des communautés dans la rue, au niveau micro. Pour que le microbiome des communautés prospère, il faut encourager une culture d'interactions saines et constructives entre ses membres à prendre racine.



5-ENQUETE COLLECTIVE SUR LES JARDINS PARTAGES DE LA GOUTTE D'OR, 2025.



Enquête réalisée en octobre 2025 (sous la direction de Virginie Milliot) dans le cadre du « *Cours Pluridisciplinaire sur le terrain* » du Master 1 d'anthropologie de l'Université Paris-Nanterre, par Élise BECKER, Henrique BELZ RAMOS, Loris BOUGUETTOUCHA, Noor BRIAND, Gora DIOP, Adèle HASCOAT, Faska IMGALINE, Alexis IROULANDY, Ndeye Marie KENEME, Sherine MOUFAKKIR, Florian-Simon ROTHMAN, Nesma SALEM, Dioulde SENE. Avec la participation de Paul Bai (doctorant en sociologie, Laboratoire AAU) et Manuela Vieira Blanc (Universidade Federal do Espírito Santo, Brésil)

À la demande de l'association la *Goutte Verte*, des étudiant-e-s du Master 1 d'anthropologie de l'Université de Paris Nanterre réalisent chaque année depuis 2021 une petite enquête de terrain sur les jardins partagés de la Goutte d'Or et les enjeux de la végétalisation du quartier. L'association *Graine de Jardins* met généreusement à notre disposition son local durant une semaine. La richesse des textes produits au fil des années a motivé les associations à imaginer un festival des jardins (***La Goutte d'Or s'arrache au bitume***) qui se tiendra du jeudi 17/09/2026 au samedi 17/10/2026. L'idée est de restituer plus largement ces résultats d'enquête (sous forme d'exposition et de conférences) et de faire connaître les jardins collectifs de la Goutte d'Or. Les enquêtes ont eu lieu cette année du 13 au 17 octobre 2025. Nous avons réalisé une ethnographie des ateliers pédagogiques qui se tiennent chaque semaine dans les jardins Aziza et Bashung et avons enquêté sur des questions d'actualité : les conflits autour des bacs de la rue Richomme, la perception par les commerçants des changements induits par la végétalisation des rues de La Charbonnière et de Chartre. Des portraits de jardiniers et des descriptions des jardins partagés ont également été réalisés dans la perspective du festival.

5.1. Faire classe dehors (Loris Bouguettoucha et Adèle Hascoat)

À partir d'une courte enquête ethnographique menée au jardin Alain-Bashung, cette étude analyse comment la « classe dehors » transforme un interstice urbain en véritable milieu éducatif. L'attention se porte sur les pratiques situées des instituteur·trice·s et des enfants, les régimes de présence qui s'y déploient, et les ajustements continus nécessaires dans un espace ouvert, traversé de flux et de présences multiples. Dans ce contexte, les activités menées révèlent une pédagogie fondée sur la sollicitude, la gestion des vulnérabilités et la valorisation des expériences sensibles.

Notre étude de terrain s'appuie sur des entretiens et des observations de plusieurs encadrant·e·s exerçant dans les écoles voisines du square. À l'École Maternelle Saint-Luc, Ariane, institutrice en moyenne section, et Nadège, ATSEM¹². À l'École Élémentaire Doudeauville, Marie, institutrice en cours préparatoire, et Christine, AESH¹³ au sein de la même

¹² Agent·e Territorial Spécialisé des Écoles Maternelles.

¹³ Accompagnant·e d'Élèves en Situation de Handicap.

école. À l'École Primaire Jean-François Lépine, Jérémie, instituteur de CE1, et Anna, institutrice en ULIS¹⁴. Ces voix croisées permettent de saisir la diversité des pratiques pédagogiques déployées au jardin Alain-Bashung. Les données recueillies proviennent d'observations directes des pratiques pédagogiques, des enfants dans les différents espaces du square et du jardin, des interactions entre adultes et enfants ainsi qu'entre pairs.

Le Square et le jardin Alain-Bashung

Accessible par la rue de Jessaint, le square est un espace vert enclavé dans un îlot d'immeubles, créant une ambiance de cour intérieure protégée du tumulte urbain malgré un paysage sonore omniprésent (métro aérien, Gare du Nord, circulation, perruches). Le square est structuré par des allées sableuses, une barrière décorative, un point d'eau, une pergola ombragée avec assises, ainsi que deux aires de jeux pour enfants. Des dispositifs anti-nuisibles et une toilette publique fermée complètent l'aménagement.

Situé à l'intérieur du square et géré par l'association La Goutte Verte, le jardin est un espace plus fermé, ouvert au public trois après-midis par semaine, avec des ouvertures ponctuelles pour des groupes spécifiques. Il se compose de sentiers étroits bordés de palissades, zones en jachère, blocs de pierre, compost, poulailler, cabanon de stockage, abri couvert, point d'eau à pompe manuelle, et ancienne bergerie utilisée comme réserve. Un potager clôturé longe le mur et une estrade en bois sert de lieu de rassemblement. L'ensemble fonctionne grâce à l'implication de bénévoles.

¹⁴ Les Unités Localisées pour l'Inclusion Scolaire sont, en France, des dispositifs qui permettent la scolarisation d'élèves en situation de handicap au sein d'établissements scolaires ordinaires. Les ULIS se trouvent ainsi sous la responsabilité du chef d'établissement.

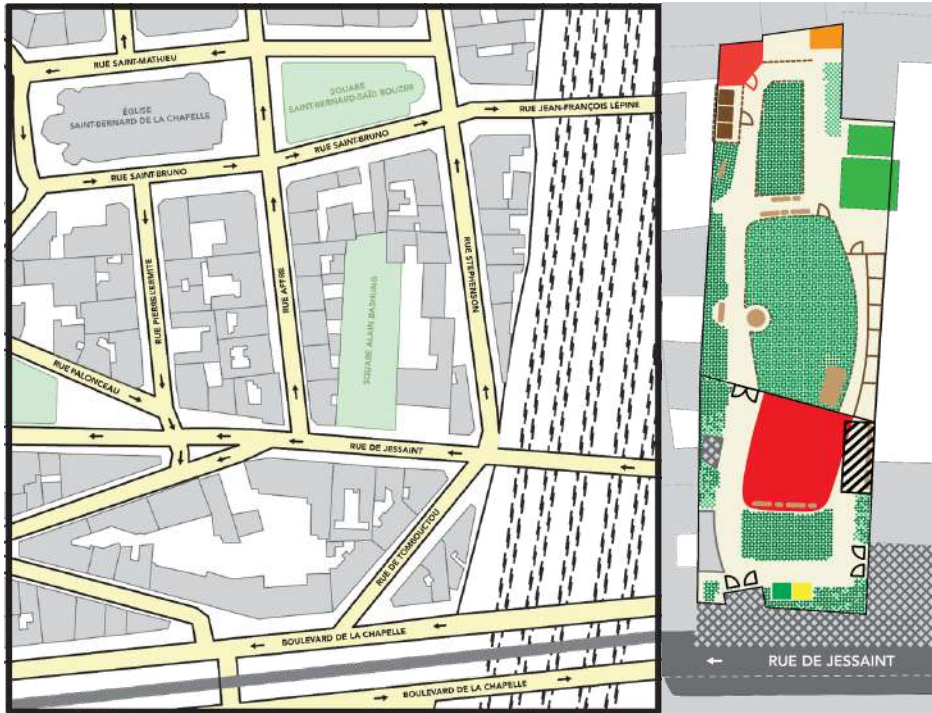


Figure 1 (gauche) - Distribution des rues et îlots de la Goutte d'Or. Données collectées sur l'IGN, Loris Bouguettoucha, 2025.

Figure 2 (droite) - Morphologie du Square Alain-Bashung. Données collectées sur place au Square Alain-Bashung et IGN, Loris Bouguettoucha, 2025.

Faire classe dehors

En avançant deux par deux derrière Ariane, avec Nadège en queue de file, les enfants arrivent au jardin dans un ordre qui rappelle le cadre scolaire de la sortie. Leur entrée ordonnée contraste avec l'agitation de la rue. À l'entrée du jardin, Stéphanie les accueille et les premiers enfants lèvent les yeux vers une grande sculpture en bois, qu'Ariane les invite à saluer ; « *c'est un monstre protecteur* ». La scène, à cette distance, a quelque chose de cérémonial, de ritualisé.

Les enfants s'installent sur les bancs de l'allée principale. De là, la classe se recompose : des mains qui se lèvent, des dos qui se redressent, des regards qui glissent encore vers les arbres avant de revenir à Ariane. Elle lance la discussion : qu'évoque pour eux « faire classe », et qu'évoque « dehors » ? Puis elle lance : « En classe, on travaille, on apprend. » — « Dehors, on travaille en observant. » Nous entendons sans peine le rappel d'Ariane : ici, on est en classe, même si le ciel fait office de plafond.

Les encadrant·e·s maintiennent le cadre en utilisant divers outils : signaux (cloche), gestes rituels (respiration, retour en cercle) et consignes répétées. Ils ajustent constamment l'espace et

orchestrent l'attention du groupe, encadrant l'exploration dans un environnement ouvert et instable par une vigilance pédagogique permanente : reformuler les consignes, encourager, rappeler les limites, corriger la prononciation, distribuer la parole, contrôler les déplacements. Il en va de même avec l'usage des outils pédagogiques. Les bâtons trouvés au sol deviennent supports pour tracer des lettres [Figure 2a & 2b]. Les mesures, les quantités, les comparaisons, se travaillent à partir d'éléments du jardin : compter les feuilles, aligner des morceaux de bois, évaluer la taille d'un bâton.

Explorer en faisant attention

Ariane énonce les règles qui vont structurer la séance : « 1) on respecte ce qui est vivant ; 2) on ne mange pas les plantes du square Bashung ; 3) on ne sort pas du jardin ; 4) on se rassemble quand on entend la cloche ; 5) on explore lentement ». Ces consignes fonctionnent comme un ancrage face à l'instabilité propre au dehors, où les stimulations sont multiples et les possibilités d'échappée nombreuses. Ces règles, répétées et contextualisées, leur permettent de comprendre que leurs actions ont un impact direct sur le monde vivant qui les entoure.



Figure 2a & 2b - Outils de traçage. Adèle Hascoat en 2025.

Les pratiques mises en œuvre par Ariane illustrent de manière particulièrement nette la dimension sensible et attentionnelle qui traverse les classes dehors. Elle met en valeur les objets trouvés par les enfants en les qualifiant de « trésors » - feuilles percées, cailloux brillants, morceaux de bois - ce qui confère une dimension symbolique à des éléments ordinaires du jardin. Cette approche stimule une exploration libre et attentive, où les enfants choisissent un objet à présenter au groupe, développant ainsi un lien personnel et affectif avec leur

environnement. L'objet, transformé en bien propre, reflète l'appropriation émotionnelle et sensible que permet l'expérience du « dehors ».

La perception du monde naturel chez les enfants est fortement influencée par leur petite taille et leur faible expérience des milieux végétalisés. Urbain·e·s, ils·elles découvrent la nature par fragments : ce qui semble banal aux adultes devient pour eux source d'étonnement. Leur rapport sensible - aux textures, formes et sons - est donc très marqué par leur perspective corporelle et leur éloignement quotidien de la nature. Cela rend d'autant plus nécessaire un accompagnement pédagogique attentif, capable de transformer ces perceptions partielles en véritables expériences d'apprentissage et d'éveil sensoriel.



Figure 3a & 3b - Présentation des « trésors ». Adèle Hascoat en 2025.

Le rituel de présentation instaure un espace d'écoute et de reconnaissance mutuelle : chaque enfant expose son « trésor » sur une bâche délimitant un espace temporaire de classe [Figure 3a & 3b]. Ils·elles participent à son installation et repliage, ce qui structure l'activité. Encadré·e·s par l'institutrice, ils·elles respectent les règles de parole et d'attention, tandis que de courts exercices corporels - massages du visage, étirements ou grimaces collectives - recentrent le groupe, apaisent l'énergie des enfants et renforcent leur rapport sensoriel au corps et à l'environnement.

L'atelier *Land Art*¹⁵ de Marie, institutrice en cours préparatoire, accompagnée d'une AESH, Christine, et d'un parent d'élève, Milika, mobilise lui aussi une attention aux gestes, aux matières et aux sensibilités des élèves. À partir d'outils rudimentaires et de matériaux trouvés autour d'eux, les enfants se doivent de réaliser un tableau disposé sur une planche cartonnée blanche. L'accent est mis sur la liberté créative et sur la capacité à « trouver de la beauté » dans des éléments simples. Marie introduit ensuite un travail d'explicitation : nommer le tableau ; expliquer ses choix ; écrire le titre ; placer un cartel.



Figure 4a & 4b - Confection des tableaux. Loris Bouguettoucha, 2025.

Deux garçons courent autour du jardin ; Matéa grimpe sur un rocher avant d'être rappelé à l'ordre par sa mère. Au loin, une autre consigne résonne : il est interdit de grimper sur les rochers. Les régulations s'effectuent aussi entre enfants : l'un rappelle à un camarade qu'« *il ne faut pas arracher* », « *c'est la maîtresse qui l'a dit* ». Cependant, l'agitation monte, certains se mettent à jouer à cache-cache. L'ATSEM réprimande : « *On marche, on ne court pas* », d'un ton ferme. La voix de Marie, plus forte, rétablit le cadre : « *On est en classe, on n'est pas à la*

¹⁵ Le *Land Art* désigne un courant artistique apparu à la fin des années 1960, principalement aux États-Unis, consistant à utiliser directement les éléments naturels (terre, pierres, végétation, eau, etc.) pour réaliser des œuvres in situ, souvent éphémères et destinées à se transformer ou à disparaître sous l'effet des conditions environnementales. Cette pratique interroge simultanément le rapport de l'artiste au paysage, la matérialité des œuvres et la notion même de conservation.

récréation. » Même dans ce milieu ouvert, les rôles sont clairement distribués et la maîtresse reste garante du cadre pédagogique.

Dans les faits, « explorer » signifie donc chercher, manipuler, observer — tout en intégrant une série de consignes indispensables au fonctionnement du groupe. Ce n'est ni entièrement libre, ni entièrement contraint : c'est un ajustement permanent, pragmatique, entre ce que permet l'espace et ce que demandent les adultes.

Déployer une pédagogie du care

Acceptation de l'erreur

Tour à tour, au gré des volontaires qui lèvent la main, les élèves montent sur une estrade surélevée. Un lieu où l'on expose sa voix parfois avec assurance, parfois avec une appréhension palpable. Devant eux, en direction de la jachère, le reste du groupe est assis en demi-cercle sur une bâche déployée au sol. Leurs gestes encore agités se calment progressivement. La présence attentive des instituteur·trice·s Anna et Jérémie soutient la prise de confiance. Installé·e·s près du grillage qui borde l'aire de jeux, les enfants font entendre leur voix, sous le regard des badauds assis sur les bancs, ou les enfants de la crèche penché·e·s contre la barrière. Ce moment d'écoute partagée constitue une forme de sollicitude collective, où l'attention au récit de l'autre participe à l'apprentissage.

Une fille s'avance et récite la poésie. Les autres lèvent le doigt pour demander la parole, comme en classe. Les applaudissements fusent à la fin, un « bravo » lancé systématiquement par les adultes clôt chaque passage. La valorisation de l'effort est constante, presque enveloppante. Un nouveau garçon monte sur l'estrade ; Anna mime les mots pour l'aider, ses mains dessinant dans l'air la mémoire des vers. Un enfant parle, un autre écoute, un troisième regarde droit devant lui sans vraiment voir la scène. À côté, une AESH reste debout, légèrement en retrait, tenant la main de deux enfants de la classe ULIS qui ne participent pas à l'exercice mais restent proches.

Loin des injonctions de performance et des attentes de réussite propres à la classe, le jardin apparaît comme un espace où il n'y a rien à réussir. Cette suspension de l'enjeu scolaire classique rend possible une autre tonalité des interactions davantage traversées par des attentions ordinaires. Les pratiques pédagogiques observées ne relèvent pas uniquement d'un enseignement « hors les murs » : elles mobilisent, de manière explicite ou implicite, une

véritable éthique du *care*. Par *care*, nous entendons l'ensemble des dispositions, gestes et attentions qui visent à maintenir, soutenir ou restaurer les personnes et leur environnement ; une éthique relationnelle fondée sur la vigilance, la sollicitude, l'écoute et la prise en compte des vulnérabilités ordinaires dans les interactions quotidiennes.

Cette éthique se manifeste tant dans les modalités d'attention portées aux enfants que dans l'organisation des situations d'apprentissage, dans le rapport sensible aux objets, aux espaces, aux productions éphémères créées par les élèves, ou encore dans les gestes des instituteur·trice·s, dans leur manière de se rendre disponibles, de s'ajuster, d'encourager la prise de risque ou au contraire de protéger les enfants d'un excès de difficulté. Le jardin apparaît ainsi comme un milieu éducatif où les interactions se trouvent partiellement dégagées des exigences de performance et des impératifs d'efficacité propres à la salle de classe, ouvrant la possibilité de formes de sollicitude partagée.

« Respecter le vivant »

Cette pédagogie du *care* ne concerne pas uniquement la relation entre élèves et encadrants. Dans le cadre des classes dehors au jardin Bashung, la notion de *care* « envers le vivant » se manifeste de manière très concrète au travers des gestes et discours des adultes. Ils encadrent l'exploration tout en incitant les enfants à adopter une posture d'attention et de respect envers la nature, les éléments naturels deviennent alors, simultanément, des objets de curiosité et d'apprentissage. Ce qui constitue d'ailleurs une tension perpétuelle, celle entre la curiosité vorace des enfants et la prudence des adultes.

Mais ils ne se contentent pas d'imposer des interdictions de manière arbitraire, ils contextualisent, expliquent, enseignent. L'œuf de poule ne peut être mangé à cause de la pollution dont il est imprégné, dû à sa coquille poreuse qui peut laisser entrer des contaminants après la ponte - Ariane explique par la même occasion ce qu'est la pollution, à la demande des enfants. La présence d'un escargot au sol en émeut certains, Stéphanie demande alors à ce qu'ils fassent attention à ne pas l'écraser ; « *il a peur, vous êtes des géants pour lui aussi* ». Cette phrase invite les enfants à se représenter la vulnérabilité de l'animal, et à ajuster leurs gestes en conséquence. On rappelle aux enfants de ne pas arracher les plantes, et de manipuler les éléments avec délicatesse en expliquant que c'est « *fragile* », et « *toxique* » dans certains cas.

La scène autour des champignons illustre concrètement la manière dont le *care* se traduit dans les gestes et non seulement dans les consignes verbales. Stéphanie manipule un spécimen avec soin, le fait sentir et mobilise ainsi toute une palette sensorielle pour stimuler l'attention du groupe, tout en interdisant le contact direct. Nadège renforce cette vigilance en stoppant rapidement la main d'un enfant tenté d'enfreindre la règle. Plus tard, lorsqu'un enfant reste près d'elle, Stéphanie lui montre comment toucher le champignon avec mesure, décrivant sa texture et ses particularités. Ce moment privilégié met en lumière un apprentissage fondamental : comprendre par le corps. Apprendre à toucher c'est aussi apprendre à observer, à respecter, à comprendre. Le toucher n'est, alors, plus seulement sensoriel, mais aussi cognitif.

Dans ce contexte qu'est la classe dehors, le *care* « envers le vivant » dépasse la simple protection physique. Il initie les enfants à une relation sensible et responsable avec le monde. Chaque geste, chaque observation devient un apprentissage des connaissances environnementales, de la patience, de l'attention et du soin, tout en contribuant à développer une conscience éthique, en reconnaissant que chaque être vivant, même non-humain, à une valeur propre.

Pratiques situées et pédagogies sensibles dans un interstice urbain

Les « classes dehors » organisées au Square Alain-Bashung créent un espace-temps hybride où se croisent exploration et contraintes scolaires. Le jardin, loin d'être un simple lieu récréatif, devient un terrain d'apprentissages sensoriels, sociaux et éthiques. De la feuille au champignon, chaque élément suscite une curiosité vive. Les enfants observent, manipulent et développent un rapport « envers le vivant ». Les règles énoncées par les enseignant·e·s (« respecter le vivant », « manipuler avec précaution », « ne pas courir ») structurent cette exploration et installent les premiers gestes d'une pédagogie du *care*, fondée sur l'attention, la protection et la valorisation.

Dans cet environnement, le soin se déploie envers le vivant, envers les enfants, mais aussi entre eux, lorsque surgissent négociations, conflits ou entraides. Malgré l'extérieur, le cadre scolaire demeure perceptible : la parole reste régulée, les déplacements encadrés, les consignes réaffirmées. La liberté éprouvée par les enfants se confronte toujours à une vigilance permanente. Les rituels d'installation, les présentations collectives et les moments de regroupement contribuent à donner forme et sens aux séances. Tout en étant régulées, ces activités procurent toutefois de multiples bénéfices : découverte de la nature, stimulation de

l'imagination, du sensoriel, de la motricité, de la créativité, acquisition de connaissances écologiques, développement de l'autonomie et du vivre-ensemble.

Le jardin se distingue par une configuration à hauteur d'enfant. Il ouvre un espace de possibilités, où les plus jeunes peuvent expérimenter, manipuler, inventer. Cette échelle physique, adaptée à leur stature, favorise la projection et l'exploration autonome. La ville, en arrière-plan, laisse paradoxalement place à l'imaginaire : c'est parce qu'on s'en éloigne, symboliquement et sensoriellement, que de petit·e·s urbain·e·s s'autorisent à rêver.

5.2. Visions contrastées de la végétalisation des rues de la Charbonnière et de Chartres (Gora Diop et Faska Imgaline)

Nous avons mené une enquête sur les changements induits par la récente végétalisation des rues de la Charbonnière et de Chartres. Qu'est-ce que ces plantes installées en lieu et place



des voitures ont changé dans la vie quotidienne des habitants et des commerçants de la rue ? Comment vivent-ils cette transformation du paysage de l'espace de leur quotidienneté ?

La rue comme espace de travail

Les commerçants de la rue de Chartres (Mouss Phone boutique Lyca, coiffeur) et de la rue de la

Charbonnière que nous avons rencontrés (Gourmand DZ, Bazar oriental) s'accordent sur une vision négative des transformations de la rue. Ils nous ont raconté « *l'enfer des travaux* » : un an de bruit, de poussière et de saleté et une activité économique qui décline. « *les barrières*

qu'il ont mis dans les trottoirs compliquaient encore plus les choses, le passage était restreint et tout poussiéreux, les gens ne voulaient plus passer par cette rue, par peur de se salir ». Ils se plaignent de n'avoir été ni consulté ni aidé dans cette transition. « La pire chose c'est qu'ils n'ont même pas pris notre avis ou nous prévenir, on ne bénéficie d'aucun avantage au contraire ça a tué notre commerce, même le marché du weekend ne marche plus comme avant il est presque vide... ils veulent éliminer les voitures et nous dans tout ça ? ». Le coiffeur nous a affirmé ne pas comprendre ces choix d'aménagement « les fleurs c'est bien beau mais ça nourrit pas ! ». Ils affirment avoir perdu de la clientèle, du fait des travaux et de l'impossibilité à se garer dans la rue depuis que les parterres de fleurs ont été installés.



Les commerçants rencontrés expriment d'abord une réaction de surprise et d'incompréhension face aux aménagements récents. Plusieurs témoignent avoir découvert l'installation des bacs de plantation le matin même de leur pose, sans qu'aucune information préalable n'ait été donnée. Cette absence de consultation crée un sentiment d'injustice : ils travaillent dans ce quartier depuis des années, parfois des décennies, et estiment que leur présence aurait dû leur donner droit à une participation minimale à la décision. Lorsque certains se sont renseignés auprès des services municipaux, il leur a été dit que rien ne leur garantissait juridiquement le

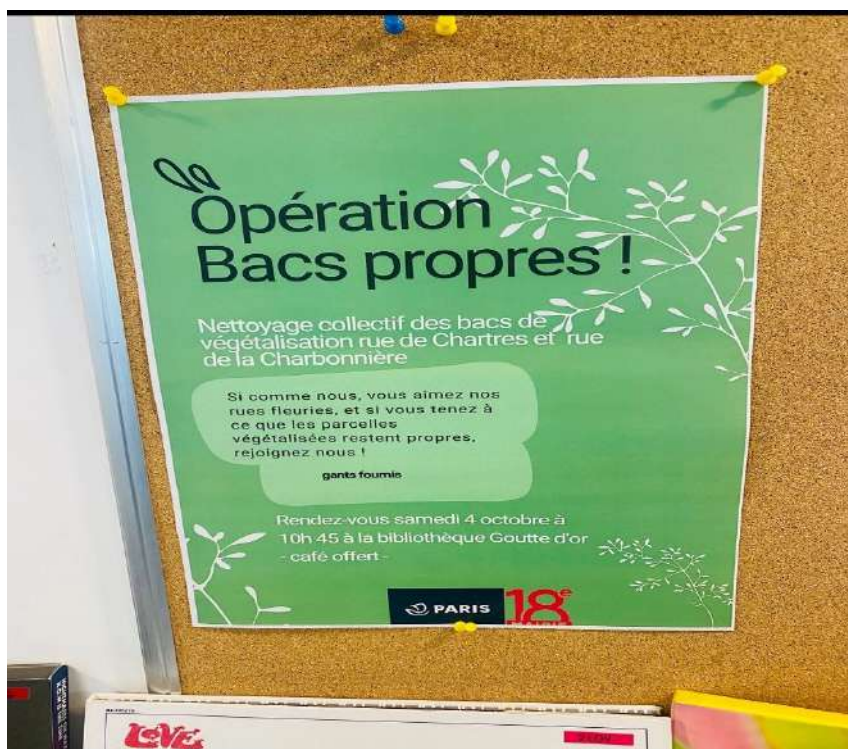
droit à une place de stationnement devant leur commerce. Les commerçants expliquent que la disparition de places de stationnement complique directement leur quotidien : ils doivent désormais payer un parking mensuel coûteux, transporter leur marchandise à pied, ou encore réceptionner leurs livraisons dans des conditions difficiles. Ces contraintes prennent place dans

un contexte économique déjà tendu : baisse de fréquentation, concurrence, fermeture progressive d'autres boutiques de la rue, difficultés à maintenir une clientèle fidèle dans un quartier en mutation. Pour eux, la rue n'est pas seulement un espace urbain : c'est la condition matérielle de leur travail, de leur survie économique et de leur activité commerciale.

Le végétal, perçu comme décoratif, leur semble détourner les ressources urbaines d'un usage fonctionnel, essentiel pour la vie du commerce local. Ils expliquent également que leur faible présence dans les instances locales -conseils de quartier, réunions publiques, espaces de participation- contribue à leur marginalisation. Non organisés en collectif, n'ayant ni le temps ni la disponibilité de se rendre à des réunions souvent programmées sur leurs horaires de travail, ils n'occupent pas les lieux où les décisions sont discutées. Ainsi, même nombreux, ils deviennent peu audibles. Leur travail quotidien dans la rue, pourtant visible, ne se traduit pas par une représentation institutionnelle réelle.

La rue comme espace de vie

Nous avons à l'inverse rencontré des habitants qui étaient heureux de cette transformation de la rue. En particulier Hélène qui a été à l'initiative de l'opération « bacs propres ». Une fois par mois environ, des habitant.e.s se rassemblent pour faire des maraudes de nettoyage dans les deux rues végétalisées. Elle raconte comment son initiative est née d'un diagnostic lui aussi



quotidien mais différent : celui d'un quartier où les déchets, les mégots, les détritus et parfois même les objets dangereux s'accumulaient dans l'espace public. Ce constat, répété chaque jour, lui donne peu à peu le sentiment d'un espace abandonné, non seulement matériellement mais aussi

symboliquement. Pour elle, l'état du quartier atteint la dignité même des habitants. Elle ressent alors un devoir d'agir : si rien ne change, si les habitants eux-mêmes ne se mobilisent pas, la dégradation du quartier continuera à s'aggraver. Avant d'interpeller la mairie, elle a pris le temps d'échanger avec ses voisins, des parents d'élèves, des commerçants, des habitants croisés dans la rue. Ces discussions lui ont permis de vérifier que son sentiment était partagé. Certains l'encouragent, d'autres soulignent les difficultés possibles, mais tous reconnaissent l'importance d'agir. Elle a essayé d'obtenir le soutien de la municipalité mais dans un premier temps son projet a été rejeté. Les arguments du refus étaient que la propreté du quartier relève exclusivement des services municipaux et qu'une démarche citoyenne indépendante ne peut pas intervenir à l'échelle du quartier. Hélène a essayé d'expliquer l'intérêt communautaire du projet, la mobilisation des habitants, l'importance de redonner aux riverains un rôle actif dans la gestion de leur espace, mais elle s'est heurtée à un refus catégorique. Convaincue que les habitants doivent s'impliquer dans la propreté de leur quartier, elle décide alors de relancer le projet de manière autonome, mais à une échelle plus réaliste : deux rues, la rue de Chartres et la rue de la Charbonnière. Ces rues sont à ses yeux des artères essentielles, souvent négligées mais très fréquentées et représentatives du cœur du quartier.

Pour fédérer les volontaires, elle ouvre un groupe WhatsApp, permettant aux habitants de s'inscrire, de discuter, de proposer ou simplement d'observer. Le groupe connaît rapidement un succès inattendu : les habitants rejoignent, parfois pour aider, parfois pour soutenir moralement, parfois juste pour suivre l'évolution du projet. Les premières séances de nettoyage mensuelles réunissent un public très varié : des jeunes, des retraités, des familles avec enfants. Les actions deviennent des moments de travail mais aussi des temps de sociabilité, où l'on se rencontre et où l'on redécouvre les autres habitants.

Un jour, une participante a été blessée par une piqûre accidentelle de seringue et a dû être conduite à l'hôpital. Cet événement a marqué profondément le groupe en rappelant les risques liés à une action bénévole dans un environnement parfois difficile. À la suite de ces difficultés, la municipalité finit par apporter un soutien matériel : gants renforcés, matériel professionnel, puis une petite subvention. Cet argent permet d'organiser un moment convivial dans une salle de la bibliothèque du quartier, avec un repas et un temps d'échange sur le projet. Hélène explique que ce moment a été très important : chacun a pu dire ce qu'il ressentait, partager les difficultés et les réussites, et consolider le lien entre les membres du groupe.

Au fil des mois, son initiative devient bien plus qu'un simple nettoyage. Elle devient un moyen de retisser du lien social dans un quartier où les difficultés économiques, urbaines et

sociales créent parfois de l'isolement. Certains commerçants les saluent lorsqu'ils les voient nettoyer, des enfants s'arrêtent pour aider quelques minutes, des habitants auparavant spectateurs finissent par rejoindre une séance ou par apporter de petites contributions. Pour Hélène, ces gestes sont essentiels : ils montrent qu'on peut transformer un quartier non pas seulement par de grands projets mais par de petites actions répétées, qui redonnent aux habitants la conscience qu'ils ont un rôle, une place, une responsabilité dans leur environnement.

Dans cette perspective, la rue cesse d'être uniquement un espace de circulation ou de travail : elle redevient un espace partagé, traversé par des rencontres, des échanges, des gestes symboliques. Hélène reconnaît que tout n'est pas simple et que les obstacles restent nombreux : participation fluctuante, critique de certains habitants, limites matérielles, problèmes structurels liés à la densité, au tourisme ou au trafic. Mais malgré ces difficultés, elle affirme qu'abandonner reviendrait à accepter la dégradation. Et cela lui est impossible : la Goutte d'Or est pour elle un lieu chargé d'histoire personnelle et collective auquel elle est très attachée.



Ces échanges montrent que les transformations du quartier de la Goutte d'Or ne se réduisent pas à des aménagements matériels, mais révèlent des visions profondément différentes de l'espace urbain. Pour les commerçants, la rue est d'abord un outil de travail indispensable, dont la reconfiguration sans concertation directe impacte leur activité, leur équilibre financier et leur sentiment de légitimité

dans le quartier. Pour des habitantes engagées comme Hélène, l'espace public est un lieu fragile dont la propreté, la dignité et l'animation dépendent aussi de l'implication de celles et ceux qui y vivent. Entre ces deux visions, l'institution municipale apparaît comme un acteur puissant, mais dont l'action, parfois insuffisamment concertée, peut être ressentie comme lointaine ou imposée, même lorsqu'elle finit par reconnaître et soutenir certaines initiatives locales.

5.3. Portraits de jardins et de jardiniers 1 (Dioulde Sene et Ndeye Marie Keneme)

Le jardin de la friche Polonceau

La friche est animée par l'association *La Table Ouverte* depuis 2017. Ce terrain devait initialement accueillir une mosquée et un auditorium dédié aux cultures de l'islam. Faute de moyens, la ville de Paris a finalement renoncé à ce projet et confié le terrain à l'association *La Table Ouverte*. La mairie a fait aplanir la friche et accordé un bail annuel modique à Rachid Arar, responsable de l'association. Cet espace permet aux habitants du quartier de se retrouver dans un espace convivial et sûr, loin des squares jugés par certaines familles insalubres et mal fréquentés. L'association organise différentes activités : une distribution gratuite et quotidienne de repas, sans justificatif ni condition d'accès, des activités et des animations pour les enfants et les familles (jeux de société, trampoline, etc.) et un centre de loisirs de proximité pour ceux qui ne partent pas en vacances.



C'est un espace de solidarité pour les plus précaires, principalement soutenu par la Mosquée de

Paris. La mairie de Paris apporte une contribution limitée de 0,25 cts par repas, ainsi que la Banque Alimentaire, Caritas et l'Institut Culturel d'Islam. La friche est également soutenue par des associations et des contributeurs privés. C'est un lieu où s'entrelacent solidarité institutionnelle, confessionnelle et citoyenne. La Table Ouverte a joué un rôle très important pendant le COVID en distribuant des repas aux plus précaires. Les bénévoles constatent un nombre croissant de personnes en situation de faim et ne parviennent pas toujours à faire face aux difficultés qu'ils rencontrent. La distribution du soir va ainsi être supprimée pour privilégier celle du midi « plus stable et sécurisée ». Ils proposent « un premier niveau d'accueil » à des personnes en difficulté, des femmes victimes de violence ou des mineurs isolés qui passent par le jardin, en leur proposant un repas mais ne proposent pas d'hébergement d'urgence.

Le jardin comprend également une ferme pédagogique, avec des lapins et des poules, pour initier les enfants et servir d'espace de répit pour les personnes malmenées par la vie. Les activités ludiques qui y sont organisées permettent de construire un lien intergénérationnel. C'est aussi un espace pédagogique. Les enfants y découvrent le cycle de vie des plantes et des légumes, parfois inconnus dans certaines cultures migrantes. Des écoles maternelles participent pour apprendre aux plus jeunes la germination, la croissance et la récolte. L'objectif est de créer des liens sociaux et interculturels, de transmettre des savoirs agricoles et culinaires. Le jardin est animé par un animateur référent et un jardinier bénévole, qui réalisent des boutures, des plantations et des initiations au jardinage.

L'aménagement du jardin avec différents types de matériaux, d'objets et de mobiliers récupérés (chaises, tables, caddies), sous des tentes et abris de fortune témoigne des dynamiques d'économie solidaire de ce lieu. Le mobilier coloré, la végétation foisonnante et le décor de fête -avec fanions et objets suspendus- contribuent à créer une atmosphère accueillante. Rachid Arar insiste beaucoup sur la dimension villageoise du quartier de la Goutte d'Or et ses valeurs de solidarité, de partage et de fraternité qu'il juge indispensables mais fragiles. Le jardin de la friche Polonceau est un microcosme urbain où ces valeurs sont précisément cultivées.

Abdel Kerba

Installé depuis la fin des années 1990 dans le 18^{ème} arrondissement de Paris, Monsieur Abdel est devenu une figure familière de la Goutte d'Or et de la Chapelle. Médiateur, animateur et formateur, il s'investit depuis plusieurs années comme bénévole dans plusieurs jardins partagés du quartier. Son travail s'inscrit dans la perspective d'une éducation à l'environnement



: il anime des jardins partagés, organise des ateliers autour de la nature, et transmet son savoir botanique aux enfants comme aux adultes. Dans le parc de la Chapelle Charbon, il accueille régulièrement des habitants du quartier pour leur faire découvrir la diversité des plantes, leurs usages et les gestes simples du jardinage urbain. Il intervient aussi au square Rosa-Luxembourg, au sein de l'espace

“Jardinons”, où il propose des activités autour du compostage, de la culture des plantes aromatiques et de la biodiversité en ville. Parallèlement, il collabore avec “Arrière-Cuisine”, un lieu associatif proche de la mairie du 18^e, qui allie écologie urbaine et alimentation durable.

Avant de se consacrer à ces missions, Abdel a exercé dans le secteur du bâtiment. Puis, mû par son goût ancien pour les plantes et la nature, il a décidé de se reconvertir. Ses ateliers abordent autant la culture et la transformation des plantes (bouturage, marcottage, greffage) que

leurs usages culinaires ou médicinaux. « *Je cultive toute une variété de plantes : des herbes aromatiques, des plantes médicinales, ainsi que différentes espèces d'arbres fruitiers. J'anime également des ateliers sur l'utilisation des plantes en cuisine, la multiplication des plantes par bouturage, marcottage ou greffage et la transmission des savoirs botaniques auprès des habitants du quartier.* » Il aime transmettre ses connaissances, apprendre aux citadins que certaines plantes facilement cultivables, comme *l'Artémisia annua*, peuvent être efficaces contre le paludisme, certaines infections virales ou bactériennes, que la lavande peut soulager la migraine et les maux de tête quand elle est utilisée en infusion ou en huile essentielle, ou que le romarin, mélangé avec de l'huile d'olive puis appliqué en masque, favorise la pousse et la santé des cheveux. Des plantes ordinaires peuvent être des sources de soins et de bien-être. Dans les ateliers pédagogiques qu'il anime avec les enfants, il privilégie les activités ludiques comme le tressage avec des branches de palmier ou la fabrication de nids avec des rameaux de saule. Ces activités développent la créativité en contact avec la nature. Avec les adultes, il propose des ateliers plus techniques, centrés sur la multiplication des plantes (bouturage, marcottage, greffe), l'introduction de nouvelles variétés, ou la gestion de l'adaptation des plantes au climat local. Il propose également des ateliers pour fabriquer ses propres bacs et cultiver ses plantes, même en espace réduit. Toujours entre deux jardins et deux rencontres, Abdel est surnommé par certains habitants « le jardinier de la Goutte d'Or » et par d'autres « le magicien aux mains vertes ».

Rachid Arar

Rachid Arar est une figure emblématique dans le quartier de la Goutte d'Or à Paris, connu pour son engagement solidaire et son action sociale. Né en 1961 à l'hôpital Lariboisière, Rachid Arar a grandi dans une famille nombreuse d'origine algérienne à la Goutte d'Or. Dès l'enfance, il travaille pour aider ses proches, puis suit le parcours commun des jeunes du quartier,

enchaînant les petits boulots avant de s'impliquer dans la vie locale.

Il est le fondateur de l'association Table Ouverte, créée officiellement en 2009. Cette association propose des repas et une aide quotidienne aux personnes en difficulté et organise des permanences sociales pour accompagner les habitants dans leurs démarches administratives et médicales, et accompagner des personnes en rupture avec la société. Rachid Arar travaille avec une équipe de bénévoles pour lutter contre l'isolement et la précarité. La Table Ouverte a été particulièrement active et



importante durant le confinement de 2020 où plus de 600 repas étaient distribués quotidiennement. L'association offre un soutien individuel (aide aux démarches, conseils), tout en cultivant un esprit d'entraide que Rachid Arar raconte avoir hérité de son histoire familiale. Il est décrit comme généreux, ouvert, et doté d'un fort sens de la dignité humaine. Il incarne

une forme d'engagement populaire et fraternel, très ancré dans le quartier, dont il est devenu l'un des piliers par son action solidaire et sa capacité à fédérer.

5.4. Enquête ethnographique sur les “négociations” de la rue Richomme (Henrique Belz Ramos, Noor Briand, Alexis Iroulandy, Sherine Moufakkir)

En France, le concept de « rue des écoles » s'est diffusé depuis 2019 dans le cadre des politiques de “ville respirable” et de transition écologique. Les études menées par l'ADEME et par des collectivités locales montrent que ces rues augmentent l'autonomie des enfants, renforcent la convivialité et améliorent la perception de sécurité des familles. Depuis l'été 2020, la Ville de Paris s'est engagée à piétonniser et végétaliser 300 rues dans le but de sécuriser et de créer des îlots de fraîcheur au cœur du milieu urbain. Un aménagement pour permettre la sécurité des tout petits mais aussi un effort de végétalisation d'espaces aussi denses.

C'est dans ce contexte que le projet de la rue Richomme (située dans le quartier de la Goutte d'Or et accueillant une école primaire, une maternelle et deux crèches) voit le jour à l'été 2019 dans le cadre d'un budget participatif et du programme municipal d'apaisement de la Goutte d'Or. La rue Richomme est désormais une rue adaptée et faite pour les enfants : réduction ou interdiction de la circulation motorisée devant les établissements scolaires, diminution de la pollution de l'air et amélioration de la qualité de vie urbaine. C'est un projet qui vise à transformer la rue en “rue-jardin”, avec une circulation plus calme, des ralentisseurs, des traversées piétonnes sécurisées et davantage de végétalisation. Selon les collectivités, il permet de tester de nouvelles façons d'organiser l'espace public, tout en favorisant une occupation positive de la rue par les enfants et les familles. Les rues aux écoles ne relèvent pas seulement d'un aménagement technique des espaces : elles traduisent aussi une réflexion politique sur la place accordée aux enfants dans les villes marquées par une forte densité urbaine.

Lors de la semaine de stage en octobre 2025, nous avons découvert que ce projet présenté comme innovant et écologique (végétalisation, piétonnisation) pour le quartier avait progressivement dérivé vers un ensemble complexe de tensions sociales, urbaines et institutionnelles. Les bacs de plantes installés devant le jardin Aziza, bien qu'ils participent à la végétalisation et à l'embellissement de la rue, cristallisaient des conflits. Le projet initial qui était pensé pour sécuriser les abords de l'école, améliorer le cadre de vie et renforcer la convivialité a finalement donné lieu à des conflits entre usagers.

Conflits d'usages : perspectives habitantes

L'un des plus grands problèmes de la rue Richomme, pour les parents d'élèves que nous avons rencontrés, est la saleté : les traces d'urine par terre, les déchets dans les bacs, les excréments dans les plantes et parfois même des seringues. Au niveau des jardinières les plus hautes, vers le bas de la rue, on peut clairement distinguer un espace plus sombre et sale. Mais la saleté n'est pas uniquement visuelle : la forte odeur d'urine est présente dans tout le bas de la rue. Des riverains nous ont affirmé que cette saleté serait la conséquence d'une occupation de la rue par « *des gens qui traînent le soir* ». La manière dont certains acteurs s'approprient la rue entre en opposition avec l'objectif du projet « rue aux écoles ». Ces personnes l'occupent d'une manière jugée inappropriée : elles parlent fort, urinent dans les plantes, traînent autour des jardinières et y laissent toutes sortes d'objets. Ce mésusage de la rue alimente des tensions qui se sont dans un premier temps focalisées sur les bacs de plantes. Certains riverains et parents d'élèves considéraient que ces aménagements étaient la cause de ces « mésusages » de l'espace public. Les bacs de végétalisation, censés apaiser la rue, cristallisent des conflits car ils sont perçus comme des obstacles visuels insécurisants, ou parce qu'ils sont détournés de leur usage. Un habitant nous a confié que la végétalisation était pour lui responsable des problèmes de la rue, car les bacs servent de tables aux vendeurs ambulants, d'endroits où jeter les déchets, cacher de la drogue et des objets en tout genre.

Les parents d'élèves désirent une rue propre dans laquelle leurs enfants pourraient circuler sans risquer de tomber sur des objets dangereux ou sales : « *avec le groupe de parents d'élèves on se réunit pour ramasser les déchets de temps en temps, et on a trouvé des seringues, c'est tellement dangereux pour les enfants* », « *Il y avait du verre cassé partout sur les jeux des enfants. En bas de la rue, j'en parle même pas* » nous expliquent Philippine et Lise (parents d'élèves). Un parent d'élève devant l'école nous confiait son sentiment de « honte » face à certaines scènes dans la rue, ils nous racontent leur embarras lorsqu'ils doivent expliquer à leurs enfants pourquoi les gens font pipi dans la rue. À travers le comité des parents d'élèves, ils expriment leur souhait de disposer d'une rue propre qu'ils puissent investir avec leurs enfants en toute sérénité. Ils ne s'attachent pas tant à l'occupation en elle-même qu'aux salissures et dégradations qu'elle produit : « *quand t'as des enfants tu vois l'espace public différemment* » nous expliquait Philippine, une maman d'élève. Nous avons demandé à des enfants participant

à un atelier de l'association ADOS (aide aux devoirs) de nous dessiner la rue Richomme. Il y avait 2 petits garçons et 3 petites filles. *Un des enfants a refusé : « je vais pas dessiner cette poubelle », « c'est une cité cette rue »*. Tandis qu'une des petites filles dessinait la rue à la perfection, comme si le dessin était noté, une autre nous a demandé de l'aider à écrire le mot « *police* » car elle voyait souvent la police dans cette rue. Le petit garçon qui avait refusé de dessiner a finalement dessiné des déchets de toutes les couleurs.

Pour les riverains dont les fenêtres ou les commerces donnent directement sur la rue, le bruit constitue une gêne majeure, tout comme la fréquentation de l'espace. L'un d'entre eux, Maurice, décrit ainsi la situation : « *Les attroupements ont grossi jusqu'à avoir 20, 30 personnes qui hurlaient, qui faisaient des jeux d'argent, on a eu droit à la musique, à tout* », « *Il y a même de la prostitution qui a commencé* ». Leur priorité est avant tout d'obtenir une rue calme, l'idée d'une « *occupation positive* » ne représente pas un enjeu central pour eux, même s'ils y voient un intérêt potentiel si cela permet de réduire le désordre sonore. Un des riverains estime que, malgré les aménagements récents, « *rien ne s'est vraiment amélioré* ». Il explique que les bacs verts ont au contraire aggravé la situation en attirant davantage de personnes, et juge que la rue donne le sentiment d'être « *à l'abandon* » par la mairie.

Du côté des commerçants, les avis sont plus contrastés. Une jeune femme nous a dit que la rue offrait un cadre agréable pour les enfants grâce à la végétalisation, tout en soulignant la présence d'« *hommes bizarres* » à la tombée de la nuit et la nécessité d'un meilleur éclairage. Un autre commerçant, Luca, nous a décrit la situation comme étant « *l'horreur* », affirmant que l'usage actuel de la rue par ses occupants faisait fuir sa clientèle. Il déplore de n'avoir été consulté à aucun moment concernant les aménagements, et considère que la rue, du fait de son isolement, n'est pas adaptée à ce type de végétalisation.

Les associations que nous avons rencontrées placent au centre de leurs préoccupations la notion d'« *occupation positive* » de l'espace. Leur objectif commun est de pouvoir se réapproprier la rue afin d'en faire un lieu de rencontres plutôt qu'un simple espace de passage. Chacune propose des idées et des stratégies différentes pour y parvenir : certaines, comme la Goutte Verte, misent sur la végétalisation, tandis que d'autres envisagent plutôt l'organisation d'activités ou la création de terrasses dans la rue. « *Ce qu'on peut faire, c'est vraiment*

*La cristallisation d'un
« nous » habitant*

Nous avons pu constater que ces tensions généraient une dynamique communicationnelle entre les différents usagers de la rue.

116

Un **groupe WhatsApp** regroupant l'ensemble des acteurs dérangés par ces mésusages, créé à l'initiative des riverains afin de faciliter la circulation d'informations concernant la rue Richomme, a également été créé. Ce groupe fonctionne comme un véritable réseau d'observation où circulent des photos de « mésusages » de la rue. On y voit des photographies de personnes installées sur les bacs devant le jardin, des personnes en train d'uriner, voire de déféquer, ou parfois simplement des personnes sans activité particulière, mais accompagnées de commentaires décrivant leur comportement sur le ton de l'indignation. Les images sont prises depuis la rue ou depuis des fenêtres surplombant l'espace. La publication de ces photographies et commentaires a suscité des tensions entre les membres du réseau : certains contestent fermement ces pratiques, qu'ils jugent « déshumanisantes » à l'égard des personnes occupant la rue qui se retrouvent exposées dans des positions humiliantes, sans aucun respect pour leur anonymat. Un habitant nous a confié être choqué par ces pratiques de surveillance, qu'il assimilait à un « *regard de colon* » : « *Tu peux voir 2, 3, 4, 5 jeunes noirs en train de jouer au foot dehors, ça pose problème. Mais si c'est 2, 3, 5 jeunes blancs qui jouent au foot, ah c'est mignon* ».

Les échanges sur ce groupe nous ont semblé beaucoup plus violents que ceux que nous avons pu observer **à la sortie de l'école**. Les parents d'élèves, toutes origines confondues, y partagent leur exaspération face aux « mésusages » de la rue, le sentiment d'être abandonné par les pouvoirs publics, mais aussi leurs projets. Ils et elles peuvent être en désaccord sur leurs analyses de la situation et les solutions qu'ils imaginent – faire appel aux forces de l'ordre, occuper l'espace, supprimer les bacs, les déplacer, etc. Certains font partie d'associations du quartier, d'autres sont proches de la municipalité, ce qui crée des points de contact mais aussi des divergences de perspectives, mais les échanges que nous avons observés dans ces groupes d'échanges informels rassemblant des parents de milieux différents (racisés ou blancs, de classes populaires ou plus aisés) sont toujours restés mesurés. Certains nous ont confié avoir le sentiment de n'être pas suffisamment écoutés par d'autres parents qui jouent des rôles de représentants auprès des pouvoirs publics. Ils peuvent s'opposer sur leur vision politique de l'espace public et des solutions qu'ils envisagent pour faire de la rue « *un véritable espace commun et non un simple décor de tensions* » sans que ces divergences ne deviennent des conflits.

Une **réunion**, à laquelle nous avons pu assister, a également été organisée avec un représentant de la municipalité. Elle s'inscrit dans une volonté de créer un espace formel de communication où tous les acteurs peuvent se retrouver pour discuter de la situation de la rue

et envisager avec les élus locaux des pistes de résolution. Les représentants du collectif de parents d'élèves ont fortement insisté sur des projets d'occupation de l'espace : certains proposaient d'ouvrir un food truck, d'autres d'organiser des récréations en extérieur. Face au pouvoir municipal, les parents se sont présentés comme un collectif uni (représenté par des parents non racisés) et ont remisé leurs désaccords internes afin d'obtenir un soutien politique.

Les tensions suscitées par les différents usages de la rue Richomme créent ainsi des liens et de la communication entre parents d'élèves, habitants et pouvoir public. Si les formes et le contenu de ce qui est échangé varient selon le contexte -formel ou informel, intersubjectif ou virtuel- cette communication permet néanmoins d'éprouver et de cristalliser un « nous » habitant. Les interactions directes entre ces acteurs et les personnes qui occupent la rue restent par contre extrêmement limitées. Le fait que les conversations se déroulent principalement en ligne, de manière unilatérale et sans inclure les personnes directement concernées, produit une discussion sans médiation ni écoute, structurée par le jugement et la répétition de frontières symboliques entre les groupes. Dans la rue, les interactions se limitent à des commentaires adressés à voix haute sur le ton de la réprimande, sans intention d'engager un véritable dialogue. Nous avons par exemple observé des passants s'exclamer en présence des personnes en train d'uriner : « *c'est n'importe quoi* », « *c'est dégueulasse* », tout en poursuivant leur chemin sans chercher à rentrer en contact avec les pisseurs. Ces scènes, répétées, contribuent à renforcer la distance et la séparation entre les différents groupes présents.

Ceux qui ne sont jamais nommés

Les tensions qui traversent la rue Richomme ont progressivement soudé une partie des acteurs autour d'un "nous", mobilisé pour résoudre les problèmes d'usages de la rue, face à un "eux" désigné comme responsable. L'absence systématique des principaux concernés, les



"coupables" supposés, dans les différents contextes de communication que nous avons distingués est frappante. Ce "eux" apparaît comme un groupe homogène : personne ne les connaît réellement, aucune distinction n'est opérée entre les individus, et tous se retrouvent amalgamés sous une même figure de pisseur, dealeur ou joueur de dés bruyant. Lorsqu'on demandait aux habitants s'ils avaient tenté de dialoguer avec ces occupants, il apparaissait que, hormis quelques interpellations moralisatrices (comme celle décrite plus haut), aucune démarche réelle n'avait été engagée. L'idée d'un échange ne semblait même pas envisagée par les acteurs locaux.

Nous avons décidé d'aller à la rencontre de ces occupants pour comprendre leur rapport à cet

espace. La plupart sont des immigrés ouest-africains entre 20 et 40 ans qui fréquentent ce quartier parce qu'ils y travaillent, y croisent des membres de leur communauté ou y trouvent un espace où ils peuvent se réfugier faute d'avoir un lieu personnel où se poser. Pour eux, cette rue constitue un espace de calme et de respiration. La rue Richomme, moins fréquentée que d'autres, offre en effet des zones à l'écart ; contrairement au square Léon jugé trop petit et trop

saturé, elle permet de se (re)poser sans être au centre de l'attention. Dans cette rue où il n'y a pas de circulation motorisée ni de commerces trop fréquentés, ils peuvent se retrouver dans un calme relatif. Ils sont précaires et partagent beaucoup de "souffrances" avec nous, les soucis d'argent pour avoir de quoi vivre, de logement (l'un d'entre eux dort dehors), leur santé mentale, les violences physiques qu'ils peuvent subir dont ils portent encore les cicatrices. Les échanges que nous avons eus avec eux témoignent d'une grande disponibilité à parler. Ils se sont dit heureux d'être interrogés, soulignant que c'était la première fois que quelqu'un leur demandait leur avis sur cette rue. Habituellement, les interactions qu'ils connaissent prennent la forme de remarques qui les renvoient à une illégitimité de présence, que ce soit de la part de policiers ou de passants. Ils ont parfaitement conscience de la perception qu'on a d'eux : « *on sait qu'on dérange, quand c'est l'heure de l'école on part de là* », nous disent-ils. Nous avons effectivement observé ce retrait quasi systématique lors de la sortie des classes : sauf exceptions, les occupants s'éloignent puis reviennent plus tard. Par ailleurs, ceux qui urinent dans la rue ne sont pas forcément ceux qui l'occupent régulièrement : nous avons régulièrement observé pendant la semaine des passants s'engouffrer dans cette rue pour se soulager à l'abri des regards et repartir aussitôt.

Ainsi, si la rue Richomme est parfois décrite comme un « *petit village* », selon les mots d'une habitante, ces « villageois » se construisent en grande partie en opposition à ces « autres ». On peut s'interroger sur la manière dont ces occupants seront intégrés ou exclus des projets d' « occupation positive » de la rue. Cette notion omniprésente dans les discussions formelles et informelles au sujet de la rue, et dont la définition varie d'une personne à l'autre, s'oppose à une occupation jugée négative, sans que l'on sache vraiment si le problème réside dans leurs pratiques ou dans leur simple présence. Cette confusion apparaît clairement dans le groupe WhatsApp, où des photos montrant de simples individus assis ou « en train de traîner » étaient présentées comme des signes de désordre. La question de l'occupation légitime de l'espace public est bien au cœur des tensions qui se sont dans un premier temps cristallisées sur les nuisances générées par la végétalisation et l'installation de bacs de plantes en rue.

5.5. Portraits de jardins et de jardiniers 2 (Nesma Salem)

Philippe Ferin

Pendant vingt-sept ans, Philippe a fait corps avec la vie des jardins de la Goutte d'Or. Habitant du quartier, il fut, avec quelques amis, l'un des artisans du Bois Dormoy : « *On est rentré là-dedans mais c'était une jungle urbaine quoi (...) Avec des branches de partout, du lierre, des vêtements, des soutifs accrochés aux branches, des capotes par terre, des pipes à crack, des seringues, des merdes, emmêlés dans une jungle. Les premières fois on y allait à la machette. On arrivait jusqu'au bout là, près des immeubles, on a commencé à créer une petite clairière. Tu sais les hommes des cavernes quoi. (...) Donc on s'est constitué en association, on a signé une « charte main verte » avec la mairie (...) Il devait y avoir des projets de construction d'un hôpital pour personnes atteintes d'Alzheimer et une crèche dans une rue*



qu'est trop difficile d'accès. Donc on a milité, on a été à la mairie peser le pour et le contre en définitive ils ont laissé le projet du bois ». Musicien,

dessinateur, éducateur, il a traversé plusieurs mondes : la rue, les ateliers, les associations. Et chacun de ces univers l'a conduit vers le même point : la nécessité du lien. Cela se ressent dans sa voix, tout se tisse ensemble : la nature, la musique, l'art, les gens. « *Le jardin, comme la musique, c'est un langage universel* », dit-il. Pour lui, jardiner, c'est retrouver ce langage premier, celui qui relie sans distinction, qui répare les vies. En effet, le jardin a été pour lui un soin. Il raconte qu'après des années difficiles, c'est la terre, les fleurs, qui lui ont redonné le goût du monde. « *Moi comme la musique je pense que le jardinage ça soigne un tas d'addiction*

un tas de malaise quoi. Moi ça m'a aidé quand j'ai décroché de l'héroïne je suis allé chez ma grand-mère je me suis retrouvé à la campagne, c'est là aussi que j'ai compris encore une fois que la nature, les jardins, le cycle de la nature, voir les fleurs au printemps tout ça, même être là prêt d'une cheminée s'il pleut dehors s'il fait froid tu vois c'est ça qui te soigne, qui te remet dans le truc quoi tu vois. » Depuis, il voit dans ces espaces un lieu où la solidarité peut prendre racine. « *Le jardin c'est l'Eden, ça fait rencontrer du monde, on se demande plus qui vote quoi. Ici t'as le droit d'asile, ici tu peux parler de tout* ». Il s'est occupé d'un jardin partagé dans le square Jessaint avec Emmaüs solidarité pendant plusieurs années. Philippe est convaincu que « *tenir un jardin est un acte politique* ». Parce qu'une autre manière d'habiter la ville peut y être cultivée : une manière humaine, vivante, libre. Planter, bricoler, accueillir, partager : tout cela, pour lui, c'est faire société autrement : « *c'est l'art de vivre* » comme il aime à le dire. Aujourd'hui retraité, il continue d'incarner cette énergie généreuse. « *Donner de l'âme* », disait-il, c'est offrir à chacun la possibilité de se sentir vivant - et c'est ce qu'il fait encore, auprès des enfants, dans un autre quartier.

Stéphanie Genty

Stéphanie parle des jardins de la Goutte d'Or comme on parle d'un lieu qui rassemble. Pour elle, ces espaces sont avant tout « *un endroit où tout le monde peut venir* », un lieu qui, sans bruit, fabrique du commun. Un endroit qui accueille sans poser de question. Sous son regard, les jardins apparaissent comme des lieux où la ville se transforme. Elle insiste souvent sur l'enjeu que représente l'espace à Paris : « *L'espace coûte cher, les espaces verts sont rares.* » Végétaliser devient alors bien plus qu'un acte horticole : c'est un geste collectif, une manière de redonner de la place au vivant. Ce qui la touche également, c'est la manière dont ces espaces retissent du lien social. « *On a commencé à faire aussi des événements, des fêtes d'Halloween, Noël, Chandeleur. Et puis on fait les activités de l'été aussi, de la menuiserie, des peintures, du dessin, du yoga, de la musique. Faire plein de choses l'été en juillet et août pour que les personnes qui ne partent pas en vacances puissent venir dans un espace vert frais aussi l'été pendant la période estivale. On se concentre sur le lien social, les soins du jardin, les soins de l'espace* ». Dans son récit, on comprend que le jardin fonctionne comme une passerelle : un endroit où les habitants se croisent, discutent, s'attardent, recommencent à habiter un quartier ensemble. En effet, la transmission occupe une place centrale dans sa vision de cet espace collectif. Avec les enfants, elle observe à quel point le jardin active leurs sens : « *Plus ils sont*

petits, plus on passe par le toucher, l'odeur, la couleur. On dessine, on fait des cabanes pour les escargots... » Elle leur montre comment un moineau tisse son nid, pourquoi une hirondelle a besoin d'une ouverture sur un mur, comment une graine devient une fleur. « *On essaie de transmettre notre amour de la nature* ». Et ce regard, elle l'a construit au fil de sa propre histoire : les serres de son grand-père où elle jouait enfant, l'odeur des plantes en hiver, les promenades où il lui apprenait le nom des arbres : « *Ces expériences-là m'ont marquée. Je pense que c'est de là que vient mon attachement aux jardins partagés.* » Elle voit aussi dans les jardins un lieu d'apprentissage collectif. Un espace où l'on se rappelle que les humains ne sont pas au centre de tout. « *Ça casse les frontières qu'on met entre nous et les arbres, entre nous et les oiseaux.* » Pour elle, le jardin rend visible et sensible ces liens d'interdépendance entre les plantes, les insectes, les oiseaux et les humains. « *Le jardin nous rappelle nos racines, nos origines* ». Bien plus qu'un décor ou un simple environnement, c'est un lieu qui « *permet aux gens de se sentir inclus dans quelque chose de commun* ».

5.6. Le square Léon (Manuela Vieira Blanc)

J'ai choisi le square Léon comme cas exemplaire pour réfléchir aux usages considérés comme "immoraux" de l'espace public : des présences qui attirent l'attention parce qu'elles ne correspondent pas aux normes collectives d'usage de la rue. Le choc culturel, entre ceux qui considèrent la rue comme un espace de passage, et ceux qui la vivent comme un espace de jeux ou de "respiration", est ici particulièrement visible. La question morale autour des usages de la rue — quel type de personne agit de manière légitime, quel type de comportement est attendu, quand, où et comment — me semblait clairement illustrée dans ce square. Pendant quatre jours, j'étais là-bas, j'ai abordé des personnes et j'ai été abordée également. L'exercice se déroulait tous les jours à partir de 11 heures du matin et aussi tout l'après-midi le jeudi.

Usages de l'espace

Les usages du square se distinguent selon l'espace :

- Promenades : principale (qui traverse le parc) et secondaire (moins visible, permettant une promenade secrète autour de la végétation qui encadre l'aire de jeux)
- Les aires de jeux
- Les tables de dames, dans la région opposée

- Les terrains de sport

Le temps est également un élément important pour analyser les profils des usagers, les types d'usage et le nombre de personnes réunies autour des équipements.

Les aires de jeux sont les équipements les moins utilisés (pendant mes observations), même le mercredi, lorsque les enfants ne sont pas à l'école. Le matin, elles étaient occupées par les mêmes personnes, toujours de la même manière : trois seniors qui se retrouvaient chaque matin pour bavarder, deux ou trois femmes seules restées là en silence, et plusieurs personnes de passage qui faisaient de la gymnastique ou reproduisaient les mêmes usages.

Les tables de dames, occupées toute la journée par des habitués, concentraient différents groupes de joueurs l'après-midi.

Autour des passages piétons, des bancs ou escaliers, de petits groupes ou des individus se dispersaient.

Au cours de l'observation, le square se présentait comme un espace semi-public (Goffman, 1973) de sociabilité masculine et racialisée -comme non blanc-, un lieu de Noirs (Gonzales, 1984).

Interactions et justification

Malgré le caractère accessible de cet espace de sociabilité, l'approche des interlocuteurs potentiels nous fournit des indices intéressants sur les conflits latents qui traversent leurs relations avec les autres, dans ce cas, moi : une femme blanche qui ne correspond pas au profil des usagers habituels du square. Les données d'observation incluent la présence d'autres femmes, ainsi que de personnes racialisées comme blanches, et une diversité de langues parlées. Mais, sauf pour les dames plus âgées, je n'ai vu que des femmes accompagnées de leurs amies. D'autres fois, d'autres femmes seules étaient présentes dans des groupes en train de rire.

Je me suis rapprochée de différentes personnes, leur demandant leur avis sur le square, la fréquence à laquelle ils viennent, mais la plupart de mes tentatives d'approche semblaient invasives ou génératrices de conflits potentiels, même avec ceux avec qui j'ai pu discuter de leurs trajectoires individuelles.

Des phrases comme « *J'ai un boulot* », « *je ne viens ici que quand je suis en congé* », « *je ne viens ici que pendant la restauration* » étaient spontanément prononcées, comme pour justifier leur présence. Parfois, mes interlocuteurs, avec qui je n'avais presque pas parlé, se levaient et allaient s'asseoir loin de moi : « *Je viens ici tous les jours, je prends ma bière et c'est*

mon droit ». L'entretien a été perçu, pour toutes les personnes approchées, comme une situation où l'impératif de justification s'imposait (Boltanski et Thévenot, 2013). Quand ils parlent de leur travail et disent qu'ils ne sont pas toujours au square (même lorsqu'ils y sont, comme Hugo), ils se justifient en mobilisant des arguments reconnus comme pertinents dans la situation.

Le square comme espace moral

Ils ne sont pas dérangés là-bas, c'est pourquoi c'est un espace convivial apprécié, m'a dit Diop. Mais leurs réactions à ma présence démontrent une méfiance vis-à-vis de ce que je représente potentiellement (un agent de l'État, l'assistance sociale...), ainsi qu'une nécessité de justification et de "nettoyer moralement" leur image (Goffman, 2002). Le square Léon, selon les agents centraux du conflit autour de la gestion de la "rue des écoles", était décrit comme « la tâche du quartier » (interlocutrice d'une de mes collègues). Cet espace de sociabilité fréquenté par des personnes racialisées comme non blanches de profils d'âge variés, mais surtout masculines et adultes est perçu comme un problème.

Le square est une zone morale (PARK, 1987) au sens strict. C'est un espace public approprié par différents groupes ou individus, où se partagent des intérêts communs et un mode de vie commun. Il rompt avec un modèle contrôlé de comportements publics, d'usages du temps et de distribution des corps. Cet espace animique (Simmel, 1999) bouleverse la logique capitaliste de la production ainsi que l'organisation du temps de profit : il est investi par des personnes qui se permettent de (ou peuvent) s'arrêter pendant les horaires (plus communs) de travail pour boire une bière, écouter de la musique ou jouer au football.

La production de cet espace animique implique une moralité propre aux usagers, mais aussi une visibilité qui provoque l'étrangeté, traversée par des modes standardisés de vie : une convivialité qui n'est ni impersonnelle, ni réservée, ni discrète. Le square est vécu comme un espace public servant de citadinité communautaire, une communauté qui parle fort, crie et utilise la rue comme lieu d'intimité, de réflexion, de rencontre et de partage d'intérêts communs.

Comprendre l'importance de ces espaces aide à mieux comprendre les conflits liés aux demandes des différents usagers de la rue et les épreuves de justification auxquelles ils sont soumis, qui stimulent leurs réactions au simple mouvement d'approche et peuvent expliquer aussi ces attitudes d'"incivilités". Malheureusement, pour la rue des écoles, le square Léon est fermé dans la nuit.

Bibliographie :

BOLTANSKI, Luc; THÉVENOT, Laurent. A justificação: sobre as economias da grandeza. São Paulo: Editora Unesp, 2013.

GOFFMAN, Erving. A representação do eu na vida cotidiana. 20. ed. Petrópolis: Vozes, 2002.

GOFFMAN, Erving. Comportements en lieux publics. Paris: Les Éditions de Minuit, 1973.

GONZALEZ, Lélia; HASENBALG, Carlos. Lugar de negro. Rio de Janeiro: Editora Marco Zero, 1982.

PARK, Robert E.; BURGESS, Ernest W.; McKENZIE, Roderick D. A cidade. Tradução de Sérgio Magalhães Santeiro. São Paulo: Martins Fontes, 1987.

SIMMEL, Georg. La sociologie de l'espace. In: SIMMEL, Georg. Sociologie: Études sur les formes de la socialisation. Paris: Presses Universitaires de France, 1999.